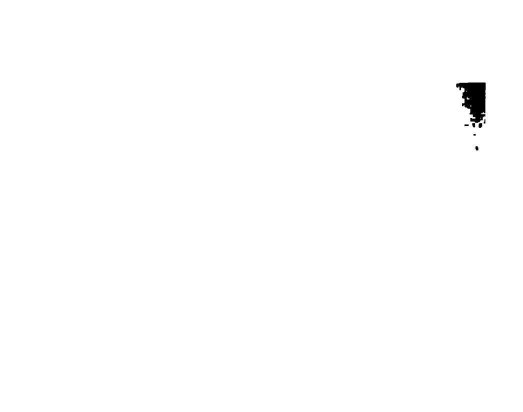








CORRESPONDANCE INTIME

DU GÉNÉRAL

JEAN HARDŸ

Ce volume a été déposé au ministère de l'Intérieur
de la librairie) en décembre 1900.

PARIS. IMP. PLON-NOURRIT ET Cie, 8, RUE GARANCIÈRE. — :



Dessiné par Kolbe. Gravé

JEAN HARDŸ

(1762-1802)

CORRESPONDANCE INTIME

DU GÉNÉRAL

JEAN HARDŸ

DE 1797 A 1802

RECUEILLIE PAR SON PETIT-FILS

LE GÉNÉRAL HARDŸ DE PÉRINI

Avec un portrait



PARIS

LIBRAIRIE PLON

PLON-NOURRIT ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

RUE GARANCIÈRE, 8

1901

AVANT-PROPOS

Parmi les préjugés qui s'attachent à l'Histoire, il n'y en a pas de plus répandu que cet axiome :

La Révolution française a improvisé ses soldats et ses généraux.

C'est la légende; cela plaît ainsi à notre orgueil national. Pour repousser l'Europe coalisée, pour conquérir la frontière du Rhin, il a suffi d'un grand élan patriotique ; Carnot a organisé la victoire, et les baïonnettes des volontaires ont fait reculer l'invasion !

Quant à l'armée monarchique, à ses vieux régiments, aux officiers qui ont rivalisé de science et d'habileté avec les tacticiens de la maison d'Autriche, personne n'en avait parlé avant Camille Rousset.

A part quelques grandes figur
nait mal, la Tradition n'a conse
des généraux républicains que s'
la gloire de Napoléon. Pour être
avoir été un de ses maréchaux;
nommée populaire a absorbé tout

Les vaillants que la mort a pri
compagnons de Hoche, de Marcea
de Moreau, aux armées du Nord, d
Meuse, de Rhin-et-Moselle et
restent, pour la plupart, des inconn

Leurs noms sont inscrits sur l'Arc
phe de l'Étoile, mais qui s'inquiète
de ce *livre de pierre* de la glorieuse É
a sauvé la France de 1792 de l'inva
démembrement!

Quand le hasard met ces « dédaig
lumière, quand on découvre aux Ar
témoignage indiscutable des services q
rendus à la patrie, on constate que les
victoires ne sont dues qu'aux grands
aux travaux sérieux et incessants, à l'

patiente, à l'expérience consommée des généraux des armées victorieuses.

Connaissez-vous Jean Hardÿ, l'un des plus remarquables, mort à quarante ans, à Saint-Domingue?

Voici ses états de service.

Il est né à Mouzon, dans les Ardennes, le 19 mai 1762.

La Révolution l'a trouvé fourrier à Royal-Monsieur, attendant son brevet de sous-lieutenant.

Il fut des premiers à s'enrôler devant l'autel de la Patrie et il conduisit à l'armée du Nord les volontaires d'Épernay. C'est à leur tête qu'il gagna, sur la butte de Valmy, ses épaulettes de chef de bataillon (20 septembre 1792).

Commandant du 7e bataillon de la Marne à Wattignies (17 octobre 1793), il fut chargé, en novembre, de défendre Philippeville contre les Autrichiens, et réussit, par de vigoureuses sorties, à ravitailler cette place, qu'il conserva à la France.

Le Comité de Salut public, sur la proposition

de Carnot, le nomma général de brigac
mandant l'avant-garde de l'armée des A
(27 janvier 1794).

Hardÿ força, le 26 avril 1794, les
fameuses de Bossus-lez-Walcourt où, c
plus tôt, Louis XIV avait subi un grave éc

Il donna l'assaut à Thuin le 10 mai,
taine-Lévêque le 25, et, dans les noı
combats livrés sur la Sambre, il se fit rem
par son intrépidité et sa science tactique.

Le 3 juin, devant Charleroi, il sout
Monceau, avec deux bataillons d'infante
gère, le passage de l'armée sur la rive drc
la Sambre, pendant que Sénarmont et si
tonniers débarquaient, sous le feu croisé d
tillerie autrichienne, jusqu'au dernier bat
l'équipage de pont.

Quand l'armée des Ardennes se fon
Fleurus, le 26 juin 1794, dans celle de Sa
et-Meuse, Hardÿ commandait l'avant-gaı
la division Marceau. Il prit part à la coı
de la Belgique, à la prise de Maëstricht, a
cus de Mayence.

A Klein-Winternheim, devant Mayence, il repoussa, par un changement de front habilement exécuté sous le feu, une grande sortie de la garnison et il fut, encore une fois, cité à l'ordre du jour (29 juillet 1796).

Pendant la retraite de Jourdan, après Wurtzbourg (septembre 1796), Hardÿ gardait la rive gauche du Rhin avec douze mille hommes. C'est lui qui apprit à Moreau, général de l'armée de Rhin-et-Moselle, que Marceau avait été blessé mortellement à Altenkirchen (19 septembre).

La lettre est aux archives de la Guerre.

« Vous me demandez, mon cher Général, des nouvelles de l'armée :

« Le général Jourdan s'était retiré jusqu'au débouché de Wetzlar, appuyant sa droite au Rhin par Nieder-Lahnstein et couvrant parfaitement le blocus d'Ehrenbreitstein. On est resté quelques jours en présence. Une division de l'armée du Nord, en abandonnant sa position à la première escarmouche, a permis aux Autrichiens de pousser une pointe vigoureuse sur

Ehrenbreitstein et de débloquer ce
resse.

« Le général Marceau, commandant
divisions de droite, ayant par ce m(
l'ennemi sur ses derrières, a dû ch
position pour se rabattre sur le corp
taille. Dès lors, Jourdan a pris le parti
sa retraite sur Dusseldorf. Marceau, q
nait la retraite, a été blessé dans un
d'arrière-garde; peut-être dans ce m(
est-il mort!

« C'est mon meilleur ami, c'est à cô
que je combats, depuis trois ans,
presque certitude du succès. Une balle l
versé la poitrine.

« C'est une calamité pour l'armée, ca
bien l'homme qu'il fallait pour com
l'aile droite, par sa sagacité, la justes
conception, en un mot, par tous les tal
vous lui connaissez. Mes larmes couler
Général, en vous faisant ce récit. Je s
vous n'y serez pas indifférent.

« J'ai proposé au général en chef (

quelques compagnies de grenadiers au delà du Rhin, vers les débouchés de Nastein et de Wiesbaden, pour inquiéter l'ennemi sur son flanc et sur ses derrières.

« Dans tous les cas, je suis prêt à me porter en avant avec mes douze mille hommes.

« Donnez-moi de vos nouvelles, mon Général, si vous le pouvez.

« Je suis ici comme un *enfant perdu,* mais qui saura bien se retrouver quand l'occasion s'en présentera.

« A la levée du blocus de Mayence, j'ai pris position en arrière de la Seltz, ma droite en arrière de Partheneim, ma gauche à Bingen.

« Là, je suis maître de mes mouvements; je puis recevoir le combat, ou bien, en trois heures, repasser la Lahn, derrière laquelle j'attendrai, de pied ferme, tout ce qui se produira devant moi.

« Je vous embrasse de tout mon cœur, mon Général, et vous souhaite, pour la prospérité de vos armes, tous les succès que méritent vos talents. »

CORRESPONDANCE INTIME

DU GÉNÉRAL

JEAN HARDŸ

DE 1797 A 1802

I

L'ARMÉE DE SAMBRE-ET-MEUSE

pendant l'armistice, du 30 avril au 19 septembre 1797.

Coblentz, 11 floréal an V (30 avril 1797).

Des chemins abominables, la pluie continuelle, ne nous (1) ont permis, ma bonne amie, d'arriver à Coblentz qu'aujourd'hui. Je suis harassé, et ce-

(1) Le général voyage avec son aide de camp, Louis Vallin, lieutenant au 2e hussards. Né, le 16 août 1770, à Dormans; chef de bataillon de réquisition en 1793; nommé adjoint aux adjudants généraux après l'incorporation de son bataillon dans une demi-brigade, puis, le 29 septembre 1796, aide de camp du général Hardy.

pendant j'ai encore vingt-quatre lie pour me rendre chez Hoche, qui, dep tice, s'est établi près de Francfort. Je dès demain à six heures du matin, m vers Friedberg, où est le grand quarti J'y arriverai, sauf accident, après-dem porte à merveille.

Il y a toute apparence que nous ne trons plus. J'aurai des renseignements c arrivant chez le général en chef et je part. Tout va bien jusqu'ici; on est br bras dessous avec les Autrichiens, qui d paix au moins autant que nous.

Étudie bien ta guitare; ne néglige pas

Fais remplir de foin la boîte dans laqu les cartes de l'adjudant général Debilly, bien et envoie-la, par la diligence de R Mme Debilly.

Friedberg, 14 floréal (3

J'ai passé toute la journée d'hier avec le Hoche, qui m'a fort bien accueilli et m'a l'aile gauche de l'armée, commandée par pionnet. Celui-ci est un fort bon enfant, loyal, avec lequel je suis heureux de ser n'ai pas parlé de retourner au Hundsrück

région et toute la rive gauche du Rhin étant occupées par l'armée du Nord.

J'aime mieux rester à Sambre-et-Meuse que d'aller dans une armée qui n'en est pas une et où je ne connais personne. Ça ne m'empêchera pas de rectifier mes cartes (1); peut-être les ferai-je graver à Francfort.

Je vais partir pour Giessen, où Championnet a son quartier général. Tu pourras m'y adresser tes lettres.

Nous n'en savons pas plus que vous sur les préliminaires signés à Léoben, le 29 germinal. Masséna les porte au Directoire. Tout fait prévoir que la paix ne tardera pas.

Ce n'est pas une raison, petite amie, pour que j'aie le plaisir de te rejoindre de suite. Il est de la politique et de l'intérêt du gouvernement (2) de laisser les armées dans le pays conquis le plus

(1) Les cartes du Hundsrück et du pays entre Rhin et Moselle.

(2) Les cinq directeurs sont, depuis le 5 octobre 1795 : Barras, Carnot, Rewbell, Laréveillère-Lepeaux, Letourneur. Les ministres : à la guerre, Petiet; à la marine, Trugnet; aux affaires étrangères, Delacroix; à la justice, Merlin (de Douai); aux finances, Ramel; à l'intérieur, Benezech; à la police, Cochon. Il y a deux assemblées, le conseil des Anciens et le conseil des Cinq-Cents.

longtemps possible. Attendons les événe
prenons patience.

Grunberg, 21 floréal (10

Les contributions commencent à rent
la caisse de l'armée, qui était vide à mon
Je toucherai incessamment mes appointe
te les ferai passer.

26 floréal (15

J'ai établi mon quartier général à Grun
Vétéravie. Hoche m'y a envoyé trois bea
vaux; le cadeau m'a paru fort doux.

Je vais demain à Francfort pour me dist
peu. Il y a de quoi mourir d'ennui en ce pa
l'inaction où nous sommes.

Friedberg, samedi, 20

Je trouve, en passant chez Hoche, de la l
par-dessus les yeux.

L'armée que la Hollande nous avait pré
retourne. Je la remplace sur la rive gau
Rhin et devant Mayence, avec un co
quatorze mille hommes. Demain matin, je
toutes mes troupes en mouvement; il ne f
songer à dormir.

La position que je vais occuper est à p

celle que j'avais pendant la dernière campagne. Si, en nous retirant sur nos frontières, l'ordre de bataille n'était point interverti, j'aurais l'espoir de commander aux environs de Philippeville.

Hardÿ, général de brigade, commandant le corps d'armée du Hundsrück, à sa femme.

Alzey, 15 prairial (3 juin).

Poste maudite, administration diabolique, vous me faites mourir à petit feu! Depuis quarante et un jours que je t'ai quittée, je n'ai pas encore reçu un mot de toi! Je suis désolé. Mes lettres te sont-elles au moins parvenues?

Voilà mon quartier général fixé; nous aurons moins de difficulté à correspondre. Dédommage-moi de tout ce que ton silence m'a fait souffrir. Je t'écrirai tous les deux jours; sois exacte à me répondre.

A la tournure que prennent les affaires, il paraît que nous ne rentrerons pas de sitôt dans nos limites. La Constitution germanique est si compliquée, il y a tant d'intérêts particuliers à discuter, à arranger, à ménager, que la paix ne sera pas définitivement conclue avant quatre ou cinq mois. Quand mon corps d'armée sera bien orga-

nisé, je demanderai à Hoche une perm quinze jours.

Je travaille sans relâche à mes cartes dı rück; je les enverrai au graveur avant hu elles seraient déjà parties si Hoche et ı autres camarades ne m'avaient engagé à f cinquième feuille.

On m'avait fait espérer que Sénarmo manderait le parc de réserve de moı d'armée; j'ai été trompé et m'en chagrine

Dimanche, 4

Je ne les lis pas tes deux charmantes le les dévore. Tu n'as d'autre chagrin que la tion que nous imposent les circonstances état; il faut t'en consoler. Fais diversion guitare et le *forte;* ce sont des moyens que pas.

Je t'ai écrit hier par la poste que j'ai inst mon corps d'armée.

Un malheur n'arrive jamais seul. Penda le chat déjeunait avec ton serin, je cassais la de ma tabatière; mais ton portrait n'est p dommagé. Quel gourmand que ce chat! S'il contenté d'arracher quelques plumes, on lu serait cette espièglerie; mais non, il lui fal

serin tout entier; on lui en élèvera des chanteurs pour qu'il les croque!

François (1) te portera un collier et un dé en or, que j'ai achetés pour toi à Francfort. J'y joindrai de mes cheveux, puisque tu le désires.

Kreutznach, 17 messidor (5 juillet).

Mon dessinateur, jeune homme de talent que j'ai découvert outre-Rhin, est à Paris pour remettre au graveur Tardieu mes cartes du Hundsrück. Dès que je saurai où elles en sont, je demanderai la permission d'aller corriger les épreuves. Je passerai par Philippeville et je verrai ma chère petite femme! Quelle joie!

Comment va ta musique? S'est-on bien amusé à la kermesse? As-tu beaucoup dansé?

23 messidor (11 juillet).

De grands mouvements dans le personnel se préparent. On réforme beaucoup de généraux. On devait s'y attendre, car il est impossible que le Gouvernement conserve, à la paix, tous ceux qui lui étaient nécessaires pendant la guerre.

Hoche est parti hier pour une expédition outre-

(1) Son domestique.

mer (1). C'est Moreau qui va commande
sur le Rhin. Nous attendons, de jour en j
nouvelle organisation de l'armée. Nou
beaucoup de besogne avant de rentrer en

26 messidor (14 ju

Si Sénarmont est à Philippeville, dis-
nous parlons bien souvent de lui avec le
Fabre, qui commande l'artillerie de mo
d'armée. C'est un homme d'un rare mérit
de vastes connaissances et que je gard
plaisir auprès de moi. Il tient Sénarmont e
estime.

28 messidor (16 juil

Malgré une chaleur inimaginable, les c
de mon état-major donnent, ce soir, un gra
auquel tu es fortement désirée, même p
qui ne t'ont vue qu'en peinture.

J'ai reçu des nouvelles de Paris. Tardieu
fait sa réputation en gravant les cartes de I
s'est épris de mes dessins et veut y déploy
ses talents.

(1) L'*armée d'Angleterre,* qu'il ne put pas organise
le commandement fut confié, après sa mort, au génér
sous le nom d'*armée d'Irlande.*

Coblentz, le 3 thermidor (21 juillet).

Me voilà à Coblentz. Pour longtemps, je n'en sais rien. Dans quatre ou cinq jours j'irai, à Wetzlar, pour voir Hoche (1), causer avec lui et demander la permission de faire le voyage de Paris, en passant par Philippeville.

Kreutznach, le 4 thermidor (22 juillet).

Hoche m'a envoyé en reconnaissance sur le Rhin pour établir des ponts volants. J'ai un grand mouvement à faire exécuter à mes troupes.

Simmern, 24 thermidor (11 août).

Depuis huit jours, je suis comme le Juif errant, courant dans le Hundsrück, sans savoir où séjourner.

Moreau avait reçu du Directoire l'ordre d'y envoyer un corps de dix à douze mille hommes, de la force du mien ou à peu près; il en a envoyé trente mille. J'ai donc resserré mes troupes pour faire place aux nouveaux arrivants. Ceux-ci m'ont poussé, pressé si vivement, qu'à force de céder du terrain, il ne m'en reste plus.

Hoche, pendant l'absence de qui ce mouve-

(1) Hoche, revenu de Boulogne, avait repris le commandement de l'armée de Sambre-et-Meuse.

ment s'est exécuté, l'a appris, à son r
d'autant plus d'étonnement que le gou
ne lui en avait rien dit. Il m'a dépêch
rier, avec ordre de tenir le pays, sous r
sabilité personnelle. Il n'était plus tem
encore aujourd'hui en pourparlers ave
raux de l'armée de Rhin-et-Moselle, p
me cèdent, à leur tour, de quoi cantor
huit mille hommes; je ne sais si je l'
Ce que je sais bien, c'est que, depuis
midor, j'ai peiné comme un miséra
m'achever, Hoche m'a conféré le comn
des sièges d'Ehrenbreitstein et du fort
cants par le départ du général Co
Ostende, où il va commander la côte
qu'au lieu d'un petit corps dans un coin
rück, je commande vingt mille homm
divisions, avec résidence à Coblentz.

Coblentz, 11 fructidor (

J'arrive de Wetzlar, où j'ai été ac
mon général en chef comme un ami. M
est jolie, aimable, jeune comme toi, i
sous tous les rapports. Elle m'a comb
cieusetés. Si je l'avais écoutée, je serai
jours à Wetzlar; mais j'attendais de tes

et toutes ses instances n'ont pu me retenir. Elle désire que tu viennes me rejoindre, pour faire ta connaissance.

— « Sinon, m'a-t-elle dit, vous serez un méchant! »

La charmante femme!

Je vais dîner chez le général Debelle, à Neuwied.

1er jour complémentaire (17 septembre).

Je compte partir pour Paris le 12 vendémiaire. J'ai acheté un cabriolet; je prendrai la poste et marcherai jour et nuit, pour être plus tôt arrivé.

A Paris, je ne m'occuperai que de mes cartes; dès qu'elles seront terminées, j'accourrai à Philippeville.

Nous célébrons, le 1er vendémiaire, l'anniversaire de la mort de mon ami Marceau.

La translation des cendres dans le monument que lui a élevé l'armée aura lieu à dix heures du matin. J'ai fait son oraison funèbre; on l'imprime.

3e jour complémentaire (19 septembre).

Le général Hoche est mort, ce matin à cinq heures, à Wetzlar.

Tout le monde le croit empoisonné; un verre de ciguë coûte moins cher qu'un coup de canon!

II

LES FUNÉRAILLES DE HOCHE

du 20 au 23 septembre 1797.

Le canon, tiré de demi-heure en der
fut la première expression du deuil géné
Le lendemain, le corps de Hoche fu
pour qu'on pût constater les causes de s
s'assurer que le poison n'en était pas la c
soir, le cercueil fut exposé sur un lit d
au fond d'un appartement tendu de noi
de deux lampes sépulcrales. Le sabre
liés en sautoir avec l'écharpe, recouv
crêpe et enlacés d'une couronne de lauri
déposés sur le cercueil et surmontés d'
ronne de chêne, emblème des vertus civi

(1) Description de la pompe funèbre faite par
Sambre-et-Meuse à son général en chef Lazare Hoc
l'ordre du général de division Lefebvre, comm
intérim.

garde en fut confiée à un officier d'état-major, relevé d'heure en heure, à la compagnie de grenadiers et aux guides, qui, depuis trois ans, n'avaient pas quitté Hoche et le regardaient comme leur père.

Le cinquième jour complémentaire (21 septembre), à midi, le convoi funèbre partit de Wetzlar, pour se rendre à Coblentz, où le corps devait être déposé.

Une petite avant-garde de hussards, six pièces d'artillerie et leurs canonniers, une compagnie de grenadiers, deux escadrons de hussards, deux escadrons de chasseurs, une compagnie de grenadiers, une musique militaire.

Quatre guides à cheval, escortant le guidon du général Hoche.

Le char qui portait le cercueil était drapé de noir (comme les six chevaux qui le conduisaient) et décoré de deux étendards tricolores. Aux quatre coins, deux aides de camp et deux adjudants généraux à cheval, suivis chacun d'un guide à cheval, portant une torche allumée. La compagnie de grenadiers du quartier général marchait en haie de chaque côté, l'arme basse.

Suivaient, à quelque distance, les généraux et les officiers d'état-major de l'armée, un détache-

ment des guides, une musique milita
compagnies de grenadiers. Un escadroı
gons fermait la marche.

L'enlèvement du corps fut annoncé ¡
coups de canon et des salves de mousque
convoi se mit en marche au bruit des clo
sons lugubres de la musique, aux accent
reux de ceux qui l'accompagnaient et (
tants de Wetzlar, accourus en foule pou
à la triste cérémonie.

A l'approche de chaque village (jus
blentz), le cortège était annoncé par six
canon. Les troupes cantonnées preni
armes et les habitants sonnaient leurs cl
A Braunfels, le prince régnant fit ré
nos coups de canon par une salve de t
artillerie. A la tête de ses troupes sous l
entouré des officiers de sa maison, il at
cercueil sur la place. Il l'a salué à plus
prises, en lui faisant rendre les honne
taires.

A une demi-lieue de Weilburg, une
l'état-major général rejoignit le cortège
drapeau de l'armée, qui prit place en
char, escorté par un détachement de gen
et de cavalerie. Aux portes de la ville, l

trats et les principaux bourgeois vinrent, en grand deuil, recevoir le corps. Ils le suivirent jusqu'à l'endroit où il fut déposé pour la nuit. La ville, éclairée par des lampes funéraires, fut traversée au milieu de la garnison formant la haie, au son des cloches. Le cercueil fut placé dans une chambre tendue de noir, éclairée à l'intérieur et à l'extérieur par des torches. Les armes de Hoche étaient dessus, ainsi que son guidon et le drapeau de l'armée. Le religieux silence qu'on garda toute la nuit ne fut interrompu que par deux coups de canon, tirés de demi-heure en demi-heure.

Le lendemain à six heures du matin, le convoi se remit en marche dans le même ordre que la veille.

Le drapeau de l'armée était porté devant le char par un officier d'état-major. Le bruit du canon et de la mousqueterie annonça le départ; la garnison forma la haie; les magistrats suivirent le corps jusqu'aux portes de Weilburg.

Près de Limbourg, le canon et la mousqueterie annoncèrent que les bataillons, les chasseurs et les dragons de l'arrondissement étaient sous les armes. Ils formaient la haie à une très grande distance. Le cortège fit halte sur la route, en avant de la ville. Le char fut entouré de faisceaux

d'armes, au milieu d'un carré de grena
guides et de dragons. Les troupes form
faisceaux et prirent leur repas en silence

A deux heures, le cortège continua sa
au bruit du canon et des salves de mous
Deux compagnies de grenadiers se p
l'une en avant de l'artillerie, l'autre en a
dragons.

A Montabaur, un adjudant général vi
voir le cortège; plusieurs bataillons, post
route, le saluèrent de leurs salves. Il tra
ville au bruit du canon, des cloches et de
sique funèbre, au milieu de troupes for
haie.

Le cercueil fut déposé, pour la nuit, d
salle tendue de noir, éclairée de lampe
crales. Les armes, l'écharpe, les couron
drapeau de l'armée et ceux des régime
maient des trophées.

Le 2 vendémiaire, le cortège reprit sa
dans le même ordre, à la même heure
accompagné, pendant quelque temps, pa
les troupes du cantonnement, qui le sa
par des salves d'artillerie et de mousquete
foule augmentait à mesure qu'on approc
Coblentz.

Au Coq-Rouge, le général Hardÿ, commandant la division de blocus d'Ehrenbreitstein, vint au-devant du convoi et le reçut, au bruit du canon et de la mousqueterie de toute sa division, qui formait la haie jusqu'aux avant-postes.

Le gouverneur autrichien de la forteresse d'Ehrenbreitstein avait fait prendre les armes à la garnison (1). Une partie formait la haie sur le côté droit de la route. Le côté gauche était occupé

(1) *Le commandant de la forteresse d'Ehrenbreitstein au général Hardÿ, commandant la division de siège de ladite forteresse.*

22 septembre 1797.

J'ai l'honneur de vous faire mes remerciements sur l'avis que vous m'avez bien voulu donner des cérémonies militaires qui doivent se faire, pendant trois jours de suite, dans la plaine de Neuwied.

Je prends toute la part imaginable aux honneurs funèbres qui doivent être rendus à des généraux qui, par leurs talents et leurs connaissances militaires, non seulement se sont rendus immortels dans leur patrie, mais aussi ont mérité, à tous égards, l'estime la plus haute de leurs ennemis momentanés. Les vrais militaires savent se rendre justice et apprécier les mérites.

Je viens d'informer ma garnison et les avant-postes, du convoi funèbre du général Hoche, qui doit passer demain par le Coq-Rouge.

J'ai l'honneur d'être, avec la considération la plus distinguée, monsieur le général, votre très humble et très obéissant serviteur.

SEIHTER.

par les troupes républicaines, d(
postes jusqu'à Thal, au bord du
des Autrichiens était massé sur l
forteresse. Le gouverneur et son
rent recevoir le corps aux avant-p
rent jusqu'au bord du Rhin, au mili(
haie d'Allemands et de Français.

Le canon d'Ehrenbreitstein ne
qu'au moment où le cortège passa l

Ce cortège fut reçu sur la rive op
de l'artillerie des forts, des chaloup
et de la mousqueterie.

Trente officiers, généraux, d'éta
périeurs, portant des torches, acc(
pied le cercueil, autour duquel étai(
enseignes *à la romaine,* surmontées
de chêne et de laurier.

On y lisait, en français et en
inscriptions suivantes :

Général en chef a 24 ans,	An Ier (
Il débloqua Landau,	An II
Il pacifia la Vendée,	Ans III
Il vainquit a Neuwied,	An V
Il chassa les fripons de l'armée,	An V
Il déjoua les conspirateurs,	An V

On traversa lentement Coblentz

de Petersberg (1), au milieu d'un feu continuel d'artillerie et de mousqueterie, auquel les Autrichiens répondaient sur la rive droite du Rhin. Le corps de Hoche fut déposé à côté de celui de Marceau. Quatre cyprès et les six enseignes furent plantés autour de la fosse, du fond de laquelle les deux héros semblent encore menacer l'ennemi, qui a si bien appris à les craindre.

Les généraux Lefebvre, Championnet et Grenier voulurent, au dernier moment, payer à la mémoire de leur ami un juste tribut d'éloges et de reconnaissance; mais leurs larmes et les sanglots de tous les assistants ne leur permirent pas d'achever les discours qu'ils avaient commencés.

Au moment de se séparer, un grenadier quitta son rang, s'approcha de la fosse et, présentant son arme, il jeta sur le cercueil une couronne de laurier, en disant :

— « Hoche, c'est au nom de l'armée que je te donne cette couronne! »

Puis, chacun se retira en silence.

Coblentz, 4 vendémiaire an VI (25 septembre).

J'avais besoin de ta lettre pour dissiper le chagrin qui nous accable tous.

(1) Devenu le fort Marceau.

Nous avons enterré, avant-h
Hoche dans le fort Marceau. H
transféré les cendres de Marceau
beau; ces cérémonies étaient très
tristesse était sur tous les visages;
qui n'ait pleuré. Le silence des ass
tait avec le bruit du canon et de la
Nous avons fait une grande perte.

Je ne sais encore qui prendra l
ment de l'armée.

Nous attendons des nouvelles ce
paix ou la cessation de la trêve. Je c
j'ai, à ce sujet, les renseignements qu
ce pauvre Hoche, deux jours avant s

Voici l'éloge funèbre de mon ma
Marceau; j'ai eu bien de la peine à
entièrement; il a fait une vive sensat

Je pars tout à l'heure pour Andern
je suis chargé de diriger la construc
beau de Hoche.

III

ÉLOGE DE MARCEAU

prononcé par Hardy, le 24 septembre 1797.

Honorer la mémoire d'un général, qui fut notre frère d'armes et notre ami; rendre hommage à ses vertus civiques et militaires; lui apporter le dernier tribut de notre affection; lui ériger un monument qui rappellera son nom aux siècles à venir; voilà, camarades, ce qui nous rassemble.

Ces retranchements qu'il enleva de vive force, cette ville de Coblentz qui éprouva sa générosité, ce Rhin qu'il défendit, cette forteresse d'Ehrenbreitstein qu'il fit trembler, tout ici témoigne de son courage, de ses talents et de sa générosité!

C'est sur ce théâtre, où il fut, à la fois, un homme et un héros, que l'armée de Sambre-et-Meuse vient déposer ses cendres et renouveler le souvenir du coup fatal qui l'arracha à ses soldats, à ses amis, à la Patrie!

Faisons trêve à notre douleur; é
tristes pensées qu'inspirent les tombeaı
de fleurs celui de notre général. Pouı
les guirlandes, il suffira de relater qu
sodes de sa vie militaire. Nous y verroı
dans l'offensive, la prudence et la ferm
défensive, le calme et le sang-froid d
vers, la modestie et la générosité dans l

Marceau avait vingt-deux ans quan
gnala en Vendée comme officier général
l'exemple de la bravoure à Cholet, au M
venay.

Il prépara par ces victoires l'heureus
tion accomplie par Hoche, ce général à q
de Sambre-et-Meuse a été fière d'obéir,
mort prématurée vient augmenter enco
grets et nos larmes.

La campagne de 1794 appela Marcea
nouveau théâtre. Les armées combinées
triche, de la Hollande et de l'Angleterr
çaient à grands pas vers nos frontières
Déjà elles avaient bombardé Thionville
le Quesnoy, Valenciennes, Condé, Laı
étaient en leur pouvoir. Les armées répul
se réunirent sur la Sambre; Marceau q
Vendée pour commander une division à

des Ardennes. Depuis ce moment jusqu'à celui où il fut atteint par une balle autrichienne, je fus le compagnon assidu de ses travaux, le témoin de sa gloire. Je vais le suivre dans cette carrière qu'il fournit avec tant d'honneur.

En arrivant sur la Sambre, il est, le premier, chargé de la passer; il le fait en présence d'un ennemi très supérieur, le culbute et le force à se retirer sous le canon de Charleroi. Deux jours après, notre gauche éprouve un échec; l'ennemi en profite et tente de nous rejeter sous les murs de Philippeville. Marceau repasse la Sambre, met sa division en bataille sur les hauteurs de Montignies et, après un combat opiniâtre, qui dure depuis le matin jusqu'à la nuit close, l'armée conserve sa position sans être entamée. Cette belle résistance nous permet de menacer Charleroi. A peine en a-t-on fait les approches, que l'armée est forcée de se retirer derrière la Sambre. Marceau reste le dernier sur la rive droite et sa division repasse la Sambre en bon ordre, à la vue de l'ennemi, qui n'ose le poursuivre.

A cette époque, Jourdan arrive à la tête de quarante mille braves, qui décident la reddition de Charleroi et le gain de cette célèbre bataille de Fleurus, qui honore à la fois l'armée française et

le général qui la commandait. Vous battiez à côté de nous, camarades, vou partagé avec Marceau les périls et la cette rude journée, vous ne lui refusei branche de laurier qu'il y a cueillie !

L'ennemi vaincu repasse la Meuse, a Namur et se retranche derrière la rivière (Marceau l'y poursuit avec l'avant-garde (en échec.

Au moment de l'attaquer, il mont troupes la rivière qu'il faut passer à la rocher escarpé d'Esneux qu'il faut escala

— « Notre opération, leur dit-il, est mais elle n'est que difficile ; avec de bra comme vous, on est sûr de vaincre ! »

Et il saute dans la rivière, en criant :

— « *Suivez-moi !* »

On le suit; chaque soldat tient son l dessus de sa tête, passe la rivière sous un rible, gravit le rocher sous la mitraille et à la baïonnette le camp retranché. Les Aut veulent résister encore ; nos soldats re(d'ardeur. Marceau charge à la tête de s drons et décide la victoire. Six mille pris quarante canons, les équipages et les c restent en notre pouvoir.

Après ce coup d'audace, l'ennemi est poursuivi à outrance jusque derrière la Roër. L'armée de Sambre-et-Meuse vient l'y attaquer en bataille rangée. Tandis que Kléber et Lefebvre attaquent Juliers, Championnet, Grenier, Hatry et Poncet font des prodiges de valeur. Marceau, à la droite, chasse l'ennemi de Dueren, s'empare de la ville sous une grêle de bombes et de boulets et enfonce l'aile gauche des Autrichiens, qui se réfugient sur la rive droite du Rhin.

Sur la rive gauche, il reste deux places à prendre ; Kléber se charge de Mastricht. Marceau part de Cologne, marche à grandes journées sur Coblentz, emporte, l'épée à la main, les ouvrages qui couvrent cette ville, la somme de lui ouvrir ses portes et y fait son entrée triomphale.

L'année suivante, Marceau ne suit pas l'armée dans sa marche en avant ; le siège d'Ehrenbreitstein lui est réservé. L'audace avec laquelle il s'approche de cette forteresse, sa promptitude à la cerner, la sagesse de ses combinaisons, l'activité de ses travaux, tout nous présage le plus brillant succès, quand la fortune trahit nos armes.

Nos lignes devant Mayence sont forcées ; l'armée de Sambre-et-Meuse reste sans points d'appui ;

l'ennemi menace, en même temps, C
nos ponts sur la Moselle.

Marceau part, le 7 brumaire, avec sa
court à la rencontre de l'ennemi, le c
gorges du Sohner-Wald et va lui offrir
à Kreutznach. L'action est vive et meurt
troupes font des merveilles ; mais
repoussé d'abord, revient à la charge. K
est le théâtre d'une mêlée sanglante;
heures d'un combat opiniâtre, nous resto
du champ de bataille.

La prudence ne permettant point à
de rester plus longtemps en présence
nemi de beaucoup supérieur, il repass
ner-Wald, en attendant du renfort. C
net, Bernadotte et Poncet viennent à son
Sans perdre de temps, Marceau pénètr
Hundsrück, pays difficile, montueux et
inconnu jusqu'à ce jour. Sa vigilance
lents, son activité, suppléent aux notions
phiques.

A peine en position, il apprend que l'e
porte sur son flanc. Il court à lui, le renc
passage de la Glann, l'attaque, le bat et
des villes de Lauterecken et Meisenheim.
cette action, Bernadotte et Championnet

cents prisonniers et enlèvent plusieurs pièces de canon.

Ces échecs obligent l'ennemi à changer son plan; tandis qu'il se présente à notre gauche en nombre à peu près égal, il oppose à notre droite des forces quadruples. Marceau, attaqué sur la Glann, s'y défend avec fermeté et courage; ses troupes contiennent l'ennemi par une résistance de cinq heures. Elles montrent dans le combat un acharnement dont on a peu d'exemples, et ce n'est que quand elles se voient trahies d'un côté par les habitants, de l'autre écrasées par le nombre, qu'elles se décident à la retraite. Elles l'effectuent en plein jour, à la vue de l'ennemi, sans confusion, défendant le terrain pied à pied, manœuvrant avec habileté et sang-froid, occupant les positions avantageuses, se formant en bataillon carré contre la cavalerie et arrêtant l'ennemi par le calme et la bravoure réfléchie qu'elles déploient. C'est dans cet ordre admirable, qu'après une marche de quatre heures, Marceau reporta sa division derrière la Nahe.

L'ennemi veut nous faire abandonner le Hundsrück et nous rejeter au delà de la Moselle. Il attaque notre camp ; l'infanterie charge à la baïonnette; les Autrichiens se sauvent dans les

bois, abandonnant leurs morts et leurs
De nouvelles colonnes reviennent à
Marceau leur tue cinq cents hommes e
leurs canons.

Découragé par ses revers, épuisé de
de travaux inutiles, l'ennemi propose
Marceau en arrête les conditions ; sa
d'âme, sa modération, ses égards, force
et l'admiration de nos adversaires.

A l'ouverture de la campagne dernièr
que l'armée marche à grands pas vers l
Marceau attaque Ehrenbreitstein, Kœn
bloque Mayence. Il prend Kœnigstein
moral des garnisons d'Ehrenbreitste
Mayence est ébranlé, quand la Fortu
cieuse, cessant de nous sourire, oblige
abandonner les rives du Danube pour s
cher du Rhin.

Marceau croit de son devoir de le
Après les combats de Limbourg et de Fr
i déploie des talents supérieurs, il
retraite sur Altenkirchen.

Voilà l'heure où la Mort vient arrêter
au milieu des triomphes. L'armée passe
d'Altenkirchen ; Marceau reçoit l'ordre
le plus qu'il pourra afin de donner le

toutes les colonnes de se former en bataille. Il s'arrête à la forêt d'Aschbach, fait face à l'avant-garde autrichienne, qui le suit de près, et se prépare à la combattre. Au moment où il reconnaît les dispositions de l'ennemi, un chasseur tyrolien, caché derrière un arbre, lui perce le corps d'une balle de carabine.

Marceau se retire sans dire un mot. Un peu après, il se fait descendre de cheval, recommandant à ceux qui l'entouraient de taire sa blessure. Mais c'est en vain ; on a les yeux fixés sur lui ; on s'aperçoit qu'il est blessé, le bruit s'en répand dans les rangs. Les soldats se pressent autour de leur général, veulent le voir ; ils poussent des cris de colère et l'emportent sur leurs fusils jusqu'à Altenkirchen.

C'est là qu'en son lit de douleur, il reçoit les derniers adieux de Jourdan, des officiers de l'état-major et de ses frères d'armes.

A l'aspect de ce corps sanglant, les visages sont inondés de larmes. Seul Marceau, malgré ses horribles souffrances, a conservé une figure sereine

— « Général, dit-il à Jourdan, pourquoi pleurez-vous? Je suis trop heureux de mourir pour ma patrie ! Mes amis, je vous recommande ma famille et les braves qui ont combattu avec moi ! »

La nouvelle de sa blessure est porté
autrichienne ; les généraux accourent
chen. Le vaillant et respectable Kray,
dant deux campagnes, a combattu Marc
premier à le visiter. Il lui prodigue les
lui témoigne des regrets sincères ; il res
son lit ; la tristesse est peinte sur son v
yeux sont baignés de pleurs. Il lui prend
la presse contre son cœur et essaye de
ceux qui l'entourent.

Le prince Charles envoie son chirurg
sauver la vie de Marceau.

Les hussards de Blanckenstein et d
qu'il a eus si souvent pour adversaires,
lui apporter des témoignages d'estime e
pect.

Cependant les symptômes alarmants
festent ; les angoisses redoublent et Marc
arriver son heure dernière :

— « C'en est fait, dit-il, je ne suis plu

Il s'agite, il lutte contre la mort ; puis s
s'arrête, ses extrémités se glacent, son
décolore, ses yeux se fixent et se ferm
jamais !

Son corps reste aux Autrichiens, qui n
le remettre à ses frères d'armes qu'après

rendu les derniers hommages. Ils se disputent l'honneur de le porter jusqu'aux bords du Rhin, et le vénérable Kray les accompagne.

Ainsi mourut, à six heures du soir, le 5e jour complémentaire an IV de la République française, le brave Marceau, emportant avec lui dans la tombe l'amitié et les regrets de ses camarades, de ses subordonnés, l'estime de ses ennemis, l'admiration de l'Europe entière !

Au lieu de ces cendres, de ce cercueil, de ces flambeaux funéraires, de ces crêpes de deuil, que ne puis-je, mes camarades, vous présenter Marceau vainqueur, Marceau couvert de gloire, Marceau déposant les dépouilles de l'ennemi sur l'autel de la Patrie, au son des fanfares de la Victoire ! Qui de vous ne lui eût offert une couronne de chêne et de laurier, et n'eût suivi son cortège triomphal !

Car il était le modèle de ces braves qui ont sacrifié leur repos, leur santé et leur sang pour assurer le bonheur de leurs concitoyens par une paix honorable, digne de la majesté d'un grand peuple !

(*Au tombeau.*) Monument éternel de notre reconnaissance, reçois ce dépôt que l'armée de Sambre-et-Meuse te confie ; conserve précieuse-

ment ces restes qui nous sont che
prochera qu'avec vénération ; app
rations futures comment le soldat
le courage et la vertu !

Et vous, premiers magistrats d
qu'il servit avec tant de zèle, d'in
désintéressement, rappelez-vous q
assigné à Marceau une place au T
moire! Ouvrez-en les portes à ce
taine ; les Grands Hommes recevro
drissement le héros en qui les sold
un père, les malheureux un appui, l
protecteur, les généraux un modèle !

Hic cineres, ubique nomen (1)

(1) Ici les cendres, partout la renommée.

IV

ARMÉE D'ALLEMAGNE

du 27 septembre au 15 novembre 1797.

Le général Hardÿ, commandant la division de siège d'Ehrenbreitstein, à sa femme.

Coblentz, 6 vendémiaire an VI (27 septembre 1797).

Bien que je t'aie dit souvent, ma chère Calixte, qu'une femme à l'armée n'était pas à sa place, je ne résisterais pas à l'envie de t'envoyer chercher, si nous n'étions sur le qui-vive, car les gazettes ne sont pas à la paix.

On ne sait pas encore qui l'on aura pour général en chef. Nous avons tout perdu en perdant Hoche, moi surtout!

9 vendémiaire (30 septembre).

Tu as lu la proclamation du Directoire (1). Il ne

(1) *Le Directoire exécutif aux Français.*

L'Autriche se laisse diriger par ce cabinet de Saint-James, qui marchande sans cesse le déchirement de l'Europe et les

faut plus songer à aller à Paris ; mo
est à la Patrie ; c'est sa propriété. Qua
et l'honneur parlent, les intérêts par
taisent.

troubles du continent. L'Empereur contredit lui-
de ses États et celui de son cœur; il résiste au l
peuples ont de la paix et se livre exclusivement à
tifs de guerre.

Ses armements nous avertissent de ce que nous
pour nous-mêmes.

Si l'on veut abuser de la loyauté généreuse qu
souscrire aux articles de Leoben; si, en parlant
paix, on ne respire que la guerre, la nation fran
parle de guerre que parce qu'elle veut la paix, d
en mesure de soutenir sa dignité, et la valeur d
doit reprendre ses avantages.

Citoyens, puisque vos ennemis, en feignant de
tiennent dans l'état hostile, leur exemple vous force
les armes et vous assure d'avance de toutes les c
vont être, pour leur pays, la suite inévitable de la
la trêve.

Ainsi donc, citoyens, ressaisissez vos armes, san
vouloir la paix. Votre gouvernement persévère à
conditions qui avaient paru convenables. Peut-être i
la contenance guerrière que vous allez reprendre
accède enfin à ces conditions; mais, si on les refuse,
tiendrez l'honneur et les lois de la République.

C'est au nom de la Nation, c'est pour remplir son
assurer ses droits, pour conserver sa gloire, que le p
cutif rappelle à leurs drapeaux tous les soldats de la
en sont éloignés pour quelque cause que ce soit.

Le Directoire exécutif enjoint donc à ses commis
les départements de faire rejoindre, pour le 15 ve

Je sais que Bonaparte presse vivement l'Empereur de terminer et que, si celui-ci ne le fait pas, il faut que nous en finissions promptement. Nous nous préparons et nos soldats sont pleins d'ardeur.

On assure que c'est Augereau qui prendra le commandement des deux armées de Sambre-et-Meuse et de Rhin-et-Moselle. Tu sais que je le connais beaucoup ; l'heure n'est pas venue de dire ce que j'en pense.

Toute l'armée pleure notre cher et malheureux Hoche.

Six mille hommes viennent renforcer mon corps d'armée ; je les attends dans deux ou trois jours.

19 vendémiaire (10 octobre)

Augereau a fait annoncer hier son arrivée très prochaine ; il est à Strasbourg.

Malgré nos préparatifs de guerre, je crois à la

(6 octobre), tous les militaires quelconques et les réquisitionnaires qui se trouvent dans leurs foyers.

Français, il faut qu'à cette époque vos armées soient complètes, qu'elles soient prêtes à marcher et que leur attitude imposante et terrible commande sur-le-champ cette paix glorieuse, qui aurait dû, depuis six mois, être le fruit de leurs triomphes.

Réveillère-Lepeaux, *président*.
Lagarde, *secrétaire général*.

paix. Deux lettres que j'ai reçues, l'une l'autre de Venise, m'annoncent que l tions sont reprises. On travaille sur d bases ; j'en ai le plus heureux augure.

25 vendémiaire (16 (

Je t'ai dit que je connaissais Augerea drais qu'il ne me connût pas, car il a bonne opinion qu'il ne me laissera p quand il n'y aura plus rien à faire. Je n a eu la maladresse de me faire cette rép moi qui travaille dans le silence et ve ignoré !

7 brumaire (28 oc

La paix, depuis si longtemps désiré signée, le 17 octobre, à Udine (1), entre blique française et l'Empereur.

Je suis si joyeux que la plume me to mains !

Coblentz, 19 brumaire (9 noven

Augereau m'a emmené à Francfort. I

(1) A Campo-Formio, près d'Udine. L'empereur I reconnaissait les conquêtes de la République françai nait les Pays-Bas et la rive gauche du Rhin, cons que la Lombardie devînt la *république cisalpine* et retour la Vénétie.

m'entraîner jusqu'à Strasbourg, mais je m'en suis défendu; il a pris sa route et moi la mienne.

Es-tu contente? Ton cœur s'est-il épanoui à la nouvelle de cette paix glorieuse et bienfaisante, qui doit ramener au sein de notre Patrie, trop longtemps déchirée par les factions, la tranquillité, l'union, l'harmonie et le bonheur?

Le général en chef m'a promis, aussitôt que l'organisation de l'armée serait finie, de me charger d'une mission pour Paris afin que mes frais de voyage ne soient point à mon compte. C'est deux cents louis qu'il me met dans la main.

Je vais monter à cheval, pour faire prendre à mon deuxième rhume de l'hiver l'air des montagnes et le perdre dans le brouillard.

Mon corps d'armée devient la 4e division de l'armée d'Allemagne.

25 brumaire (15 novembre).

Je suis résolu à t'appeler près de moi. Tu seras traitée ici avec tous les égards dus à la femme d'un général qui possède l'estime de ses supérieurs, de ses égaux et de ses subordonnés. J'emploierai tous les moyens pour te rendre la vie agréable.

Prépare donc tes brimborions, tes fichus, tes

dentelles, pendant que je préparerai toı
ment. Amène ta femme de chambre de
ville ; tu n'en trouverais ici que de mau\

Depuis que j'ai annoncé ta venue, c
parle que de toi ; on me demande la p
de m'accompagner pour aller à ta renc
t'attendrai, le 14 frimaire, à Cologne.

Mme Hardÿ rejoint son mari à Coblentz
respondance s'arrête.

Mais nous trouvons dans nos précieuses aı
la date du 13 janvier 1798, un document
haut intérêt artistique, qui mérite d'être r

La célèbre galerie de tableaux formée à D
par les Électeurs Palatins a été, depuis 179
portée à Gluckstadt, à l'embouchure de l'l
général Hardÿ, dans un rapport au Directoire
que cette galerie doit être restituée à la Ré
française.

V

LA GALERIE DE DUSSELDORF

13 janvier 1798.

L'Electeur Palatin a trois galeries de tableaux, à Munich, Manheim et Dusseldorf. Celle de Dusseldorf est la plus considérable; elle renferme un grand nombre d'œuvres des maîtres italiens : Raphaël, le Titien, Carlo Dolce, Léonard de Vinci, Paul et Alexandre Véronèse, Annibal Carrache, le Corrège, Pierre de Cortone, etc.

On y trouve l'*Ascension de la Vierge,* chef-d'œuvre de Guido Reni. Mais, quelque précieuse que soit la collection de l'École italienne, elle n'approche pas, au dire des connaisseurs, de celle de l'École flamande.

Une salle entière est réservée à l'œuvre de Rubens. J'y ai remarqué :

1° Un tableau colossal, représentant *le Jugement dernier*. Rubens l'offrit à Wolfgang Guil-

laume, duc de Juliers et de Berg, qua
lui eut appris qu'on voulait l'assassine

Catherine, impératrice de Russie, ‹
ment cent mille roubles de ce tablea
tenir.

2° Une réduction du même sujet.

3° *La Chute des anges rebelles*, œ
rable, achetée quinze mille ducats, au
nier. L'Électeur Palatin Jean-Guilla
prince Eugène de Savoie se la disput
ment, à la vente à l'encan qui s'en fit

4° *La Défaite des Amazones.*

5° *Rubens peint par lui-même* (grand
relle), entre deux de ses trois femmes,
qu'il aimait. Celle qu'il ne pouvait souffri
sième, est représentée dans *le Jugemen*

Les autres peintres de l'École flamand
chevalier Adrien van der Werf, premie
de la cour palatine; son œuvre est représ
vingt-trois tableaux, qui ont uniformém
pieds de haut. Il avait l'obligation, co
pension de dix mille florins d'Allemagne,
nir deux tableaux chaque année. Sa col
coûté cher.

Plusieurs tableaux de Gérard Dow, d
meux *Charlatan sur le marché.*

Trois superbes toiles de Van Dyck, sans compter son portrait, peint par lui-même.

Je n'énumérerai pas les tableaux de Rembrandt, Gaspard Gray, Witt, Berchem, Wouwermann, Van der Meulen, Jordaens, Teniers, Paul Potter, et d'autres encore qui sont devenus célèbres.

Mais il y a aussi les œuvres de peintres flamands qui n'ont pas assez vécu pour acquérir la même notoriété, bien qu'ils la méritent.

Autrefois, excepté en Italie et en Belgique, une galerie de tableaux était un luxe presque inconnu.

Jean-Guillaume, devenu Électeur Palatin à la fin du siècle dernier, mit sa gloire à vivre dans le faste et à étonner le monde par des dépenses extraordinaires.

Louis XIV et l'Électeur de Saxe (celui qui devint roi de Pologne sous le nom d'Auguste II) avaient créé des galeries de peinture.

Jean-Guillaume, bien qu'il n'eût ni goût ni génie, voulut les imiter. Il se déclara le protecteur des beaux-arts et constitua la superbe galerie de Dusseldorf, sans consulter l'état de ses finances, déjà épuisées par les dépenses de sa cour.

Il mourut en 1706, criblé de dettes énormes. Les courtisans, voulant régler sa succession, cherchèrent à tirer parti de tout ce qu'il laissait, pour

que le nouvel Électeur, Charles-
tenir son rang. En conséquence, o
États de Juliers et ceux de Berg, q
de payer les dettes de Jean-Guillaun
des galeries de ces deux duchés. E
propriété nationale et furent réuni
Dusseldorf, sous la condition expres
teur ne pourrait jamais s'appropriei
ni en disposer.

Les États, de leur côté, nommèr
mission pour la liquidation des dette
Elles ne furent entièrement payées q

Les États ont entretenu la galerie c
depuis qu'elle est devenue leur prop
considérablement augmentée et enr
notamment acheté, en 1776, à M. K
de 2,600 écus d'Allemagne, une su
tion de dessins et d'esquisses des
liens.

Pendant la guerre de Sept ans, les
après leurs victoires de Clostercamp c
se présentèrent, sur la rive gauche c
vant Dusseldorf et sommèrent la ville
avec menace de la bombarder en c
On convint d'un délai de quatre jour
dre les ordres de l'Électeur Palatin,

alors à Manheim. Ce répit permit d'emballer, dare dare, la galerie.

L'ordre vint de rendre Dusseldorf; mais les tableaux étaient sauvés du naufrage; on les avait envoyés à Manheim.

A la paix, les États réclamèrent leur galerie et l'obtinrent en tenant bon, malgré les subterfuges employés par la cour pour la conserver à Manheim, dont elle était le plus bel ornement.

En 1795, à la nouvelle que les Français devaient passer le Rhin, l'Électeur Palatin invita les États à transporter la galerie de Dusseldorf à Munich, où elle serait en sûreté à cause de l'éloignement de cette ville du théâtre de la guerre Mais le souvenir des agissements de la cour de Manheim après la guerre de Hanovre était trop récent pour que les États donnassent de nouveau dans le piège. D'autant que leur galerie devait être irrévocablement perdue si la Bavière était donnée à l'Autriche en compensation de la Belgique, ou si les biens de l'Électeur Palatin étaient confisqués.

Les États de Juliers et de Berg remercièrent très poliment l'Altesse palatine de sa sollicitude, de ses offres de service; ils firent transporter leurs tableaux, par deux commissaires, à Gluckstadt,

dans le duché d'Holstein, appa
Danemark.

Cet acte d'émancipation pro
l'instinct de la propriété.

Cette propriété étant bien étal
parti que peut en tirer la Républ

Les États de Juliers et de B
dettes de Jean-Guillaume : Jul
Berg pour 2/5.

La République française ay
limites jusqu'au Rhin, et le duch
étant acquis, il n'y a pas de doute
galerie ne nous appartiennent. Il
sible que le duché de Berg ne se s
mesure, de ses 2/5 et qu'il fût di
céder contre argent ou pour quelq
la position actuelle de nos armée
lui accorder.

L'affaire, bien claire quant au
quelques difficultés, sinon des d
des prétendants à la succession de
tin. Le roi de Prusse, à qui doiver
et Berg « par survivance », fera l
avoir les galeries de Dusseldorf, e
du duché de Juliers.

Il faut que le gouvernement

avant le roi de Prusse. La galerie est à Gluckstadt, à l'embouchure de l'Elbe, et peut être facilement embarquée pour la Russie. C'est le parti que prendront les commissaires des États, s'ils apprennent que la France veut s'en saisir, et si le bruit d'une pointe des Français en Hanovre s'accrédite. Il serait prudent d'envoyer à Gluckstadt un agent sûr, qui prendrait sur les lieux les mesures nécessaires pour assurer à la France la possession de la galerie de Dusseldorf.

Au printemps de 1798, le général Hardÿ est appelé à Lille pour commander une division de cette armée d'Angleterre, qui sera encore une fois licenciée avant d'être embarquée. Le Directoire ne l'avait d'ailleurs formée que pour donner le change au roi Georges et à ses ministres, pendant que Bonaparte préparait l'expédition d'Égypte.

VI

ARMÉE D'ANGLET

4 et 5 mai 1798.

Le général Hardÿ à sa

Lille, 16 floréal an

Championnet n'a pu me donn gnement sur ma destination; il Boulogne, où Grenier saura p chose. Je n'en bougerai pas que intentions définitives du général l

L'état-major de Championnet bal superbe aux belles de Lille. six jolies têtes et rien de plus; en coup d'élégance et de clinquant.

J'ai été parfaitement accueilli de J'avais projeté d'aller, ce soir, à Sa comme nous sommes restés jusqu' matin au bal (où d'ailleurs je n' Championnet m'engage à coucher

fais. Je ne partirai pour Boulogne que demain, à quatre heures du matin.

Boulogne-sur-Mer, 17 floréal (5 mai).

Arrivé hier, à neuf heures du soir, à Boulogne, je n'ai vu Grenier que ce matin. L'armée est si mal organisée que personne ne s'y reconnaît. Tout me fait présumer que je ne serai pas longtemps ici; il est possible que je revoie bientôt les bords du Rhin. A la tournure que prennent les choses, il n'y a pas d'apparence que la descente en Angleterre s'effectue. Je viens du port; c'est pitoyable; on ne sait rien. J'irais à Calais dans deux ou trois jours; on m'a prévenu que je n'y verrai guère plus qu'ici. Vingt-cinq mille hommes sont en route pour le Haut-Rhin; ce n'est pas là le chemin de Londres!

Et, en effet, le Directoire renonce à la tentative de descente en Angleterre; les divisions réunies au camp de Boulogne sont renvoyées aux armées de la frontière de l'Est; le général Hardÿ retourne vers le Rhin.

VII

ARMÉE DE MAYEN

du 2 au 22 juin 1798.

Le général Hardy à sa f

Colmar, 15 j

Le général Lefebvre a été rete
des raisons que le gouvernement
l'attends à Colmar, avant de me r
gue, aux portes de Bâle, pour ne
de revenir prendre ses instruction
On ne sait pas ce qui sera décid
La Suisse est tranquille ; assez
qu'on n'ait rien à en craindre.

22 pı

Lefebvre vient d'arriver. Il org

(1) Les plénipotentiaires de l'Empire
réunis à Rastadt pour traiter toutes les ques
paix avec les représentants de la Républiqu
Bonnier et Roberjot.

son corps d'observation. Je retournerai du côté de Strasbourg. Il ne sait pas mieux que moi ce que nous allons devenir. Nous voilà subordonnés plus que jamais aux événements et livrés aux conjectures.

Hardÿ, commandant la 2e division du corps d'observation du Haut-Rhin, à sa femme.

24 prairial (11 juin).

Je pars demain pour Huningue, où je vais prendre le commandement de la division de Duhesme, en attendant qu'il arrive. Je serai tout près de Bâle, où je visiterai, de temps à autre, les camarades de Suisse. Mon intention n'est pas de prendre mon quartier général à Huningue même, mais dans un village voisin, où la vie sera moins chère. Cependant écris-moi toujours à Huningue.

J'avais cru que Lefebvre nous apprendrait du nouveau; j'ai lu ses instructions; elles ne disent rien. D'ici à quinze jours ou trois semaines, il faut qu'on en finisse à Rastadt, d'une manière ou d'une autre.

A Bourg-Libre (Fort-Louis), le 2 messidor (18 juin).

J'ai de nouvelles troupes, qui viennent de l'armée d'Italie, où la discipline est très relâchée.

Il est urgent de remonter les resso
je les verrai souvent, en détail. ·

J'arrive de Bâle. Rien de triste cc
cloaque, où tout ce qui respire ne v
ne rêve qu'argent!

Huningue, 6 messi

Bâle réclame sa réunion à la R
elle l'obtient, j'irai m'y établir.

Tu me demandes comment je
Huningue. Mal! Tous les habitants
trebandiers, qui ont fait plus ou mo
ce métier; ils ne rêvent qu'argent,
intérêt; leur avidité est sordide; leu
butante; fort sots d'ailleurs et peu
n'ai pas encore rencontré une fem
l'on pût causer agréablement; la
laides, hautaines, sales à faire peur;
ne songent qu'à fumer et à boire. A
nuie à périr.

Je suis logé dans une gargote, où j
cevoir personne; je couche dans une c
grande comme notre cabinet de toilet
peville. Notre table coûte un prix fo
sert si malproprement, avec tant de
que je suis rassasié avant de déplier n



Les six francs que la loi m'accorde pour mes chevaux ne suffisent pas pour nourrir les six que j'ai. On demande à nos domestiques trente-six sous par jour, pour leur faire manger de mauvais légumes ou un maigre morceau de basse viande.

Dans la cassine que j'habite, je suis assailli, toutes les nuits, par les puces, les punaises, les moucherons, les hannetons, les cousins. (Au diable la parenté!) Depuis que je fais la guerre, je ne me souviens pas d'avoir encore été aussi mal logé. Mais c'est notre sort, à nous militaires, d'habiter aujourd'hui un palais doré, où nous couchons dans le duvet, et demain d'avoir une écurie pour gîte, avec un grabat, fait de la litière de nos chevaux!

Je n'ai d'autre distraction que la société de trois bourgeois de Bâle, artistes amateurs, chez qui une âme charitable m'a introduit depuis quelques jours.

J'irai demain à Colmar, où la société est charmante. J'y verrai le général Lefebvre et tâcherai de savoir si nous devons rester longtemps dans cette situation. Dans ce cas, je changerai de village.

VIII

EXPÉDITION D'IRLANDE

de juillet à octobre 1798.

Le général Hardÿ à sa femı

Paris, 27 messidor an VI (14 ju

Tu ne t'attendais pas à recevoir lettre datée de Paris; je ne songeais pa à te l'envoyer.

(1) En juillet 1798, après le départ de E l'Égypte, le Directoire reprit brusquement son] la guerre dans les îles Britanniques.

La révolte de l'Irlande, noyée dans le sang p den, couvait encore sous les ruines, malgré les ; mence adoptées par le nouveau vice-roi, lord Co

Le gouvernement français décida qu'on enver dais-Unis un chef, le général Hardÿ, cinq mil troupes aguerries, de l'argent, des armes et c Deux divisions navales, réunies à Brest et à Ro mises à la disposition du général Hardÿ. La pl celle de Brest, comprenait un vaisseau, huit aviso, sous le commandement de Bompard, m expérimenté. Nous verrons, par les lettres qui s misérables questions administratives la retinrer jusqu'au 17 septembre, dans la rade de Brest, bl escadre anglaise.

Le 19 messidor, à 9 heures du soir, le télégraphe apportait à Strasbourg un ordre de Scherer, ministre de la guerre, expédié de Paris le même jour à sept heures du soir, prescrivant au général Sainte-Suzanne, commandant d'armes, de me dépêcher un courrier, pour que *je me rende sur-le-champ, en poste, à Paris.* Le 20 au soir, je recevais le courrier; le 21, je faisais mon paquet; le 22, à neuf heures du soir, je partais d'Huningue; le 25, à dix heures du soir, j'étais à Paris. Hier matin, 26, j'ai vu le ministre et les directeurs. Dans quatre ou cinq jours je partirai pour Brest.

Que vais-je y faire? Je n'en sais rien encore. J'ai quitté Barras hier, en pleine fête; il m'a donné rendez-vous aujourd'hui à midi. Je dîne ce soir chez le ministre. Le prochain courrier t'en apprendra davantage.

Paris, 29 messidor (16 juillet).

J'ai dîné hier au Luxembourg; Barras m'a dit qu'aujourd'hui ou demain j'apprendrais du nouveau.

Je suis attendu chez le ministre des relations extérieures; j'y cours

Paris, 1er thermid

Je partirai après-demain matin terminerai demain matin toutes me le Directoire et les ministres.

Le général Hardy, commandant en expéditionnaire d'Irlande, au citoy nistre de la marine.

Brest, 15 thermid

Vos instructions m'ont été remises le général Terrasson, qui m'a comm lettre. Vous me pressez de partir, autant que vous.

Le gouvernement a certainement l'expédition réussisse, mais il n'en a donné les moyens. La Trésorerie n remplit pas les promesses qu'elle avant mon départ de Paris. L'ord 135,000 francs que le Directoire a mis position devait me précéder à Brest. de la 13e division n'en a même pas Cependant il rassemble les fonds; il n Trésorerie qui le retienne.

Je me suis concerté avec le chef d Bompard. Il résulte de notre conférer

flotte est prête à mettre à la voile. Ce qui reste à embarquer peut l'être en moins d'une matinée, mais ce qu'on a fait pour l'équipage et pour l'état-major ne suffit pas. Il est indispensable que vous accordiez encore un mois de solde d'avance. La majeure partie de mes troupes, embarquée depuis vingt jours, a dépensé les deux tiers de ce qu'elle a reçu. Il ne reste plus rien à la Marine pour faire de nouveaux approvisionnements et nourrir les passagers. Les officiers de marine et leurs matelots réclament un arriéré de plusieurs mois. On avait promis aux troupes de terre une avance de trois mois de solde; il n'y a pas à la caisse du payeur divisionnaire de quoi en payer un seul et, aurait-il des fonds, qu'il n'a pas d'ordres.

J'ai passé les troupes en revue ; je les ai trouvées dans un état de nudité qui fait pitié. Il ne reste pas une guenille dans les magasins de Brest. J'ai cependant, à force de sollicitations, obtenu de l'ordonnateur en chef de la Marine une chemise bleue par soldat. Je devais trouver deux mille habits d'uniforme, des gibernes, des armes, pour les transporter en Irlande; je ne sais si le département de la Guerre a donné des ordres, mais il n'y a rien de tout cela à Brest.

C'est encore la Marine qui a bien voulu me prêter

cinq cents briquets pour armer et les sous-officiers. La cavalerie devait se trouver à Guincamp; ell Nantes et ne pourra pas être à Br jours. Je devais avoir deux cents ca n'en trouve pas cent, tant à pied qu

Enfin, le commissaire des Guerre nistrations ne sont pas encore arrivé

Je suis convaincu qu'il me suffir nistre, de vous faire connaître ces d qu'elles soient levées. Le moyen le est l'argent; sans argent, on ne fait]

16 thermi

J'ai reçu ce matin les adresses Irlandais, en français et dans leur l répandrai à profusion dans le pays.

Je vous envoie copie de ma procla ferai distribuer en abordant en Irlan

Le général commandant l'armée en Irlande, aux Irlandais ré

Irlandais,

La persécution que vous éprouvez nement atrocement perfide a excit

ments d'indignation et d'horreur dans l'âme des amis de l'humanité. Tous les hommes libres déplorent votre malheur et admirent votre constance. Vos plaintes ont retenti dans toutes les parties du globe; mais votre cause est devenue particulièrement celle du Peuple français.

C'est pour vous prouver son affection, c'est pour seconder vos généreux efforts que le Directoire exécutif de la République française m'envoie vers vous.

Je n'aborde pas votre île pour y porter le ravage et vous dicter des lois. Compagnon d'armes et ami de Hoche, je viens remplir ses engagements (1) et vous tendre une main secourable. Je vous apporte

(1) En 1796, Hoche avait appuyé auprès du Directoire les propositions de Wolfe-Tone et de Napper-Tandy, chefs des patriotes irlandais, qui assuraient que le débarquement d'une seule division française en Irlande serait le signal d'un soulèvement général.

— « Le plus court chemin de Londres, disait le pacificateur de la Vendée, c'est par Dublin! »

On l'avait chargé de l'entreprise. Quinze vaisseaux de ligne, douze frégates, six corvettes, neuf transports avaient quitté Brest, le 16 décembre 1796, pour conduire dix-sept mille Français sur les côtes d'Irlande. Le lendemain, la tempête avait dispersé cette flotte. Hoche et l'amiral Morard de Galles, montés sur la frégate *la Fraternité*, avaient débarqué, en janvier 1797, dans l'île de Ré, sans avoir pu tenir les promesses faites aux Irlandais.

des armes, des munitions et les m
affranchir d'un joug barbare.

Je vous présente mes braves co
ne connaissent que le chemin de l'
victoire. Vieillis dans l'art de vainc
sous quelque forme qu'ils se prése
dront leur courage au vôtre, leurs
vos piques, et l'Irlande sera affranch

Victimes infortunées du plus exé
tisme, qui gémissez dans les cachot
terre, ouvrez vos cœurs à l'espérance
ront brisés!

Irlandais qui avez vu vos maisons
les flammes, vous les verrez reconstr

Apaisez-vous, mânes innocents de
d'O'Coigley, d'Edward Crosbie, de
de Thomas Bacon; votre sang, versé
sainte de la liberté, cimentera l'indé
votre Patrie. Il coule dans les veines
patriotes, et les Français vont châtie
reaux!

Jean

A madame Hardÿ, à Philippeville.

Brest, 19 thermidor (6 août).

J'ai reçu enfin les instructions du Directoire. Sans qu'il me dise encore bien positivement où j'irai, une division de dix navires (1) est prête à mettre à la voile. J'y embarque quelques milliers d'hommes avec de l'artillerie et des munitions; au premier vent favorable, nous partirons. D'ici là, je saurai sans doute où je dois aller, ce que je dois faire, et je t'en instruirai.

Que ce voyage ne te cause pas la moindre inquiétude; c'est l'affaire de trois à quatre mois.

(1) Le vaisseau *le Hoche*, de 74 canons, commandant Bompard, chef de division.

Les frégates : *la Romaine*, de 44 canons, commandant Bergevin, capitaine de vaisseau; *l'Immortalité*, de 44 canons, commandant Legrand, capitaine de vaisseau; *la Loire*, de 44 canons, commandant Segond, capitaine de frégate; *l'Embuscade*, de 36 canons, commandant Clément de la Roncière, capitaine de vaisseau; *la Coquille*, de 36 canons, commandant Déperonne, capitaine de vaisseau; *la Bellone*, de 36 canons, commandant Jacob, capitaine de frégate; *la Résolue*, de 36 canons, commandant Bargeau, capitaine de frégate; *la Sémillante*, de 36 canons, commandant Lacouture, capitaine de frégate.

L'aviso *la Biche*.

Les gazettes, à Brest, comme à Pa
s'occupent beaucoup de notre expédi
affirment que nous allons à Malte, d'a
Domingue, à la Jamaïque, en Irlan
ne sait au juste de quoi il est questio

L'opération dont je suis chargé
périlleuse qu'une autre; elle me donn
travail, mais elle me fera honneur,
n'avais pas un plein succès. Plusieurs
division distingués, Championnet p
ont demandé au Directoire le comm
l'expédition. Je leur ai été préféré san
démarche; à telles enseignes que le
arrivée à Paris, je ne me doutais pas
m'y avait appelé.

Mes aides de camp, Vallin et S
arrivés hier, en poste.

27 thermidor (mard

Le courrier m'a apporté l'ordre d
voile et de me rendre en Irlande pour
les Anglais, en assurer l'indépendan
niser l'autorité civile et militaire.

« Partez, m'écrit le Directoire, part
l'Irlande vous attend, partez! La glo
pays, le salut d'un million de malh

vous tendent les bras et la confiance du Directoire en dépendent. »

Pour instructions :

« Dévouement, audace, loyauté, respect des mœurs, des personnes et des propriétés. Voilà ce que le Directoire vous sait capable d'accomplir ; voilà ce qu'il attend de vous ! »

Ce voyage n'est pas plus dangereux qu'un autre. Si le Ciel favorise notre traversée, qui ne doit pas durer plus de cinq jours, si nous abordons heureusement, alors je réponds du salut de l'Irlande !

Adieu, ma belle amie, ma bien-aimée Calixte. Je te quitte pour me rendre à bord du vaisseau *le Hoche*. J'espère être plus heureux que le héros dont il porte le nom.

A Bruix, ministre de la marine.

3 fructidor (20 août).

Tous les éléments paraissent s'entendre pour nous clouer dans la rade de Brest et y enchaîner l'ardeur de nos troupes. L'escadre anglaise augmente à vue d'œil ; hier, elle nous a présenté quarante-deux voiles qui, à la chute du jour, étaient encore en ordre de bataille en face du Goulet.

J'aurais peine à vous dire qui est l
de tous ces contre-temps, de Bompar
Nous n'avons, ni l'un ni l'autre, le mo
à tant d'inconvénients.

Cependant, en me reportant à c
m'avez dit dans le principe et à c
m'avez écrit depuis, qu'il importe s
voyer un général aux Irlandais, il m
idée que je vous soumets.

Je partirai de Rochefort (ou de N
vingt officiers bien choisis, quatre ce
(infanterie, artillerie et hussards), quel
de campagne sur deux bonnes frégate
dées par des capitaines éprouvés.
promptement en Irlande sans accident

Pendant que je travaillerai sur les l
naître l'esprit public, à préparer la
projet du gouvernement, la division, i
attendre qu'une bourrasque violente
cadre anglaise sur ses côtes ou dans l
ce qu'on ne peut guère espérer avan
maines, c'est-à-dire avant l'équinoxe.

Vous apercevrez aisément, citoyen
que ce projet n'est point celui d'un m
quelle que soit l'opinion que vous en
repentirai d'autant moins de vous l'avoi

que j'espère, par là, vous convaincre que si les intentions du Directoire exécutif n'ont point été jusqu'à ce moment remplies, il n'y a pas de ma faute.

Je me plais à vous répéter que le désir le plus ardent de partir anime toutes les troupes, qu'elles brûlent d'impatience de voir arriver le moment où elles pourront faire briller leurs baïonnettes victorieuses aux yeux d'un peuple digne de la liberté, et que ces sentiments sont bien partagés par leur chef.

P.-S. — Dans le cas où vous approuveriez mon projet et où vous ne voudriez pas détacher Bompard de sa division pour lui donner le commandement de la flottille, je vous recommande son second, Maistral, capitaine de frégate.

4 fructidor (21 août).

Depuis quelques jours, un calme profond régnait dans nos parages; à peine les flammes des bâtiments mouillés dans la rade nous indiquaient-elles positivement quel semblant de vent nous avions.

Hier, vers la brune, nous eûmes un bon frais; Bompard, cédant à son impatience et à la nôtre, et voulant enfin exécuter les ordres du gouverne-

ment, donna l'ordre à la division d'
A notre sortie du Goulet, tout se
favoriser; le temps s'obscurcit, la lune
brise devint plus forte. Nous filions l
nœuds ; nous aurions certainement
ligne ennemie, bien qu'elle fût de qu
voiles, et nous nous serions trouvés, au
notre vaisseau et les huit frégates, à
lieues de terre, si un événement mal
nous eût arrêtés. A hauteur de la p
Mathieu, deux de nos frégates, *la Fra*
Bellone (1), s'abordèrent et se firent m

(1) « Notre frégate, *la Bellone*, fut abordée p
Fraternité, que la trop grande obscurité de la n
chée de nous voir et de nous éviter. Les deux va
chés par leurs manœuvres, se heurtaient avec
était grosse et nous filions sept nœuds (deux lie
l'heure. Le choc fit tomber à l'eau un matelot
Le maître d'équipage Calwess sauta dans la mer
rir; il le saisit par les cheveux et le ramena à b
vouloir changer ses vêtements mouillés, tremb
Calwess courut à son poste, grimpa, comme u
cordage en cordage, encouragea les matelots, ra
les manœuvres rompues et ne pensa à lui que q
plus tard, quand l'ordre fut rétabli, le calme rev
deux frégates, enfin séparées, eurent repris tran
marche. »

(*Rapport au général Hardÿ du chef d'escad*
embarqué sur la Bellone.)

des avaries. Les marins vous en rendront un compte détaillé.

Cet accident arriva sous nos yeux; l'ennemi, que nous *frisions* alors, s'en aperçut; il tira un coup de canon, lança force fusées et multiplia ses signaux pour avertir l'escadre, qui ne tarda pas à répondre.

Bompard, voyant son projet découvert, crut qu'il était prudent de virer de bord. Le reste de la nuit fut employé à regagner la rade, où nous entrâmes au point du jour, après avoir fait cinq lieues marines.

C'est grand dommage que nous ayons eu cet accident; le coup était audacieux. Il aurait redoublé l'énergie de nos marins, déconcerté les Anglais et nous aurait fait grand honneur. Il nous reste celui de l'avoir tenté. C'est particulièrement au commandant de la flotte, à Bompard, qu'en appartient le mérite.

Maintenant l'Anglais nous bloque étroitement; il croise dans l'Yroise et garde le passage du Raz. Nous avons d'autant moins l'espoir de passer que notre tentative d'hier l'a fait redoubler de vigilance et de précautions; nos moyens maritimes sont insuffisants pour l'éloigner de Brest. Il n'y a plus que le gros temps d'équinoxe qui puisse nous en débarrasser.

D'après ces considérations, p
citoyen ministre, de remettre sou
projet que je vous ai soumis dan
dépêche. Si j'insiste, c'est que je c
qui me précèdent (en supposant q
barqué) n'agissent à contresens de
Directoire. Ils sont isolés ; chacun
maître de faire ce que bon lui semb
sur les lieux, personne pour les
contenir.

Je vous prie de bien peser ce q
neur de vous dire et de songer sér
résultat.

J'attendrai vos ordres avec une im
à mon désir de réussir.

11 fructido

Ce qui m'inquiète le plus, c'est
pressé de faire partir la petite divisio
à Rochefort (1) avec le général Hu

(1) La division de Rochefort, comprenant
Concorde, capitaine Papin; *la Franchise*, cap
la Médée, capitaine Coudein, et une corvette,
taine Senez, mit à la voile le 4 août. Son chef
à débarquer, le 22, au nord-ouest de l'Irlande
Killala, le général Humbert, deux adjudants
taine et Sarrazin, 1,150 soldats français et troi
pagne. Un millier d'insurgés se joignit aux lil

de savoir si nous étions en mesure ici, et que je crois Humbert arrivé. Cela dérange totalement mon plan de campagne et va entraver mes opérations. Je connais Humbert et je crains que tout ne soit bouleversé quand j'arriverai. J'ai envoyé un courrier à Paris, pour témoigner au gouvernement mes craintes à ce sujet. Si les choses ne réussissent pas comme j'avais lieu de l'espérer dans le principe, le gouvernement n'aura aucun reproche à me faire. Chargé de l'organisation civile et militaire, j'ai senti tout le poids de ma mission; je sais combien ma tâche est pénible. J'avais tout préparé pour répondre pleinement à la confiance du Directoire; j'ai communiqué mon projet aux Irlandais (1) que j'ai à mon bord; ils me promettaient un succès complet. Peut-être mes pré-

bert, sans attendre son général en chef, courut aux Anglais, les battit à Castelbar, le 27 août, et se rendit maître du comté de Connaught. Il avait déjà prescrit la levée en masse et organisé un gouvernement provisoire, lorsque lord Cornwallis vint, avec quinze mille hommes, lui demander une revanche. Humbert battit en retraite vers la côte, et, après une série de combats glorieux, il fut enveloppé et vaincu, le 8 septembre, à Ballinamuck. Les Anglais eurent des égards inaccoutumés pour le général et les 844 Français qui survécurent à cette héroïque folie; les insurgés irlandais se dispersèrent.

(1) Un des chefs du mouvement insurrectionnel irlandais, Wolfe-Tone, était attaché au général Hardÿ comme adjudant général, sous le nom de Smith.

curseurs ont-ils déjà tout mis sens
et faudra-t-il que je recommence
frais. Je ne perds cependant pas
m'en coûtera sans doute plus de p
dra déployer plus d'énergie et fair
j'en ai la force, j'en aurai le coura

12 fructi

J'ai reçu la lettre que vous m'a
neur de m'écrire, le 9, pour m'in
Directoire a suspendu notre depart
ment où la division navale pourr
danger. Nous obéirons, citoyen n
c'est avec chagrin.

Je regrette que vous n'ayez pas a
projet.

On dit que le Directoire a permi
en course à quiconque se chargerait
ter une compagnie en Irlande. Cett
n'a pu être faite au gouvernement
ennemis; car que deviendraient nos
lées, en débarquant en Irlande? Des l
porteraient indistinctement la désolat
royalistes et les patriotes; et il est ais
comment nous serions reçus, après
insulaires!

Je vous remercie des vœux que vous formez pour le succès de notre expédition; il dépend beaucoup des troupes qui sont arrivées les premières. Si donc Humbert vous a informé de son débarquement, je vous conjure, citoyen ministre, de lui tracer, d'une manière bien positive, le cercle dans lequel il doit se circonscrire. Il est brave (personne ne peut lui contester cette qualité), mais, dans les circonstances présentes, le courage ne suffit pas.

Au moment de l'embarquement, j'ai fait donner un acompte aux troupes, sur les fonds mis à ma disposition. Non seulement cette somme ne m'est pas encore rendue, mais le payeur ne sait pas même où puiser de quoi solder quinze jours à l'armée expéditionnaire. Cependant on a promis hautement aux soldats de leur payer trois mois d'avance, et ils y comptent toujours. La même promesse a été faite, à Paris, aux officiers sans troupes qui ont obtenu de s'embarquer; ils demandent quand on les payera. J'appelle, citoyen ministre, votre sollicitude sur cet objet.

A madame Hardy.

13 fructi

Le courrier que j'avais envoyé à P
hier au soir. J'avais exposé notre
Directoire. Je lui avais fait sentir l
possibilité de sortir de la rade, tant
anglaise, forte, encore aujourd'hui
quarante voiles, croiserait devant no
vent nous serait contraire. Mais, coı
dernière dépêche il me témoignait sa
ce que nous n'étions pas encore sous
ai demandé des ordres positifs pou
responsabilité à couvert et lui ai pro
cela rien ne nous arrêterait.

Cette détermination, bien appuyée
mandant de nos forces navales, a mi
l'oreille à nos Directeurs. Ils ont craint
coup de crânerie et se sont empressés
pondre que, quelque pénible qu'il fût
riser, ils m'ordonnaient d'attendre qu'u
vent, éloignant l'ennemi de nos côtes,
mît de passer sans nous compromettre.

Nous ne pourrons pas sortir avant
quinze jours, c'est-à-dire avant l'équino

époque, de violentes bourrasques éloigneront les Anglais de nos côtes. Le vent les rejettera sur les leurs ou dans la Manche et nous pourrons passer. Dieu le veuille!

19 fructidor (5 septembre).

Ce qui me rend ma femme plus précieuse, plus adorable et plus chère, c'est cette détermination profondément réfléchie qui la porte à me dire :

— « Va te couvrir de gloire en Irlande et reviens dans mes bras ! »

Oui, mon amie ; oui, j'irai où mon devoir et l'honneur m'appellent; je servirai la cause de l'humanité ; je déploierai l'étendard de la liberté sur le sol de la tyrannie ; je briserai les fers d'un million d'Irlandais et je reviendrai, plus digne de toi.

Ma proclamation aux Irlandais a reçu l'approbation du Directoire. Je l'ai fait traduire en anglais et imprimer à vingt mille exemplaires.

Bompard est un bon enfant, brave comme César, franc et loyal comme son épée ; il fait tous ses efforts pour nous rendre, à mes officiers (1) et

(1) « Nous restâmes six semaines en rade de Brest, contrariés par les vents, qui nous empêchaient de passer le goulet et de gagner la pleine mer. C'est un triste séjour qu'un vaisseau pour les officiers de terre; on est entassé les uns sur les autres,



à moi, la vie du bord agréable, sont très amicales.

25 fructidor (1

Les vents ne veulent pas plus que l'escadre anglaise s'éloigner. N mettre à la voile.

La saison s'avance et mon expédi pas. J'ai une tâche glorieuse à rei tarderai, et plus je trouverai de diff lait de la promptitude, de l'audace, de fait !

Je suis cruellement tourmenté de du général Humbert et de quelques des côtes de la Manche. Je crains tout gâté !

27 fructidor (13

Depuis quatre jours, nous ne vo Anglais ; il est probable qu'ils se so leurs côtes, et si le vent nous deven rien ne nous empêcherait de gag

de mauvaise humeur et peu tolérants. » (Gé tice sur ma vie pendant soixante-cinq ans. rédigé en 1835, pour son petit-fils, le colon Serres.)

Nous avons bien, par intervalles, quelques moments propices, mais ils sont de courte durée, et l'on ne manie pas un vaisseau comme, sur terre, nous remuons un bataillon. On n'est pas plus vexé que nous le sommes.

Je t'envoie copie de la proclamation que je ferai distribuer à l'armée quand nous serons à vingt lieues en mer. Ce sont chétifs cadeaux pour toi, ma mie, je le sens bien, mais que puis-je t'envoyer d'ici ? Ne la laisse pas sortir de la maison avant d'être certaine que nous sommes partis.

Le général Hardÿ, commandant en chef l'armée expéditionnaire, aux officiers et soldats.

Braves compagnons,

Vous annoncer que nous partons pour l'Irlande, c'est vous dire que nous allons rejoindre des frères, des amis qui nous tendent les bras et qui nous regardent déjà comme leurs libérateurs. C'est à vous, guerriers vainqueurs de tous les rois coalisés contre la liberté de votre Patrie, qu'il appartient de briser les fers d'un peuple courageux, qui fait tous les jours de nouveaux sacrifices pour assurer son indépendance.

Les Irlandais vous accueilleront
rempliront envers vous les devoirs d
leur sollicitude et la mienne écar
tous les besoins; ils augmenteront
leurs deniers; ils feront plus : ils pı
dans vos rangs pour hâter la destru
qui, depuis trop longtemps, les op
nément. Chacun de vous les guidera
l'honneur; de la pointe de vos baï
fixerez la victoire et creuserez le
Anglais.

Braves compagnons, les Irlandai
de la liberté ! Pour en jouir, ils n'
le secours de la grande nation. Loin
en ennemis vaincus, vous les regar
les amis de la République française;
terez leurs personnes, leurs prop
usages, leurs mœurs, et surtout les n
le plus affreux despotisme les accabl
rerez leur constance dans la lutte
ont à soutenir contre la tyrannie.

A ces vertus, vous joindrez la plus
pline, sans laquelle nous n'avons poi
espérer.

Le Directoire m'a investi du pouv
le mérite des belles actions et m'a d

de punir le crime ; vous trouverez en moi impartialité et justice.

La bonne conduite, les talents, les actions d'éclat seront publiquement récompensés, mais la sévérité des lois n'épargnera aucun de ceux qui s'écarteront de leur devoir et la mort punira les lâches, les alarmistes, les concussionnaires et les pillards.

A madame Hardÿ.

28 fructidor (14 septembre).

Il est huit heures du matin, nous sommes sous voiles depuis trois heures ; le vent, quoique très faible, est assez bon ; l'ennemi ne paraît pas ; nous sommes hors du Goulet.

Je t'embrasse à travers les mers et te souhaite une bonne santé.

Conserve-moi ta tendresse et sois sûre de celle de ton époux, de ton ami.

Journal de bord du général Hardÿ,
sur « le Hoche ».

30 fructidor (16 septembre 1798).

A quatre heures après midi, les vents fraîchissent de la partie du N. et N.-N.-O. On appareille,

on part, on passe le Raz (vents va
et N.-N.-E.) non sans peine. Nei
des Saints rassurent l'équipage et
nous sommes hors de danger. Je d
la récompense promise, soixante-

1[er] jour complémentaire (

Au jour, calme et beau temps, fi
seulement; on aperçoit trois bâtim
à deux lieues de distance, l'un
deux autres à O. 1/4 S.-O. A huit
timents tirent le canon pour nous
le commandant Bompard se déte
nuer sa route. Peut-être les eût-il
avait des instructions à suivre (2).

2[e] jour complémentaire (1

Les vents N.-N.-E. Beau temps

(1) Une frégate de premier rang, *Ethalion*
Anson; une goélette, la *Sylphe.*

(2) « Je dois témoigner de l'enthousiasm
barquées sur *la Bellone*, pendant la *chas*
donnée aux trois bâtiments anglais, et de
voir s'échapper. Nous avons respecté, en
de Bompard, qui n'a pas su profiter de cet
général, pour enfreindre les ordres du Direc
(*Rapport du chef d'escadrons Langlois,*
Bellone.)

trois heures, nous rangeons les roches de Penmarch, de deux lieues. Un des trois bâtiments ennemis disparaît (1). A cinq heures, on aperçoit un autre bâtiment de fort tonnage qui, pendant la nuit, s'est joint aux deux autres.

3e jour complémentaire (19 septembre).

A huit heures, on relève la pointe de l'île de Groix. On donne la chasse aux bâtiments ennemis. A dix heures on lève la chasse, et nous gouvernons à O.-S.-O.

Latitude Nord de Groix : 47° 39'.

Longitude occidentale : 5° 50'.

Bompard, inquiet d'être suivi par trois navires anglais (un vaisseau rasé, l'*Anson,* et deux frégates, *Ethalion* et *Amelia*), avait, depuis sa sortie de Brest, gouverné au sud-ouest, pour les tromper et surtout pour éviter les escadres qui croisaient à l'entrée de la Manche.

Hardÿ le décida, le 19 septembre, à détacher deux frégates, *la Loire* et *l'Immortalité,* sous le commandement de Segond, commandant de *la Loire,* pour *donner la chasse* aux bâtiments anglais. Mais quand Segond demanda, par signal, l'ordre d'attaquer, Bompard répondit par le signal de ralliement. Il avait relu

(1) La goélette est allée porter à l'Amirauté le rapport du commandant de l'*Ethalion.* Elle a été remplacée, dans la *chasse,* par la frégate de premier rang *Amelia*, capitaine Herbert.

les instructions du ministre de la mε
tout ce qui pourrait ralentir sa marche
arrivée au point fixé pour le débarq
troupes. » *La Loire* et *l'Immortalité*
division; l'*Anson,* l'*Ethalion* et l'*Amé*
bord, en même temps qu'elles, pour
poursuite.

Bompard eut alors la fâcheuse inspi
loir faire croire aux Anglais qu'il allai
Il doubla le cap Finisterre et continua
au sud-ouest. Il comptait faire le tour
perdre les bâtiments anglais, puis repr
de l'Irlande. Une saute de vent l'oblig
nord.

Pendant ces douze jours de navigatio
cune souffrance ne fut épargnée au
hommes embarqués sur des navires de
aménagés et encombrés de matériel. B
plus, dès lors, qu'une seule pensée : c
plus tôt, le corps expéditionnaire. Il la
25 septembre, passer, sans l'attaquer, u
glais de cent voiles, peu escorté, dont l
causé au roi Georges un préjudice plus
débarquement d'une poignée de Franç
lande, atterrée par la capture du généra
de sa brigade.

Hardy et Bompard ignoraient le sor
Sachant qu'il avait débarqué au nord
dans la baie de Killala, ils faisaient rout
rir au lac Swilly, dans l'espérance d'y
barquement protégé par les troupes fra
aux Irlandais. La déception fut cruelle!

L'Amirauté anglaise, après avoir cru que Bompard allait à Terre-Neuve, avait appris, par ses croiseurs de l'Atlantique, que décidément il se dirigeait vers l'Irlande. Elle laissa l'amiral Bridport, avec neuf vaisseaux de ligne, à hauteur d'Ouessant, pour empêcher les navires français de regagner leurs ports, et elle envoya, de Plymouth, le commodore sir John Borlase Warren, avec quatre vaisseaux : le *Foudroyant* (de 80 canons), le *Canada* et le *Robust* (de 74), le *Magnanime* (de 44), les frégates *Melampus* et *Doris*, à la poursuite de l'escadre ennemie, que l'*Anson* et l'*Ethalion* n'avaient pas quittée.

Le 11 octobre, quand les Français se croyaient au but et saluaient les côtes d'Irlande de leurs acclamations, quand Hardÿ se disposait à atterrir au lac Swilly, l'escadre anglaise fut signalée. Elle avait le vent, la liberté de manœuvre, 520 canons contre 400; les navires français, encombrés de troupes, avaient subi de graves avaries. Bompard laissa entourer *le Hoche* par les vaisseaux de Borlase Warren; il ne sut pas donner à ses frégates l'ordre de courir, toutes voiles dehors, aux Anglais et de remplacer la canonnade à distance par un audacieux abordage, où les bataillons de Sambre-et-Meuse auraient eu raison des marins britanniques, moins nombreux, sinon moins braves. Bompard accepta la bataille navale et il la perdit, après avoir combattu quatre heures, un contre cinq, pour sauver ses fregates.

Ce fut un glorieux désastre!

COMBAT DU « HOCHE »

21 vendémiaire an VII (11 octobre 1

Rapport du général Hardÿ au Dir

Après vingt-neuf jours d'une navig
mement pénible, la division command
pard, qui devait porter en Irlande
dont vous m'aviez confié le command
arrivée, le 20 vendémiaire, à hauteur d
Il ne nous restait plus que sept à h
faire pour entrer dans le lac Swilly, q
cert avec Bompard, j'avais choisi pou
barquement. Le temps était beau, le
rable; depuis deux jours, nous avion
vue le vaisseau rasé et les deux frégate
qui, depuis l'île d'Ouessant, nous ava
tamment observées. Tout semblait nou
un succès complet.

A midi, nous aperçûmes une escadr
composée de huit vaisseaux, qui forcèr
de voile, les uns pour nous reconnaît
près, les autres pour gagner le vent. Da
ment même, nous éprouvâmes une ava

rable par la fracture et la chute de notre grand mât de hune. Il ne m'appartient pas de vous donner les détails des manœuvres qui furent faites pour atteindre notre but et remplir vos intentions; je laisse ce soin aux officiers de marine (1).

(1) *Journal de bord du capitaine de frégate Bargeau, commandant* la Résolue.

Du 20 au 21 vendémiaire.

A midi, grand frais du N.-N.-O. La mer est très grosse, la division sans ordre.

A une heure, *le Hoche* a démâté de son grand mât de hune et ce mât a entraîné dans sa chute celle du mât de perruche.

A deux heures, nous avons signalé quarante-deux pouces d'eau à l'heure, les quatre pompes gréées.

A trois heures, nous avons signalé que les quatre pompes étaient insuffisantes. Le commandant Bompard a signalé qu'il laissait le capitaine de *la Résolue* libre de sa manœuvre pour la sûreté de son bâtiment.

Le capitaine, jugeant qu'il n'était pas prudent d'abandonner la division sans escorte, surtout à la vue de huit gros bâtiments suspects, qui nous suivaient dans le sud-est, à distance de cinq lieues, résolut de suivre, et l'on crut que cette résolution, dont le commandant s'aperçut, le portait à ordonner à *la Loire* et à *la Romaine* de nous tenir continuellement à portée de la voix. Les deux frégates nous observèrent de très près, tout le reste de l'après-midi et pendant la nuit.

Les vents soufflaient toujours avec violence du N.-N.-O.; la mer était très grosse, notre batterie à la serre, *la Résolue* fatiguant extraordinairement et les pompes jouant sans cesse.

Les bâtiments aperçus furent bientôt reconnus pour une division ennemie, qui louvoyait pour nous approcher.

Le Hoche a signalé de virer de bord, à huit heures, et de

Le lendemain, 21 vendémiaire
demie du matin, nous nous tr
10° 53' de longitude occidentale, i
presqu'en face du lac Swilly. L'e
avait serrés de près pendant tou
nous avions en vain essayé de t
fausse route, ne tarda pas à nous
Le Hoche fut d'abord assailli

tenir le vent sur l'autre bord. A sept heu
la Biche est venu nous héler; mais la gro
pas permis d'approcher, par deux fois, on
ordres qu'il avait à nous transmettre.

A huit heures, on a viré de bord, vent ar
amures. De huit heures à minuit, grand fra
La mer très grosse, le temps couvert. Les
ont fait des signaux et montré des feux de
A minuit, plusieurs de ces bâtiments no
vent; nous avons viré de bord, pris bâbord
voile pour nous conserver en ordre.

De minuit à quatre heures, toujours b
grosse; rien de nouveau et les pompes touj

A quatre heures et demie, ayant toujou
à petite distance au vent à nous, nous avo
arrière et pris tribord amures; le vent s'
l'ennemi s'est toujours rapproché.

Le 21, au point du jour, nous nous so
mêle avec la division anglaise, sans aucu
d'autre.

Nous avons alors distingué quatre vaissea
trois frégates. Le commandant a signalé *br*
ce qui s'est exécuté de suite.

rasé et un de 74 (1); nous nous battîmes pendant une heure sans éprouver beaucoup de pertes, mais bientôt l'ennemi fut renforcé par un vaisseau de 80, un de 74 et une frégate de 18 (2). La frégate *la Romaine* (commandant Bergevin), qui s'était jointe à nous, fut obligée de virer de bord à l'approche du renfort ennemi, et nous nous trouvâmes *seuls contre cinq*. Le combat devint alors terrible et opiniâtre de part et d'autre; *le Hoche* vomissait le fer et la flamme de tribord, de bâbord et de l'arrière. Il est impossible de trouver plus de courage et d'activité dans nos soldats de terre et de mer, plus de fermeté et de sang-froid dans tous les officiers placés aux différentes batteries, ni plus d'ordre dans une action aussi chaude que meurtrière. L'espérance de la victoire allait toujours croissant dans l'équipage et chacun travaillait avec une ardeur égale à ses désirs.

Cependant, le vaisseau avait déjà près de cinq pieds d'eau dans la cale; le poste des chirurgiens était encombré de blessés; toutes les manœuvres étaient coupées, les voiles en lambeaux, les batteries en partie démontées; trois fois les gaillards avaient été complètement balayés; les sabords de

(1) *Magnanime* et *Robust*.
(2) *Canada*, *Foudroyant* et *Amelia*.

la deuxième batterie n'en formaie
les mâts et les vergues, fortement
menaçaient d'écraser l'équipage p
Enfin, réduit à l'impossibilité de g
venu pour la deuxième fois qu'il n'y
place au poste pour les blessés, ne
compter sur le secours de nos frégat
ques-unes étaient déjà aux prises,
au nombre qui l'accablait, le che
Bompard se détermina à amener l
tional, après en avoir défendu l'hon
intrépidité ordinaire, pendant trois
rante-cinq minutes.

Aucune de nos frégates, excepté
n'a eu part à cette action; mais à p
fut-il rendu, qu'à leur tour elles fu
pées par les forces ennemies.

Tous ceux qui étaient à bord du *I*
vaillamment battus (1); on ne saurai
d'éloges aux officiers et aux soldats.

(1) Les bataillons de la 53e demi-brigade,
sur le pont, exécutèrent des feux de salve, qui
ravages dans les équipages anglais. Aussi, quan
monta sur l'épave, il dit à Hardÿ, en lui tenda
— « C'était folie, général, de transformer
désemparé comme *le Hoche* en un champ
Sambre-et-Meuse! »

Notre perte s'élève à cent trente hommes, dont trois officiers; parmi eux, Vildey, lieutenant au 6e d'artillerie, jeune homme d'un mérite rare et qui donnait les plus hautes espérances. La République perd en lui un brave défenseur et un zélé partisan. Avant d'expirer, il a recommandé sa famille à la sollicitude du gouvernement; puis il est mort avec le calme de la philosophie et la tranquillité d'un homme qui a toujours rempli ses devoirs avec honneur et sans reproche. Il emporte l'estime de ses chefs et l'amitié de ses camarades.

Je m'occupe de recueillir les noms de ceux qui se sont particulièrement distingués.

Recevez, citoyens Directeurs, l'expression du regret bien sincère que j'éprouve de n'avoir pas été mieux secondé par la Fortune et de n'avoir pu justifier la confiance dont vous m'avez honoré.

Jean HARDŸ.

LES FRÉGATES

Les huit frégates, au signal de *former la ligne de bataille sans égard au poste,* s'étaient placées en avant du *Hoche*. *La Loire, l'Immortalité* et *la Bellone* en étaient les plus rapprochées. Quand *le Robust* et *le Magnanime* assaillirent le vaisseau français, *la Romaine* vint à son secours et tira

quelques bordées sur le *Robust*. L *nada,* du *Foudroyant* et de l'*Am* *Romaine* à virer de bord.

Pendant trois heures, les frégate et la houle empêchaient de manœu tenir à distance des dangereuses bo seaux anglais, répondre au feu c *Mélampus,* de l'*Ethalion* et de la *Do* impuissantes, à la magnifique ago Segond, commandant *la Loire,* prop commandant *l'Immortalité,* d'abor les grenadiers du général Ménage l'*Immortalité,* demandaient à gran dage. Mais *l'Immortalité* fit de fauss qui l'empêchèrent de se joindre à *la* gond dut renoncer à se servir de la l

Bompard prisonnier, le capitain Bergevin, à qui revenait la lourde t mandement, fit, de *la Romaine,* le si de voiles, et la fuite commença.

L'Embuscade et *la Coquille,* plus é les autres frégates par les boulets an amené leur pavillon.

La Bellone.

Le capitaine Jacob, sur *la Bello*

lutte contre le *Foudroyant*, pour permettre à *la Loire*, à *la Romaine* et à *l'Immortalité* de s'échapper. Un boulet rouge met le feu aux grenades entassées sur le pont. Déjà le gréement et la voilure sont en feu; l'enseigne Cotelle et le capitaine Barbier, du 7e hussards, s'élancent dans la mâture, et, avec quelques matelots intrépides, ils éteignent l'incendie. Jacob fait jeter à la mer tout ce qui alourdit la marche et gêne la manœuvre. Il se dérobe au *Foudroyant*, mais il est rejoint par le *Mélampus* et par l'*Ethalion*, qui, après deux heures de canonnade, obligent à grand'peine l'héroïque Jacob à rendre sa frégate démâtée, prête à couler; on ne compte plus les morts et les blessés.

La Résolue.

Après la prise du *Hoche* et le signal de *la Romaine*, le capitaine Bargeau a forcé de voiles. A midi, nous ne tirions plus que nos canons de retraite, qui ont été bientôt hors de portée.

Nous avions devant nous un vaisseau rasé, l'*Anson*, qui avait perdu son mât d'artimon, mais qui manœuvrait pour nous couper la route, tandis que les autres navires anglais nous appuyaient la chasse. Nous nous trouvions, ainsi que *la Loire*,



la Romaine et *l'Immortalité,* entı
l'*Anson* et la côte, qui nous resta
trois lieues.

A trois heures, *la Loire* nous a c
trouvée bientôt à portée de l'.
échangé avec lui deux ou trois
gagné le large.

De suite, notre tour est venu; nou
le combat presqu'à portée de mousq
de part et d'autre, un feu à mitraill
très meurtrier; mais l'*Anson* avait
n'avions que du 12. Le gaillard d'a
le commandant Potier, a beaucoup
sergent-major a été tué à côté de lui.
a été démontée, tous les canonni
blessés, beaucoup de matelots mis ho
et un lieutenant légèrement blessé.

A quatre heures, *l'Immortalité* est
seconder; mais, supérieure en march
a bientôt dépassés et tout le feu de ı
concentré sur nous.

A cinq heures, nous avons coupé l
qui remplaçait son artimon.

A six heures et demie, *la Romaine*
vent de l'*Anson* et lui a lâché quelque
canon en s'éloignant.



Nos manœuvres étaient trop maltraitées pour que nous pussions gagner l'*Anson* de vitesse. A la nuit, l'anglais s'est trouvé si désemparé à son tour, qu'il a mis ses voiles sur le mât et s'est laissé *culer*.

Le combat a fini avec le jour; nous avons suivi *l'Immortalité* toute la nuit.

Une circonstance prouvera, entre mille, le sang-froid des soldats républicains. Il fallait pomper continuellement et quarante hommes étaient groupés autour du grand mât. Eh bien! les pompes ont joué sans interruption au plus fort du combat et le grand mât a reçu plusieurs boulets ramés, à quelques pieds au-dessus des pompes.

Sur le gaillard d'arrière, un boulet a emporté le sac d'un soldat qui était au bastingage et a renversé le chef de brigade Lée.

Le 22 vendémiaire, au matin, nous étions mouillés dans la baie de Donegal, près de *l'Immortalité*, qui a signalé de se préparer à descendre. Le chef de brigade Lée a siégé au conseil de guerre présidé par le général Ménage. Ce conseil a jugé que la descente était impossible.

Sur l'observation que les troupes et l'équipage de *la Résolue* étaient forcés de prendre terre pour échapper à une perte certaine si la frégate conti-

nuait à tenir la mer, le capitaine
grand, commandant *l'Immortalité*
ne nous abandonnerait pas et que
compter sur lui, si nous allégions l
tant à la mer les fardeaux trop pe
les canons. On convint donc de pa
déterminé.

Il est venu des Irlandais à bord r
que le général Humbert avait été
prisonnier.

A huit heures du soir, on a appa
hors de la baie de Donegal, on a
qu'on a pris pour celui de *l'Immo*
nous a engagés à montrer un fe
autre.

Le vent s'est levé; la mer est
grosse.

Le péril augmentant, on a décid
canons à la mer; mais auparavan
essayé, en les mettant à la serre,
frégate.

A minuit, nous avons eu connaiss
timent sous le vent. Le capitaine a
mortalité nous ralliait et a fait dimin

A une heure, ce bâtiment nous a
vent, à portée de la voix. Le capitai

prenant toujours pour *l'Immortalité;* mais une volée l'a bientôt tiré d'erreur. Cette bordée a été suivie de beaucoup d'autres, qui ont tué plusieurs hommes dans leur hamac.

C'était le *Mélampus,* frégate anglaise de quarante-quatre canons de 18, capitaine Graham Moore (1). Il a fallu se rendre, hélas!

L'Immortalité (2).

L'Immortalité et *la Résolue* sont allées, de conserve, mouiller, le 22 vendémiaire, à la vue d'un

(1) « L'Anglais a voulu nous mener dans le lac Swilly, mais la tempête l'en a empêché, Nous avons fait le tour de l'Irlande, en courant les plus grands dangers, et surtout en manquant de nous perdre sur le cap Cantive.

Le 28 vendémiaire, nous sommes entrés dans la Clyde, en Écosse, et avons mouillé en rade de Greenock; de là, on nous a conduits à Édimbourg, et enfin à Peebles, où nous sommes. Nous avons été traités avec les plus grands égards par les généraux et les officiers supérieurs; nos soldats aussi; ils sont au château d'Édimbourg, les officiers à Peebles. La conduite de tous, dans cette catastrophe, a prouvé que nous étions dignes d'un meilleur sort et que nous avions droit à la protection du gouvernement français comme à la bienveillance de notre général en chef.

« Dans le régiment de Lee (brigade étrangère) il y a eu cinq tués et neuf blessés, dont le capitaine Molliens, quartier-maître. Son courage et ses bonnes qualités sont dignes d'éloge. »

(2) (*Rapport au général Hardÿ de l'adjudant général Cravey, embarqué sur* l'Immortalité.)

donna *la Loire,* qui ne pouvait pas
prit sa liberté de manœuvre.

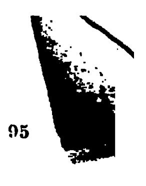
Le 17 octobre, *la Loire* est atteii
maid, un des trois bâtiments anglais
a échappé, la veille, en maltraitar
Segond, réduit à ses basses voiles,
villon au mât d'artimon, harangue
et accepte le combat. Une bordée
pistolet, de ses canons chargés à
rase deux mâts de la frégate anglaise.
resté debout, permet à la *Mermaid* d

C'était le quatrième combat que
tenait depuis le 21 vendémiaire. M
criblée comme une écumoire; il n'y
bord, ni bois ni cordage.

Attaquée, le lendemain, par l'*Ans*
garoo, la Loire lutta plus d'une h
Segond n'amena son pavillon que qu
pieds d'eau dans sa cale.

Il avait à son bord quarante-six mor
et onze blessés.

La Sémillante, *la Romaine* et *la Bi*
en France : la première, à Lorient;
tres, à Brest.



Le général Hardÿ, prisonnier de guerre, à sa femme.

A Buncranagh, aux bords du lac Swilly
(nord de l'Irlande)
le 15 brumaire (5 novembre).

Chacun a sans doute déjà fait la gazette sur notre combat naval du 21 vendémiaire.

Je ne veux pas faire de commentaires sur ce que tel ou tel prétend en savoir; il est plus intéressant pour toi, ma bonne amie, d'apprendre que ton mari n'a pas succombé, qu'il n'est pas même blessé, qu'il se porte bien; je désire que ma lettre te parvienne assez à temps pour calmer tes inquiétudes et les dissiper. Nous allons être conduits en Angleterre, où j'espère ne pas rester longtemps, comptant que je serai, avec mon état-major, renvoyé sur parole. Sois sûre, ma mie, que mon désir le plus ardent est de revoler près de toi et de te donner de nouvelles preuves de mon amitié.

P.-S. — Nous n'avons qu'à nous louer des généreux procédés de nos vainqueurs. Ils font tout ce qui est en leur pouvoir pour adoucir notre sort.

Au Directoire.

Nos malheurs auraient trouvé l
le combat du 21 vendémiaire, si l
cieuse se fût contentée d'une vict
permis d'arriver au port. Elle avai
éprouver par d'autres revers.

Aussitôt que nous fûmes transfér
sous-officiers et moi, à bord du vai
le capitaine voulut faire voile po
en passant par la mer d'Irlande. M
déclarèrent contre nous et nous re
Nord. Ce n'est que par miracle q
pâmes, deux fois, au naufrage, ta
Bishop's que sur celles d'Écosse.
suivait dans un état si déplorable q
tant nous croyions le voir englouti
tait, pour toute mâture, qu'un tr
pieds, de son artimon; il n'avait p
toile, et l'eau augmentait de plus
cale. La mer était toujours violemm
vents soufflaient avec une violence
Une frégate, que nous avions r
hasard et qui avait pris *le Hoche* à
était, à tout moment, forcée de l'al

fureur des flots pour ne pas s'exposer à périr avec lui.

Cette tourmente, nous l'avons subie pendant dix-huit jours. Ajoutez que les vivres étant sur le point de manquer, on avait réduit la ration au quart.

Enfin, les vents se calmèrent un peu, et nous pûmes, le 10 brumaire, regagner le lac Swilly, où nous trouvâmes un excellent mouillage. La vue de cette baie redoubla mes regrets, car dix mille hommes peuvent y débarquer facilement et nous aurions trouvé infiniment plus de ressources que je ne m'y attendais en ne consultant que ma carte.

Le lendemain, les adjudants généraux Simon et Wolfe-Tone (dit Smith) furent appelés à terre par le général Cavan, commandant l'arrondissement de Londonderry, qui se trouvait alors au village de Buncranagh. Simon resta vingt-quatre heures chez le général et fut traité avec beaucoup d'égards ; mais on envoya Smith à Londonderry, où il fut jeté dans un cachot et chargé de fers. Dès qu'il m'en eut fait part, je descendis moi-même à terre et j'écrivis à lord Cornwallis la lettre dont je joins ici la copie. J'en adressai une autre à ce malheureux officier pour le rassurer et l'engager

à supporter son sort avec courage (
réclamations, l'adjudant général Sn
de prison en prison jusqu'à Dubl
d'une âme forte et je suis convaincu
un grand caractère. Mais ses enne
ment acharnés contre lui qu'on ne
des mesures trop promptes pour lu

Je laisse à votre prudence et à
citoyens Directeurs, le soin de fai
cet officier les démarches que vo
cessaires.

(1) A la prison de Derry, 12 br

L'adjudant général W. Tone, dit Smith, a commandant en chef l'armée française e.

Général,

A mon arrivée à Derry, j'ai appris avec l
ment que des ordres avaient été donnés po
aux fers comme un malfaiteur. J'ai écrit
lord Cavan, en termes respectueux mais
contre l'indignité méditée contre l'honneur
çaise en ma personne, et réclamant mes dr
d'officier français. Il ne me reste maintenant
à vous, comme à mon général, représent
nation à laquelle j'ai l'honneur d'apparteni
votre intervention auprès du gouvernement a
sois traité comme prisonnier de guerre, a
attachés à mon grade, et qu'il me soit permis
sort et celui de mes braves camarades, comm
de partager vos périls dans le combat.

Salut et respect,

T. W.-Ton

A lord Cornwallis, commandant en Irlande.

Milord,

L'adjudant général Wolfe-Tone, dit Smith, attaché à l'état-major de l'armée expéditionnaire dont le gouvernement français m'a confié le commandement, et fait avec moi prisonnier de guerre sur le vaisseau *le Hoche*, réclame mon intervention auprès de vous, parce qu'il a été enfermé dans un cachot et chargé de chaînes.

Je n'entre pas dans la question de savoir si vous avez des griefs contre cet officier; mais il est citoyen français, il fait partie de l'armée française, il est prisonnier de guerre et, sous ce triple rapport, il a droit à des égards et à du respect.

J'aime à me persuader, milord, que vous reviendrez à des idées plus justes sur son compte, et que l'esprit de prévention ne l'emportera pas sur la droiture, qui doit caractériser les hommes que le mérite ou la fortune a placés sur un grand théâtre.

L'adjudant général Wolfe-Tone est un honnête homme; sa bravoure et ses actions d'éclat lui ont mérité la confiance du gouvernement français et l'estime de tous les soldats qui ont l'honneur pour

guide. Je ne dois donc pas vous cach
qu'il me cause en m'apprenant que
traiter ignominieusement comme un

Je réclame, au nom du gouvernem
toute votre équité pour ce malheureu

Si le sort des armes vous a favoris
du 21 vendémiaire, je ne puis croi
vouliez vous prévaloir de ce succès
nation française dans la personne de
général Wolfe-Tone?

C'est cependant ce qui résulte de
mant qui vient d'être commis à son ég

J'ose espérer, milord, que vous
lettre en prompte considération et qu
informer le Directoire exécutif que vo
envers l'adjudant général Wolfe-Tone
forme aux principes de la justice.

Génér

Le vice-roi d'Irlande fit répondre, a
taire, H. Taylor, au général Hardy :

« Son Excellence n'ignore point le
les soins qui sont dus aux prisonniers
que le succès des armes du Roi a
entre ses mains; la volonté de Sa Ma
mal observée si les officiers français,

combat du 12 octobre, avaient à se plaindre de notre conduite envers eux.

« Quant à T. Wolfe-Tone, Son Excellence ne le connaît que comme un traître, qui voulait revenir en Irlande pour tenter par la force des armes ce qui n'a pu réussir par ses intrigues, qui n'a cessé d'y semer la rébellion et la discorde, et qui vient enfin d'y être conduit pour recevoir la punition due aux crimes dont il s'est rendu coupable envers son Roi et sa patrie (1). »

Le général Hardÿ passa en Angleterre avec son état-major et ses aides de camp. Son premier soin fut d'améliorer le sort de ses compagnons d'armes.

L'entrepreneur Rocher au général Hardÿ.

Londres, novembre 1798.

Chargé d'un contrat immense, je ne l'ai pas entrepris sans compter sur un profit. Je me trouve trop heureux de pouvoir en répartir une partie sur les braves défenseurs de la République. Ainsi,

(1) « Wolfe-Tone, conduit à Dublin pour y être jugé, déploya un grand caractère dans sa défense. Fidèle aux principes stoïques qu'il avait toujours professés, il envisagea la mort en sage et se la donna lui-même pour épargner à ses nombreux amis la douleur de le voir périr sur l'échafaud. » (JOMINI, *Guerres de la Révolution*.)

permettez-moi, général, de vous re
offres. Vous dites que les officiers
vous ont été pillés et manquent d'h
y pourvoir comme vous l'entendrez
vous-même les sommes nécessaires.
mon agent, M. Eboral, de vous fourn
Je me flatte, général que vous ne
à être rendu à votre patrie et, si vo
Londres, j'espère que vous regardere
comme la vôtre.

Salut et respect.

Le général Hardÿ au citoyen R

J'ai profité de vos offres. M. Eboral
cent livres, que j'ai réparties entre ce
expéditionnaire qui avaient les plus gr
Ces malheureux devront à votre dési
et à votre humanité d'être un peu mo
revoir leur patrie. Nous y emporter
souvenir bien doux d'une générosité
la fois votre patriotisme et votre cœu

Dès le 12 novembre, Mme Hardÿ,
anxieusement à Philippeville des nou
mari, avait été rassurée par cette jolie
beau-frère, le commandant de Sénarmo

Lille, 22 brumaire, an VII.

Séchez vos larmes, chère sœur, et ne vous désolez plus. L'expédition n'a pas réussi, comme tout bon Français devait le désirer, mais le gouvernement lui-même a reconnu que l'extrême lenteur dans l'expédition des fonds destinés à la solde des troupes expéditionnaires — (de l'aveu même du Directoire, votre mari n'avait cessé de la réclamer) — a seule fait manquer le concert de cette entreprise avec celle du général Humbert. La gloire du général Hardy est assurée, son honneur intact et sa vie en sûreté.

Plus de chagrin; conservez-vous pour le gage que vous portez de son amour et présentez-lui un petit fanfan, joli comme sa femme.

N'attribuez pas au défaut de souvenir le retard de cette lettre; j'étais très inquiet depuis longtemps. Mais comme je n'aime pas à annoncer les mauvaises nouvelles (surtout celles de ce genre, qui font rire tant de gens, tandis que d'autres ont la mort dans le cœur), j'ai voulu être sûr avant d'écrire, et l'événement prouve que j'ai bien fait.

Croyez-moi votre frère bien dévoué.

A. Hureau de Sénarmont.

Le commissaire du gouvernement
dres, Niou, s'occupait activement d
général Hardÿ.

Hardÿ à sa femme.

Litchfield, 29 brumaire (1

Sois tranquille sur mon sort, ma
dépend pas de moi de quitter l'Ang
si l'espoir que le commissaire du g
m'a donné n'est pas déçu, je serai b
toi. Que mes malheurs ne te ca
alarme, qu'ils n'influent pas sur ta s
Tu as eu de la patience et de la fe
ce moment ; ne te décourage pas.
jour de ma vie sera celui où je te re

3 frimaire (2

Je profite du départ d'un chef de
était de l'avant-garde de Humbert, p
que je dois être compris, avec m
dans le prochain travail de renvoi
officiers prisonniers. D'après le com
çais chargé de l'échange, je pourr
la France dans six jours. Il m'en
pour me rendre à Douvres, aprè
Londres ; il y a six heures de Douv

trois jours de Calais à Paris. C'est dix ou onze jours au plus.

Quand je quitterai Litchfield, cette lettre sera déjà à Calais ou à Gravelines; elle te sera parvenue avant que je sois à Paris. Je te prie en grâce, ma bonne amie, de ne pas perdre une minute pour m'écrire; que je trouve de tes nouvelles en arrivant à Paris.

J'ai gagné en mer des douleurs insupportables. Les maux physiques ne peuvent pas se bien guérir quand le mal moral s'y joint!

Mon esprit n'est pas tranquille; la fibre est tendue; j'ai sur le cœur un poids énorme. Puisse le retour dans ma patrie dissiper les soucis, la langueur, les perplexités qui m'assiègent!

Calais, 27 frimaire (17 décembre).

Enfin, ma chère Calixte, le pas est franchi! Hier, à deux heures, j'ai mis le pied sur le sol de la liberté. Tu ne peux concevoir ma joie en sortant de la barque. Je jure bien qu'on ne m'y reprendra pas de sitôt; et cependant il ne faut jurer de rien (1)!

Je ne saurai qu'à Paris, après avoir vu les direc-

(1) Il partit pour Saint-Domingue un an après son retour d'Angleterre.

teurs et les ministres, combien de
rai dans la capitale ; sois bien p
terminerai mes affaires le plus pr
sible, afin de te rejoindre.

J'ai quitté Litchfield, avec l'ord
France sur ma parole d'honneur ;
sant à Londres, l'administrateur
de guerre m'a remis un *cartel d'écl*
colonel, quatre officiers, quatre s
dix soldats, vu qu'il n'y avait plu
mon grade à échanger.

J'ai demandé le renvoi sur parol
de Sauvage, mes aides de camp ;
tous les deux, ainsi qu'Adrien, m

J'ai été bien heureux d'avoir ave
garçon.

C'est dans le malheur, dans le
crise, qu'on apprend à connaître
Sans Adrien, je me trouverais nu c
je n'aurais pas un sou vaillant.

Je t'embrasserai bientôt, ma
Calixte. Ménage ta santé pour l
l'époux qui t'adore et dont tu es la

IX

A PARIS

en disponibilité, du 20 décembre 1798 au 24 janvier 1799.

Paris, 30 frimaire, an VII (20 décembre 1798)
Maison de Toscane, rue de la Loi.

Je suis arrivé hier au soir à Paris, bien fatigué et souffrant beaucoup.

Pendant que je courais, sur les mers, des dangers toujours renaissants, pendant que je voyais, à tout instant, la mort me guetter, tu avais, toi aussi, tes peines et tes alarmes ! Le ciel a pris pitié de nos malheurs, et tu mets le comble à ma félicité en me donnant un fils (1).

C'est aujourd'hui décadi ; tous les bureaux sont fermés ; je ne pourrai avoir d'audience que demain et peut-être après-demain matin.

(1) Victor Hardÿ, né en décembre 1798, élève du Prytanée militaire, entré à Saint-Cyr en 1818, blessé grièvement en Crimée (1855), comme lieutenant-colonel du 4ᵉ léger, mort à Caen en 1881.

3 nivôse (

Je n'ai vu encore que le ministre Bruix, avec lequel je suis resté d dont j'ai été parfaitement accueilli. audience au Directoire et demand pourrai faire mon rapport. J'imagin ne sera pas long; du moins je le dé

J'irai, tout à l'heure, demander Barras. Je suis persuadé qu'il sera me revoir; quelqu'un de son ento donné l'assurance.

7 nivôse (27

Je ne sais si je dois la santé à l'a joie de revoir ma patrie, au plaisir d ver avec des amis, d'anciens camara pagnons d'infortune, de respirer un mais je me trouve déjà mieux qu'à n Paris.

Je ne m'amuserai pas à courir le faire ma cour aux grands ni à ceu fluencent. Je me dépêcherai de t affaires et je serai tout à toi!

Je ne sais pas quand je pourrai p finit rien dans cette maudite ville; sont courtes, les affaires difficiles

Croirais-tu que je n'ai pas encore vu Schérer, le ministre de la guerre? Ce citoyen n'est pas, à la vérité, d'un facile accès, surtout dans ce moment où il arrange ses comptes (1).

Je vais à l'instant chez Larevellière.

9 nivôse (29 décembre).

Mes affaires ne sont pas compliquées : j'ai à toucher les trois mois d'appointements qui me sont dus, à présenter au ministre de la guerre, en un mémoire de dix lignes, l'exposé d'un fait très clair, qui est le pillage de l'argent que le gouvernement m'avait donné pour les dépenses secrètes de mon expédition ; j'ai à recevoir une nouvelle destination (je crois qu'il est déjà décidé que je rejoindrai Jourdan).

Tout cela paraît n'être pas grand'chose ; eh bien! ma bonne amie, dix jours se sont écoulés depuis que je suis à Paris et rien ne se termine. On me dit : « C'est fort bon, c'est fort juste ; c'est

(1) Le général de division Schérer, le vainqueur de Sprimont et de Loano, était ministre de la guerre depuis le 23 juillet 1797. Le Directoire lui demanda de réprimer les désordres de l'administration aux armées ; il trouva la tâche au-dessus de ses forces et remit son portefeuille, le 21 février 1799, au général de brigade Milet de Mureau, pour prendre le commandement de l'armée d'Italie.

« fort clair, c'est entendu ; nous fin
« main ou après-demain; venez dîne
« jour. Au reste, vous avez besoin
« n'y a rien qui vous presse ! »

Oui, sans doute, j'ai besoin de rep
auprès de ma femme et de mon fils
goûter les douceurs.

Larevellière-Lepeaux m'a fort bier

Je te loue beaucoup de nourrir to
pour une bonne mère une peine qui
plaisir et le plus sûr moyen de com
notre enfant les belles qualités de
Puisse-t-il te ressembler, c'est mon
cher !

13 nivôse (2 janv

J'ai dîné chez Schérer. Je lui ai
mémoire et lui ai demandé mes trois
pointements.

L'adjudant général Simon, mon
major, retourne, ce matin, chez lui ; il
tera toutes les pièces qui doivent servi
payer. J'enverrai demain à la Tréso
dans trois ou quatre jours, je puis avoi
départ pour ma nouvelle destination, j
drai. Que ce projet ne t'empêche pas

tous les deux jours; j'éprouve, ma Calixte, un plaisir infini à lire tes lettres et tu ne peux concevoir mon inquiétude quand tu manques un courrier.

Juges-en par toi-même : à combien de tribulations n'as-tu pas été en butte pendant mon voyage et que penses-tu que j'aie souffert de n'avoir pu recevoir de tes nouvelles ni te donner signe de vie ?

Vois, dans ma bibliothèque, combien j'ai de volumes de l'*Histoire naturelle de Buffon*. Examine les différents règnes. Combien de volumes des oiseaux ; combien de l'histoire générale. Copie le titre, afin que je sache si c'est une édition de Paris ou d'ailleurs et de quelle année ; je veux compléter cet ouvrage. Il manque un volume des *Mémoires de Feuquières*.

Quel est celui que nous avons des deux tomes du *Voyage de Forster sur le Rhin?*

15 nivôse (4 janvier 1799).

Je devais terminer hier avec le ministre de la guerre ; mais les heureuses nouvelles arrivées d'Italie (1) l'ont conduit au Directoire et m'ont

(1) La conquête de Naples par Championnet.



privé de l'audience qu'il m'avait ac
me retarde encore de plusieurs jour
Les membres de l'Institut nation
invité à assister à leur séance de ce
manquerai pas.

19 nivôse

S'il n'eût dépendu que de moi, je
resté plus de vingt-quatre heures à P
choses les plus simples rencontrent,
tant, des entraves ; un accident imp
sente ; une minute se perd et, avec el
favorable. Un rien vous rejette à d
jours ; c'est insupportable !

La municipalité de Mouzon demai
trait et le mien pour sa salle des séai

(1) L'*Institut national des sciences et des*
fondé, en octobre 1795, par le décret de la
organisait l'instruction publique. Il était destin
tionner les sciences et les arts par des recher
rompues, par la publication des découvertes, pa
dance avec les sociétés savantes et étrangères ;
travaux scientifiques et littéraires ayant pou
générale et la gloire de la République. Il était
classes : *Sciences physiques et mathématiques*
rales et politiques, littérature et beaux-arts.

Dans la séance publique du 4 janvier 1799,
nal arrêta le programme des prix à distribuer p
et pour les arts.

pas le temps de lui faire un pareil cadeau et il ne faut jamais trop se presser en pareille matière. Cependant je suis infiniment flatté de cette marque d'estime.

25 nivôse (14 janvier).

Je t'avais annoncé que je partirais le 25 ou le 26, et je croyais pouvoir le faire. J'ai touché mes appointements ; je recevrai aujourd'hui mes frais de poste pour me rendre à l'armée. Hier, je faisais mes adieux à Schérer ; il m'a demandé quand je m'en allais.

— « Après-demain ! lui dis-je.

— « Comment, vous n'attendez pas vos indem- « nités ? Je vous conseille cependant de suivre cela « vous-même, afin d'être plus sûr de toucher votre « argent. »

Je n'en revenais pas ! Mais il augmenta ma surprise en m'apprenant qu'il avait demandé au Directoire une indemnité de trois mille francs pour me remonter.

L'arrêté lui en reviendra le 27. Bonne aubaine !

Les directeurs m'engagent à choisir l'armée où je dois être employé. J'ai répondu que je n'avais pas l'habitude de préférer un poste à un autre et que je ne savais qu'obéir. Larevellière m'a dit alors :

— « Comme vous avez longte
« Rhin, vous ne seriez peut-être pa
« rejoindre Jourdan ! »

Et me voilà désigné pour l'armée

J'en suis d'autant moins fâché que
curera le plaisir de m'arrêter à Phi
me reposer près de toi, au sein de l
vous raconter mes peines, mes malh
trouver ensemble l'oubli.

Je serai à portée de l'armée ; j'éc
dan et, dès que ma présence deviend
je me rendrai où l'honneur et le dev
leront.

27 nivôse (

Je quitterai Paris après-demain. J'
la journée d'hier pour faire tes emple
que tu seras contente.

Avec quelle joie je m'acheminerai
qui a vu naître notre fils ! Qu'il me ta
serrer tous les deux dans mes bras !

Dormans, 1er pluviôse (

Nous sommes arrivés, Vallin et m
vieux père, à une heure après min
monde pleurait de joie dans cette
demeure des meilleures gens du mon

J'ai à m'occuper de notre domaine de Troissy que je fais embellir et meubler. J'ai acheté à Paris un mobilier fort simple, mais qui ne manque pas d'élégance ; il sera digne de toi, ma belle adorée !

Je passerai le 5 et le 6 à Épernay, où tant d'amis m'attendent (1). Je coucherai, le 7, à Reims ; le 8, à Mézières ; je dînerai, le 9, à Philippeville, avec vous. Quelle joie !

Les Vallin m'ont chargé d'un million de tendresses pour toi ; je ferai la commission moi-même !

Hardÿ séjourna à Philippeville jusqu'aux premiers jours de mars, où Jourdan l'appela à Strasbourg pour la campagne de printemps de 1799.

L'Angleterre, l'Autriche et la Russie s'étaient coalisées. Elles avaient fomenté des troubles en Belgique et en Hollande, réuni sur le Rhin 26,000 hommes sous le général Hotze ; 78,000 en Bavière sous l'archiduc Charles ; 46,800 dans le Tyrol sous Bellegarde ; 75,000 sur l'Adige sous Kray. Souvarow était en marche pour renforcer Kray avec 60,000 Russes.

Le Directoire s'était préparé à la guerre par une levée de 200,000 conscrits. Résolu à prendre partout l'offensive et à déconcerter, comme en 1794, la coalition par l'audace de ses attaques, il voulait lui op-

(1) Hardÿ commandait à Valmy le bataillon des volontaires d'Épernay.



poser 300,000 combattants : 20,000 en H
Brune, 40,000 sur le Rhin, sous Bernac
vers le Danube, sous Jourdan; 40,000 en
Masséna; 80,000 en Lombardie, sous Sch
à Naples, sous Macdonald; sans compter
des places fortes.

Jourdan ferait le principal effort sur
Bernadotte et Masséna lui seraient sul
combineraient leurs opérations avec les s
Jourdan n'avait que 39,000 hommes à op
chiduc Charles; Bernadotte n'avait pas p
6,000. Masséna, qui en avait 30,000, é
état de soutenir la lutte et d'établir, v
Adige, la jonction de l'armée d'Italie a
Danube.

X

ARMÉE DU DANUBE

du 13 mars au 1er mai 1799.

Strasbourg, 23 ventôse, an VII (13 mars 1799).

J'arrive à dix heures du matin à Strasbourg et n'y trouve plus un chat. L'armée marche à pas de géants; je ne sais où ni quand je la rejoindrai.

Après-demain, je partirai pour Bâle, d'où je rejoindrai Jourdan à Schaffouse, sur le haut Rhin. Son armée est maintenant réunie à celle de Masséna; elles marchent ensemble vers le Danube (1).

Il m'eût été impossible de brûler Mouzon, car

(1) Jourdan avait franchi le Rhin, le 1er mars, et débouché par la Forêt Noire entre le Danube et le lac de Constance, d'où il se reliait à Masséna.

Pour attendre Bernadotte, qui ne pouvait pas le rejoindre avant un mois, Jourdan, très inférieur en nombre, prit position derrière les torrents de l'Aach et de l'Ostrack, sa droite à Darendorf, son centre à Sfullendorf, sa gauche à Mengen.

la municipalité, la garde nationale av et musique, et les trois quarts de l sont venus au-devant de moi, à une l lieue. Ils ont fait tirer le canon (c'est boîtes) à mon entrée, et m'ont cond de ville.

J'ai ouvert le bal, que la commune jeunesse pour qu'elle se rappelât mo France et la joie qu'en ont témoigné patriotes.

Le lendemain, à Verdun, j'ai vu Bonnet, qui y commande; sa femme (

Quand j'aurai réuni ce qui m'est pour entrer en campagne, je ne m'ar que je n'aie trouvé l'armée.

Bâle, 4 germinal (

J'ai couru jusqu'en Souabe après J l'ai trouvé à deux lieues du Danube.

Il n'y a pas d'amitiés qu'il ne m'ait fa

Deux jours après mon arrivée, nou un combat très chaud, qui a duré (entiers et a été assez meurtrier de part Nos troupes, qui avaient devant elles sextuples, ont fait des prodiges de valeu que quand l'ennemi a reçu un renfo

qu'elles ont cédé le terrain, mais avec tant de sang-froid, d'intrépidité et d'ordre, qu'on ne peut pas dire qu'elles aient battu en retraite. Elles n'ont fait que changer de position (1).

Jourdan a eu un cheval tué sous lui; Lefebvre a été blessé d'une balle qui lui a traversé la main, a glissé entre cuir et chair le long de l'avant-bras et s'est arrêtée au coude; il n'en sera pas estropié.

J'aime, quand j'entends le canon, à me trouver sur le champ de bataille. J'ai voulu faire le brave et m'y rendre; mais il a fallu en rabattre, car je n'ai pu tenir à cheval.

Jourdan, jugeant bien ma situation, exige que je soigne ma santé avant de reprendre la campagne.

J'ai eu beau protester, il m'a répondu que mes maux provenaient des fatigues de la guerre, que mes camarades me connaissaient et savaient m'apprécier, qu'en conséquence, je ne devais pas hésiter à me guérir.

Bien malgré moi, j'ai obéi, et me voilà, ma

(1) Le 21 mars (1er germinal) au matin, l'archiduc Charles attaqua, avec cinquante mille hommes en trois colonnes, le pont d'Ostrack, défendu par la division Lefebvre. Après deux jours de combats acharnés, les Autrichiens réussirent à passer l'Ostrack et à refouler les Français sur la position centrale de *Pfullendorf*, d'où ils ne purent pas les débusquer.

bonne amie, sur la route de Plombiè
culté m'envoie prendre les eaux. Je
un régime tel qu'il faudra que les
tent la maladie ou le malade. Un mé
viens de consulter, m'avertit que je
prendre les eaux de Plombières qu
mois et me détermine à aller à Ba
Argovie, où la saison est commencée.
main à Aarau, après-demain à Baden

Baden, 8 germinal

Je n'ai fait qu'entrevoir mes hôt
vieille veuve, qui paraît assez préven
trois filles édentées, d'une laideur r
Une seule, ex-religieuse, parle un peu

Je suis logé assez mesquinement;
ma chambre me plaît parce qu'elle a
petit jardin qui est à ma disposition, et
pas besoin de quitter le corps de log
baigner. En cette saison encore froid
dangereux de s'exposer au grand air en
l'eau thermale qui est bouillante.
j'habite le pays le plus pittoresque, le
le plus bizarre par sa nature et ses proc

(1) Sur le Limmat, au nord-ouest de Zurich;
tiæ des Romains.

Elle est vraiment extraordinaire, cette Suisse! l'œil n'y est jamais rassasié.

Le hasard m'a fait rencontrer un excellent ouvrage sur le Tyrol; j'en ai fait l'acquisition.

Je suis sûr qu'il n'y en a pas six exemplaires en France.

Bâle, 15 germinal (4 avril).

Me voilà de retour à Bâle. Il ne m'a pas été possible de rester dans le cloaque affreux de Baden. La tristesse du séjour, le froid excessif (il y a en ce moment un pied de neige, et tous les jours il en tombe), l'extrême malpropreté de la maison des bains, le prix exorbitant de mon traitement, le logement plein de vilenies, tout cela m'a chassé. Je vais attendre à Bâle la saison de Plombières.

J'ai peu de nouvelles de l'armée. Jourdan, après trois jours de combats (1), n'étant pas en

(1) Jourdan, réduit à 35,000 combattants, avait quitté Pfullendorf pour prendre position plus en arrière, à Engen, entre le Danube et le lac de Constance. Les 70,000 Autrichiens de l'archiduc Charles s'étaient établis en face lui à Stokach. Il les attaqua le 25 mars (5 germinal). Ses admirables troupes, conduites par Saint-Cyr, Souham, Leval, Férino, d'Hautpoul, Mortier, Decaen, Turreau, auraient gagné la bataille, malgré l'énorme infériorité du nombre et de l'artillerie, sans l'habileté, le sang-froid et le coup d'œil de l'archiduc

forces, s'est replié sur la Forêt Noire,
les secours qui lui sont indispensable
de Masséna a eu beaucoup de succès (
sons et dans l'Engadine.

En Italie, Schérer a très heureus(
mencé la campagne, Vérone est pr
États vénitiens ne peuvent tarder à t(
général Sérurier (2) fera bientôt parle

18 germinal

L'armée du Danube, trop faible pou
longtemps les positions qu'elle avai
avant de la Forêt Noire, vient de se ı
ses lignes (3). Mais j'imagine qu'elle

Charles. Neuf mille morts, dont cinq mille l
chèrent le champ de bataille de *Stokach.*

(1) Vérone n'était pas prise. Schérer avait for
l'Adige le 26 mars (6 germinal) et obligé Kray à
autour de Vérone. Mais le général autrichien,
hésitations de son adversaire, prit l'offensive et ga
(16 germinal), la bataille de *Magnano,* qui rejet(
derrière l'Adda.

(2) La division Sérurier, qui opérait dans
Venise, avait été rappelée sur l'Adige par Schérer,
opérations.

(3) Sur le Rhin, entre Kehl et Neuf-Brisach
d'état-major Ernouf la conduisit, après le départ
pour Paris. Elle n'était plus en état de résister à
attaque de l'archiduc Charles, et Ernouf s'en cro

pas à reprendre l'offensive, surtout si elle reçoit les renforts qu'elle attend et si l'armée d'Italie continue ses succès.

On m'assure que Jourdan est à Strasbourg, malade et souffrant beaucoup de la chute qu'il a faite, lorsque son cheval fut tué sous lui au combat du 1er germinal (21 mars).

21 germinal (10 avril).

Quand j'ai essayé de monter à cheval, il m'a été impossible d'y tenir. Je criais comme un aveugle qui a perdu son bâton et, en descendant, je ne pouvais plus me remuer ni rester debout; je n'étais pas même bien dans mon lit. Je compte que Plombières me tirera de là.

27 germinal (16 avril).

Jourdan est à Paris. Il est allé demander au Directoire s'il veut enfin lui donner les renforts qu'il lui avait promis pour l'exécution de son plan de campagne. S'il obtient le nécessaire, il ne tardera pas à revenir; dans le cas contraire, je ne crois pas qu'on le renvoie (1). En attendant, Masséna commande les deux armées du Danube et d'Helvétie. Je l'ai vu deux fois, depuis qu'il a établi son

(1) On ne le revit plus à l'armée. Il donna sa démission de général en chef et reprit son siège au *Conseil des Cinq-Cents*.

quartier général à Bâle; il m'a f
d'accueil. Toute l'armée remonte le
peu, il y aura une affaire, dont il est l
que les résultats nous soient favorabl

1er floréal

Vallin m'écrit qu'il visite souvent ı
de Troissy; on travaille activement a
murs du jardin, qui est fort bien tenu
ménage, ma bonne amie; tu pourra
maîtresse de maison à la fin de cette «

Je suis à peu près déterminé à tra
quartier général à Troissy, après la g

Là, je n'aurai pas à me récrier, à to
contre des injustices révoltantes. J
dans ma retraite une âme tranquille
cience pure et exempte de reproches;
mes devoirs de bon citoyen; je ferai a
reux le plus de bien que je pourrai e
modeste manoir, je mépriserai les hoı
caprices et leur ingratitude. Je passer
paisibles et sereins, dont l'amour et l'a
tout le charme.

6 floréal

Le 11e régiment de chasseurs pass

J'en profiterai pour retenir Hufty (1) et le placer de suite auprès de mon bon ami le général Ney, à qui Masséna a donné le commandement de six régiments de cavalerie, dont le 11e chasseurs. Hufty sera bien là, pendant mon séjour à Plombières. J'écris à Vallin de venir passer deux ou trois jours avec moi; je l'enverrai ensuite à Ney, qui me le demande et l'aime beaucoup.

8 floréal (27 avril).

On assure que notre armée d'Italie a, ces jours derniers, remporté une victoire brillante (2). Les renforts qui arrivent journellement à la nôtre nous présagent des succès prochains. Tout enfin me fait un devoir impérieux de ne pas quitter la partie.

Je cours chercher ma guérison à Plombières,

(1) Frère de Mme Hardÿ; il s'était engagé au 11e chasseurs.

(2) Fausse nouvelle. Ce même jour, 27 avril, Moreau, qui avait remplacé, dans le commandement de l'armée d'Italie, Schérer démissionnaire, perdait la bataille de *Cassano*. Il avait eu le tort, au lieu de se concentrer en Piémont, et de se relier à l'armée d'Helvétie, de vouloir défendre, avec moins de trente mille hommes, la ligne de l'Adda, depuis Como jusqu'à Cassano. Attaqué sur un front de vingt lieues par les cent mille Austro-Russes de Souvarow, il avait été vaincu et obligé de chercher un refuge derrière le Tessin, en abandonnant Milan. C'était un désastre au lieu d'une victoire.

afin de partager les travaux de mes
et leur gloire. Mais après, je rejoindr
pour ne m'en plus séparer.

12 floréal

J'ai pris congé de Masséna hier;
beaucoup d'amitiés et nous nous som
en nous embrassant.

Je partirai demain pour Plombières

Le grand quartier général se rend
Masséna ne tardera pas à agir; il l
quelques renforts.

Mon dessinateur, Maurice, m'écrit
deux aquarelles de mon combat naval
présente le transport de l'état-major
ciers du *Hoche* sur le *Robust;* l'autre,
remâté avec un bout de vergue et que
beaux de voile, traîné à la remorque.

XI

AUX EAUX DE PLOMBIÈRES

du 6 mai au 1er juillet 1799.

Plombières, 17 floréal an VII (6 mai 1799).

Me voilà installé à Plombières. J'ai commencé à me baigner ce matin et me suis mis à la disposition du médecin de la station, qui connaît parfaitement l'usage des eaux; il m'a assuré qu'en moins d'un mois je serai guéri.

Il n'y a encore personne aux bains. Il m'en coûte quinze francs par jour pour mon domestique et pour moi, tout compris. Qu'à cela ne tienne, si je dois être bientôt quitte de mes douleurs.

23 floréal (12 mai).

Aie pitié d'un misérable reclus ou perclus, car je suis l'un et l'autre. Il y a dix grands jours que je suis ici; j'ai pris huit bains et ne suis pas plus avancé qu'en arrivant. Je vais faire poser des

sangsues sur mes reins pour les déga
les douches; c'est-à-dire que je m'
une paillasse et que je recevrai de
de quinze pieds de hauteur. Si cett
suffit pas, je me mettrai à l'étuve. C'e
où l'on aspire de la vapeur; l'homm
buste peut à peine y rester quinze n
merais mieux être à l'armée, me bat
jours, que de passer par de pareilles

17 prairi

Je jouais au billard avec Hufty et
secrétaire, quand on est venu m'appo
J'ai bien vite quitté le jeu pour te rép
et Pierlot se trouvent, depuis hier,
parce que mon bon ami Ney a reçu tr
à l'affaire du 8 prairial (1), et qu'il a
se retirer sur les derrières de l'armée

(1) Masséna avait pris position sur la Limma
le Saint-Gothard. Il faisait face aux quarante m
l'archiduc Charles et aux vingt-huit mille du
séparés par le lac de Constance, et dont il voul
jonction.

Du 22 au 27 mai (3 au 8 prairial), il livra a
une série de combats, où la victoire fut chèreme

La supériorité du nombre eut raison des effo
Oudinot, Ney, Paillard et Soult, qui, après q
partiels, ne purent empêcher l'archiduc et Hot

guérir. Alors, comme il ne pouvait plus rien pour mon beau-frère et mon secrétaire, il me les a envoyés.

Je compte rester encore quinze jours à Plombières. Ensuite, j'écrirai à Masséna pour qu'il me donne le commandement d'une place, à portée de l'armée, afin de laisser aux eaux le temps de faire leur effet.

Tu me dis que tu es devenue maigre et laide! Maigre, c'est possible, mais tu n'es pas laide, tu ne le seras jamais à mes yeux :

La beauté de la rose ne dure qu'un moment!

Mais la bonté, la tendresse et l'amabilité subsistent. Quand on a ton âme, on est toujours belle! Que ta figure change, ma Calixte, qu'importe, si ton cœur me reste!

22 prairial (10 juin).

Notre armée a eu, le 16, une affaire terrible (1), dans laquelle Chérin, chef d'état-major, a été dan-

(1) Une bataille générale fut livrée, le 4 juin (16 prairial), autour de Zurich. Elle resta indécise; Masséna abandonna la ligne de la Limmat, pour s'établir plus en arrière, derrière la Reuss, sur la chaine de l'Albis. L'archiduc Charles établit, le 8 juin, son quartier général à Zurich. La Limmat séparait les deux armées.

gereusement blessé, et Debilly a
l'épaule. C'est tout ce que j'en sa

3 me

Ney est ici depuis avant-hi
prendre les eaux pendant une
accélérer sa guérison ; ses plaies
dans un mois, il retournera à son
point à mon auberge, mais nous y v
et Hufty avec nous.

5 mes

La tyrannie et le despotisme r
rectoire sont obligés de plier deva
Justice va donc reprendre son emp
sont grands, mais pas sans remèd
tances sont pénibles, nous vaincron
Avec de l'énergie, du courage et u
qui ne sera plus enchaîné ni vexé,
encore triompher de nos ennemis !

(1) Le 30 prairial (18 juin), le Conseil de
des Cinq-Cents avaient renouvelé le pouvoir
démissions successives de Rewbell, Treilhar
vellière, le nouveau Directoire se composait
Gohier, Roger-Ducos et du général Moulins. B
ministre de la guerre, devait être remplacé
par Muller. Moreau cédait à Joubert le c
l'armée d'Italie, vaincue à la Trebbia par So
et 20 juin, mais il continuait à y servir en vo

les grands scélérats qui ont laissé nos malheureux soldats dans un dénûment horrible, qui ont vendu les habits qui devaient les couvrir, les chevaux qu'ils devaient monter, les armes avec lesquelles ils devaient terrasser les barbares qui veulent anéantir notre belle patrie.

Qu'on fasse pleine et éclatante justice des *rapinots;* qu'on ne permette plus au Directoire de trafiquer impudemment de la réputation, de l'honneur des hommes qui ont sacrifié leur sang, leur santé, tout au monde, pour le bonheur de leurs concitoyens ; qu'on sévisse vigoureusement contre la horde des vautours, des vampires, des voleurs; qu'on les marque au visage ; qu'on les promène du nord au midi, de l'est à l'ouest; qu'on les expose à l'exécration de ce peuple, bon, généreux, magnanime et trop confiant ; et je dirai, malgré le délabrement de nos finances, malgré la pénurie de nos armées :

« La France est sauvée ! »

Mais surtout que la loi atteigne les fripons et les sangsues du peuple ; qu'on les mette sous presse et qu'ils dégorgent !

Cette mesure est indispensable ; elle frappera quelques individus, mais elle assurera le salut public.

Le jour de l'auguste et éternelle
enfin ; ou, du moins, j'en aperçois l'au

9 messidor (

Je reviens d'Épinal, où j'ai passé
pour me distraire. L'administration ce
membres des tribunaux et les autori
donné un dîner superbe ; j'ai eu toutes
du monde à leur échapper. Les dame
coalisées pour me retenir ; on avait cach
vaux de poste. Je ne sais, en vérité,
mériter tant de témoignages d'estime et
dération ; j'en ai reçu à en être confus.
ticle des dames ne te chatouille pas, n
Calixte ; elles sont, à la vérité, fort gentil
bégueules, point ridicules, bonnes femn
dres mères comme toi ; mais je faisais
paraisons et me disais :

« Ma bien-aimée Calixte l'emporte
cela ! »

On a vu ton portrait ; on t'a trouvée cha
on veut que je te fasse venir. On te fera
on cherchera tous les moyens possibles d
ser.

Je ne me suis encore engagé à rien, pa
dans notre état, il est défendu de former

jets, les événements qui se succèdent avec la rapidité de l'éclair pouvant, d'un moment à l'autre, détruire les châteaux en Espagne de notre imagination.

Dans trois ou quatre jours, je partirai pour Bâle, où j'espère que Masséna me fera passer ses ordres. Vallin doit arriver le 12, au plus tard.

Tu me conseilles d'éloigner de moi jusqu'à la pensée de la retraite. Ton avis est bon, je le suivrai; les circonstances difficiles où nous sommes m'en font d'ailleurs un devoir impérieux. Ce qui vient de se passer, l'acte vigoureux du Corps législatif, la chute des tyrans, la punition probable des grands coquins nous sont d'un heureux présage.

Les fers de mon ami Championnet (1) sont brisés. Tout va reprendre une face nouvelle; nos

(1) Sur la dénonciation de Faypoult, commissaire du Directoire, Championnet, général en chef des armées d'Italie et de Naples, avait été destitué, emprisonné et traduit devant un conseil de guerre, par arrêté du 7 ventôse an VII (25 février 1799).

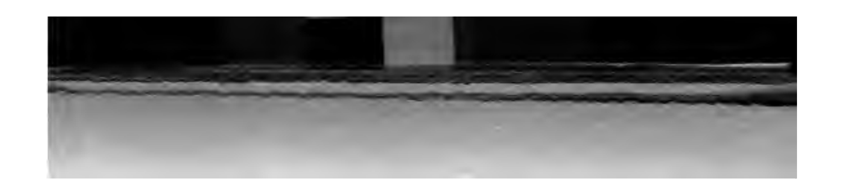
Il était accusé « d'avoir employé l'autorité dont il était investi par le Directoire exécutif et la force mise à sa disposition, pour empêcher l'action du pouvoir confié au commissaire civil près de l'armée de Naples, et de s'être mis, par là, en révolte ouverte contre le gouvernement ».

Duhesme et Broussier, qui avaient aidé Championnet à conquérir le royaume des Deux-Siciles, déplaisaient également à

sacrifices ne seront pas perdus ; la Libe
debout, triomphante. Oh ! ma bien-aim
peu s'en faut que je ne sois guéri !

Tu vas donc partir pour Lille, où t
sœur de Sénarmont ; tu y feras les beau
beaux jours ! Tant mieux ; puisses-tu
autant que je le désire pour ta santé et t
tion ! Tu mettras probablement une
blonde ; cela sera joli au-dessus de te
noirs. C'est ce qui s'appelle « trancher »
suivre la mode ; il est de mauvais ton, auj
de porter une perruque de la couleur de
veux ; cela est trop naturel ! Vraiment,
ruques blondes donnent un air de fadeur,
gueur ; on ne se fait pas d'idée de ça ! l
ruques sont fort commodes, j'en conv
bonne foi ; mais conviens aussi que les
sont, pour la plupart, frappées de vertige.
que je te dis là, ma charmante amie, n'est
plaisanterie ; ne va pas croire que j'aie l'i
de t'empêcher de porter perruque ! Di
garde, puisque ça t'amuse !

Faypoult. Ils partagèrent la disgrâce de leur généra
qui fut remplacé par Macdonald. Le nouveau Dir
sortir Championnet de prison et lui donna, en juir
mandement de l'armée des Alpes.



Bon voyage! Rétablis ta santé, amuse-toi bien et conserve-moi ton cœur. Le mien t'appartient; c'est une propriété sur laquelle je n'ai plus de droits. Je t'embrasse, avec Victor, aussi fort, aussi tendrement que je vous aime tous les deux.

XII

CAMPAGNE D'HELVÉTIE

du 3 juillet au 28 août 1799.

Le général Hardÿ à sa femme.

Bâle, 20 messidor an VII (8 juillet

Il y a cinq jours que je suis ici, retour
bières. Masséna m'appelle à son quartie
pour me donner le commandement de la
Il m'assure que cela ne nuira en rien au
sement de ma santé ; cependant, cette rés
sur la ligne. J'établirai mon quartier gé
Mellingen. Les généraux Férino et Souh
raient désiré me conserver ici; ils avaient
Masséna de me donner le camp retranché e
de Bâle; leur démarche était inutile. Tr
qui est près d'ici avec son 11e chasseurs, c
déjà les mains, dans l'espoir de se retrouv
mes ordres. J'aurais été charmé d'avoir en

régiment, avec lequel j'ai fait trois campagnes consécutives et dont je possède la confiance.

Aarau, 23 messidor (11 juillet).

J'ai repris hier le collier de misère, et aujourd'hui, pour la première fois depuis un an, je suis remonté à cheval. Masséna m'a parfaitement reçu; il m'a même donné à entendre que, sous peu, je serai divisionnaire. Je serai tout ce qu'on voudra; je ne cherche pas les places et, quelle que soit celle qu'on me destine, j'y remplirai mes devoirs sans autre but que le salut de ma patrie et le bonheur de mes concitoyens.

Je voulais m'établir à Mellingen; cette destination a été changée lors de mon passage au grand quartier général.

Masséna compose mon corps de réserve d'environ quinze mille hommes et y joint la brigade Humbert, qui est à Mellingen. Je suis donc venu m'établir à Aarau et, demain, je ferai camper les premiers bataillons qui arriveront.

J'ai vu presque tous mes camarades en passant sur la ligne et n'ai eu qu'à me louer de leurs procédés.

Nous sommes dans un triste pays, chez des

péquins qui ne nous aiment pas et qu(
de retour.

Fribourg, 25 messidor

Voilà mes troupes qui arrivent ; je
cheval et n'ai que le temps de te dir
porte bien, avant d'y remonter.

Je suis à peine arrivé en Suisse et (
couru le pays d'une extrémité à l'aut
transporté sur le lac de Genève, aux
célèbres par les amours d'Héloïse.

Vevey, 3 thermidor (

Je ne suis pas loin de Charens ; La
tout près, et j'envoie aujourd'hui de
Sion !

Je ne m'extasie pas, comme Jean-J
vue des vallées riantes, des coteaux ch
tout ce que la nature offre ici d'encha
bizarrement beau; des idées plus noi
mon cerveau. Ce pays, si délicieux
n'offre plus la moindre ressource ; les
sont pas certaines d'y trouver de qu
jour le jour. Ceux qui, les premiers, o
Valais (1) ont tout fait pour nous ren

(1) Au début de ses opérations, Masséna av
général Xaintrailles, avec quelques bataillons, (

aux habitants et ils y ont parfaitement réussi. Tu vois que ma position n'est pas gaie ! Je ferai néanmoins en sorte de m'en tirer. Oh ! le détestable métier que la guerre en pays allié ! Comme j'aimerais mieux la Forêt Noire !

L'armée est toujours dans l'inaction. Il est grand temps qu'on la fasse marcher, car elle est sur le point de périr de misère.

Nos affaires en Italie ne vont pas très bien (1); mais, sous peu, je crois que nous serons en mesure de réparer les grandes fautes qu'on a faites à l'ouverture de la campagne.

10 thermidor (28 juillet).

Je pars à l'instant pour le Valais ; j'ai fait filer, hier, des troupes sur le mont Saint-Bernard ; je vais les rejoindre. Demain, nous pourrions bien y avoir une affaire.

12 thermidor (30 juillet).

J'arrive du Valais. Rien ne s'y passera avant

pour qu'il essayât d'établir des communications entre les armées d'Helvétie et du Danube et celle d'Italie. En juin, le petit corps Xaintrailles avait été remplacé par la division Turreau.

(1) Les Austro-Russes, maîtres de Peschiera, de Milan, de Turin, assiégeaient Mantoue et Alexandrie, qui capitulèrent en juillet 1799.

23 thermi(

Le 8 de ce mois, le Directoire grade de général de division; j'e titre quand j'aurai le brevet (1).

27 thermid

Tu me dis que tu n'es pas tranq affaires vont mal, que l'ennemi est tous les points...

A la vérité, l'ennemi est fort et n aussi dans peu. L'ennemi a fait de gr cela est encore vrai, et il n'a pas eu g

(1) Le voici :

Lettre de service.

Le Directoire exécutif, ayant à nommer un gé pour être employé, en cette qualité, près les t posent l'armée du Danube, subordonnément au de cette armée, a fait choix de Jean Hardÿ.

Il est, en conséquence, ordonné aux troupe dite armée du Danube, aux généraux de briga d'état-major, à ceux de l'artillerie et du génie, employés près d'elle, de le reconnaître en l général de division et de lui obéir ou faire obéi à leurs ordres, en tout ce qu'il leur command du service et le succès des armées de la Républ

Fait à Paris, le douzième jour de thermido République.

Le ministre

BERNA

Schérer et compagnie l'avaient si bien servi, qu'il ne pouvait manquer son coup. Nos affaires vont mal, mais elles iront mieux. C'est dans les circonstances difficiles qu'il faut avoir le plus de fermeté et de courage. Que deviendrions-nous si nous nous laissions abattre par les revers? Que serions-nous devenus, lorsque l'ennemi inondait le nord et l'ouest de la France, si nous avions lâchement courbé la tête? Les Autrichiens sont à nos portes! qu'ils entrent, s'ils osent; ils ne s'en retourneront pas! Mais il n'est pas question de les laisser entrer : ils sont déjà arrêtés (1). Après avoir cueilli des roses, dont les traîtres avaient complaisamment ôté les épines, la coalition pourra fort bien n'avoir plus que des ronces à fouler. Le Génie de la liberté veille toujours sur la France; ses enfants sont toujours debout et la famille s'augmente à chaque instant. Le lion dort en ce moment; il va se réveiller, plus terrible!

On a bien fait d'écrire à Bevières que je ne pouvais prendre son frère. Si je voulais écouter

(1) Joubert avait pris l'offensive, en Italie, avec quarante mille hommes, pour venger la défaite de la Trebbia. Attaqué par Souvarow, le 15 août, aux environs de *Novi*, il fut tué en criant : « En avant! » et l'armée, réduite de dix mille morts, dut se réfugier dans l'Apennin.

tous ceux qui m'écrivent dans ce bientôt un escadron à mon état-ma

Le général Turreau a attaqué nemi dans le haut Valais (1); je dé tire avec avantage.

2 fructi

Il paraît que mon avancement te de plaisir. Je t'avoue que je n'en non plus, et que j'aurais été très m vir sous mes cadets, que j'ai vus, po faire officiers, et dont beaucoup, l arrivés avant moi. Je suis loin de ancienneté de grade; je les verrai sans jalousie.

(1) Ce n'était pas seulement Turreau qui trichiens, le 14 août, au Grand-Saint-Berna Lecourbe sur la Reuss, depuis Altorf jusqu'a et Chabran sur la Sihl, dans le canton de Glar

Lecourbe, admirablement secondé par Gud vin, Porson, Daumas, combattit quatre jour dans les glaciers et les précipices, franchit le s'empara du massif du Saint-Gothard et écr de l'archiduc Charles, sans que celui-ci pût la s occupa d'ailleurs l'attention du général en ch attaquant, à la fois, le 17 août, son centre et s et Baden.

Turreau, maître du Saint-Bernard, du Furc avait rejeté en Piémont les débris de la division Valais.

Je t'ai toujours dit, ma chère Calixte, que le moment de la justice n'était pas éloigné. Il m'est agréable de ne rien devoir aux importunités, aux plates démarches, aux sollicitations et, encore moins, aux intermédiaires, qui souvent vous font rougir en se vantant de vous avoir honoré de leur protection. Ce que j'ai, je l'ai gagné et, si j'en excepte Bernadotte qui, en entrant au ministère, s'est rappelé qu'il avait servi sous mes ordres, comme j'avais servi sous les siens, Bernadotte, qui a mis mes services sous les yeux des directeurs, je n'ai d'obligation à personne. Mon avancement est le prix de mes travaux ; tout le monde n'en peut pas dire autant !

Je compte partir, le 7, pour le grand quartier général, à Lentzbourg, où Masséna désire m'entretenir sur plusieurs objets relatifs au service. J'entrevois que le chef d'état-major général Oudinot, blessé plusieurs fois, a besoin de se reposer et qu'on a envie de me faire remplir ses fonctions. Ça m'est égal ; je ferai ce qu'on voudra ; ce n'est pas d'aujourd'hui que je suis à toute main. Écris-moi tout bonnement à l'armée du Danube.

P. S. — L'armée vient d'attaquer sur toute la ligne : nous avons réussi, fait beaucoup de prison-

niers, gagné un terrain considérabl
mes troupes ont bien donné.

Un gazetier annonçait dernièr
Russes occupaient le Grand-Saint-
a menti; c'est moi qui tiens cette
tagne, qui ouvre un passage en Pié.

Je suis chargé de sa défense et
poste. Au surplus, il n'y a point d
cette partie; le gazetier est un impo

Bâle, 11 fructid

C'est pour me donner le comman
division en ligne que Masséna m
m'accable des marques de sa confian
destiné le plus beau poste de l'armée
a été de courte durée; il a reconn
pouvais me dispenser de retourner
pour achever ma guérison. Les offic
de l'armée en chef le lui ont dit; il
non sans peine, et m'a recommandé d
sitôt que je serais guéri. Il m'a répét
vais être tranquille sur ma destinatio
rait me donner un poste qu'il ne con
premier divisionnaire venu. Enfin, j
de tout ce qu'il m'a dit d'obligeant.

Me voilà donc encore une fois



de Plombières, où je compte coucher demain.

J'ai beaucoup dépensé depuis mon retour à l'armée, tant pour remonter mon écurie que pour ma table. Nos très chers alliés, les Helvétiens, ont la louable habitude de nous faire payer double ce qu'ils vendent à un prix modique à leurs compatriotes.

Il n'y a pas un sou dans la caisse de l'armée; si le commissaire ordonnateur et le payeur général n'étaient pas de mes amis, si ce dernier ne m'eût avancé quinze cents francs pour mes appointements de thermidor, j'étais obligé de m'en aller à Plombières avec la douzaine de louis qui était tout mon avoir.

XIII

DEUXIÈME SÉJOUR A PLOMBI

du 1er au 22 septembre 1799.

Plombières, le 15 fructidor an VII (1er septem

Il a dû y avoir, hier ou ce matin, vigoureuse sur Zurich; on ne tarder apprendre les détails. Il est à désirer réussi. J'ai demandé à passer à l'armé je ne sais si je l'obtiendrai. J'ai bien de le désirer, malgré l'affection que m Masséna.

23 fructidor (9 sep

Tu me demandes si je crois à une chaine. Toutes les opinions à cet égar incertaines. La paix et la guerre tienne à des riens.

L'une ou l'autre arrivent souvent où l'on s'y attend le moins. Les affaire

désespérées pour l'un des deux partis; c'est à ce moment même que la fortune change de caprice et amène la paix. L'union paraît bien cimentée entre diverses puissances et, tout à coup, un orage, formé en secret par le besoin, l'ambition, l'intrigue des cours, éclate et embrase la moitié du globe; le fléau dévastateur de la guerre se propage et fait des progrès surprenants, sans qu'on puisse prévoir quand son flambeau s'éteindra. Aussi, tous ceux qui raisonnent sur la paix ou la guerre, de quelques probabilités qu'ils appuient leurs assertions, se perdent dans un dédale de conjectures.

Une gazette me fait combattre, le 15, à Zurich; elle a la bonté de me donner la victoire, en déclarant que j'ai couru les plus grands dangers. Une autre (il y a quatre jours) annonçait la mort de Joubert comme fausse, quoique nous en ayons les preuves, malheureusement, les moins équivoques.

Une troisième annonçait l'arrivée de Bernadotte à Strasbourg, au moment où il passait en revue, avec Lefebvre, les conscrits de la caserne de Courbevoie.

Masséna a été remplacé au commandement de l'armée du Danube, sans le savoir, même sans s'en douter, et il a été très surpris quand il a reçu l'ar-

rété du Directoire qui le réintégrait
mandement. Voilà une conduite
mais aujourd'hui, il ne faut s'étonne
Vallin me mande que le coup qu'o
sur Zurich n'a pas eu lieu. La cause
doute, à l'entrée de l'armée du Rhin
fort; on veut attendre qu'elle ait fait
ques marches et obligé l'archiduc
mouvement rétrograde qui faciliter
tions en Helvétie.

Plombières, 4e jour complémentaire (

D'après ce que vient de me dir
Darçon, membre du comité militaire
Directoire, en passant, ce matin, en
question de m'envoyer à l'armée du R
Bernadotte vient d'être remplacé

(1) Muller, qui la commandait, devait, avec se
hommes, tenir tête au corps autrichien de St
mait l'aile droite de l'archiduc Charles. Il occu
investit Philipsbourg le 30 août. Le 9 septembre
être donné à la ville, bombardée depuis cinq
Muller apprit que l'archiduc Charles, remplacé
Gortschakof, marchait avec toute son armée au
lipsbourg. Il leva le siège et opéra sa retraite
puis sur Mayence, qu'il reçut l'ordre de couvrir
ter sur la rive droite du Rhin.

par Marescot (1), avec lequel je ne suis pas moins lié.

Je vais lui écrire pour qu'il ne perde pas cet objet de vue; car, quoique j'aie une belle division à l'armée du Danube, je préfère servir sur le Rhin, à cause de ma connaissance du pays. C'est, à la guerre, un très grand avantage.

Un excès de zèle, mon empressement à reprendre trop tôt de l'activité au lieu de laisser le temps aux eaux de faire tout leur effet, m'a forcé à revenir ici une seconde fois. Cette imprudence a failli m'estropier pour le reste de ma vie.

Les officiers de santé en chef de l'armée, chargés par le général Masséna de venir à mon secours, désespéraient de me tirer d'affaire et parlaient d'amputation.

Masséna a cru bien faire en me confiant le corps de réserve; c'était, en apparence, un poste assez tranquille. Mais les mouvements de l'ennemi m'ont obligé à courir, en moins de quinze jours, d'une extrémité de la Suisse à l'autre, et à faire une infinité de courses très fatigantes, par des

(1) Ce ne fut pas Marescot, mais Dubois-Crancé, qui remplaça Bernadotte, le 14 septembre 1799, au ministère de la guerre; Bernadotte, nommé conseiller d'État, ne quitta pas Paris.

chaleurs excessives, pour recon
que je voulais faire occuper.

A peine mes troupes étaient-e
que je recevais l'ordre de changer

On m'a fait aller dans le haut V
Saint-Bernard, au Simplon, au
moins dans un pays diabolique. J
Vallin; je n'avais pas encore d'adj
j'étais obligé de faire et de voir
même. J'y ai gagné une grave ma
failli mourir.

Me voilà maintenant à peu près l
de la Faculté. Il m'est défendu, c
monter à cheval, si je ne veux m'e
rechute plus dangereuse que n'était

Il m'est bien dur et bien pénibl
damné à un repos d'un mois encore,
ment critique, comme celui-ci, où je
à mon poste.

Je reçois une lettre fort amicale de
ne se portera pas de grands coups (1

(1) Ces grands coups furent les deux immor
(25 et 26 septembre) de *Zurich*. Après la Treb
aulique, se défiant de Souvarow, avait décidé
chiens agiraient seuls en Italie et sur le Rhin, p
Russes débusqueraient Masséna de la position
avait prise en Helvétie. C'était le salut de la Fra

je rejoigne, ce qui me tranquillise un peu. Il a la bonté de me recommander de me bien soigner et

trichiens, bons tireurs, habitués à la guerre de montagne, étaient, pour les Français, des ennemis plus redoutables que les Russes, soldats de plaine, qui dédaignaient l'emploi des feux et ne combattaient qu'à la baïonnette.

L'archiduc Charles avait cédé ses lignes de la Limmat à Kutusow. Souvarow, venant d'Italie, s'engagea, le 21 septembre, à travers les précipices du Saint-Gothard pour prendre à revers les Français sur l'Albis. Lecourbe, qui commandait l'aile droite de Masséna (douze mille hommes), arrêta Souvarow, le harcela, lui coupa les vivres et l'empêcha de faire sa jonction avec Korsakow.

Masséna ordonna, le 25, une attaque générale. Les divisions Mortier, Klein, Lorges et Mesnard enveloppèrent Kutusow dans Zurick, lui prirent cent canons, cinq mille prisonniers, son trésor, tous ses bagages, et l'obligèrent à se réfugier à Schaffouse. Soult battit, sur la Linth, le corps autrichien de Hotze, chargé d'assurer la liaison entre les armées russes, et le rejeta au delà du Rhin.

Souvarow s'obstina à marcher sur Zurich, dans l'espoir de rallier les débris de Korsakow et de Hotze.

Il fut arrêté, le 30 septembre, vers Glaris, par Molitor, qui, avec douze cents hommes, en contint quinze mille et permit aux divisions Mortier et Lecourbe de les rejeter dans les Grisons, le 4 octobre.

Gortschakof, renforcé par le corps de Condé et une division bavaroise, tenta de secourir le vieux maréchal moscovite. Il fut battu à Constance et à Diersenhofen par les divisions Lorges et Mesnard.

En quinze jours, Masséna et ses lieutenants avaient jonché les Alpes, barrière de la patrie en danger, de vingt-six mille cadavres russes ou autrichiens.

Souvarow, furieux contre les généraux autrichiens, les dé-

de me guérir avant de revenir à l'armé son avis.

Je pars demain pour Épinal, où je à la fête nationale. Le 2 vendémiair trons, Vallin et moi, le cap sur Dormai où tu me rejoindras avec les bagages e thèque.

La crémaillère fut pendue au manoir dans les derniers jours de septembre 179 de Hardÿ de vivre en ménage avec sa Calixte dura deux mois. Son congé fini, s rétablie, il quittera son doux nid pour vie errante.

Le 30 octobre, il est à Paris; son ami L le présenter à Bonaparte, revenu d'Égy prépare, avec Sieyès, le coup d'État du 1

Le général de division Hardÿ à sa j

Paris, 8 brumaire (30
Hôtel de Toscane, rue

Arrivé hier à Paris, à deux heures J'ai vu Lefebvre et sa femme, qui m'oı

nonça à Paul Ier « comme des traîtres, qui s'étaie pour qu'il eût l'humiliation de fuir devant des F Tzar partagea son irritation et ne tarda pas à l'Empereur.

de tes nouvelles avec intérêt, puis Debelle et plusieurs camarades. Je suis attendu par Moreau, Bernadotte et le ministre de la guerre, Dubois Crancé.

9 brumaire (31 octobre).

J'ai vu, hier matin, Moreau, qui m'a fait, comme à l'ordinaire, beaucoup d'amitiés. J'ai déjeuné chez Bernadotte; sa petite femme (1) paraît fort gentille et point bégueule. J'ai promis de dîner chez eux, un de ces soirs. Puis j'ai dirigé ma promenade vers le quai Voltaire, où est le quartier général de la 17e division (2), dans l'intention de me faire présenter à Bonaparte par Lefebvre. Nous n'étions pas inscrits, il a fallu remettre la partie.

Prenant un peu à droite, je suis entré au ministère de la guerre. Dubois-Crancé m'a fait grand accueil. Il nous a invités, Vallin et moi, à dîner demain, en famille.

J'ai vu, au dépôt des armes, mon armure (3), qui est superbe.

(1) Née Clary, sœur de la femme de Joseph Bonaparte.

(2) On dirait aujourd'hui le gouvernement militaire de Paris.

(3) Une carabine, quatre pistolets (deux d'arçon, deux de ceinture), un sabre, une épée. Sur chacune de ces armes (qui ont été précieusement conservées) est inscrit : « Le gouvernement français au général Hardÿ. »

J'ai passé la soirée aux Italiens. A
j'étais dans mon lit. Est-on plus sa
époux?

10 brumaire (1er n

Je suis fort content du ministre, sa
fait beaucoup d'amitiés; mais c'est un
commère.

Au Directoire, je n'ai trouvé que l
Gohier et Roger-Ducos. Ils m'ont pa
accueilli. Je dîne demain chez Gohier.

11 brumaire (2 no

J'ai écrit à Bonaparte pour lui dem
entrevue. Il m'a répondu que je pou
quand bon me semblerait et qu'il aur
grand plaisir à faire ma connaissance.
une heure.

Nous n'avons pas le récit de l'entrevue. I
tit, le lendemain (3 novembre), pour re
femme à Troissy. C'est là qu'il apprit que
avait renversé le Directoire, le 18 Brumair
grenadiers avaient, le 19, dispersé le C
Cinq-Cents et que le gouvernement de la F
confié à trois consuls, Bonaparte, Roger
Sieyès (11 novembre).

Bonaparte manda Hardÿ à Paris pour l

de l'armée du Rhin, où il avait demandé à servir. Muller se déclarant impuissant à la réorganiser, Hardÿ conseilla de remplacer Muller par Moreau.

C'est avec l'espoir de l'avoir bientôt pour général en chef, qu'il se rendit en poste à Manheim, à la fin de novembre, avec Vallin, l'un de ses aides de camp. L'autre, le capitaine Sauvage, restait à Paris; sa santé, fortement ébranlée par l'expédition d'Irlande, ne lui permettait pas encore de faire une nouvelle campagne:

XIV

ARMÉE DU RHIN

Du 3 novembre 1799 au 26 avril 18(

Manheim, le 7 frimaire an VIII (28 novem

Nous sommes arrivés, hier au soir, santé et sans autre désagrément qu chemins qui, partout, sont horribles.

J'ai vu, un moment, le général en ch il est fort embarrassé pour me placer.] Rhin n'est qu'une ombre d'armée ; il y plus de généraux qu'il n'en faut pour c la poignée d'hommes qui la compose. mal et cela ne peut durer. Je vais pres de me donner une destination, en att l'armée s'organise sur un meilleur pied autre chef. Je désire que les idées que j'a à Bonaparte (1) et à Moreau fassent sur

(1) Remarquons ce changement; à partir du n'écrit plus Buonaparte, mais Bonaparte.



que impression pour que nous ayons de bons quartiers d'hiver.

Un Génie malfaisant dirige les pas de Sénarmont et les miens, et ne permet notre réunion sur aucun point du globe. J'ai rencontré mon cher beau-frère à une lieue de Manheim ; il s'en allait à Paris, où le ministre l'a nommé membre du comité central d'artillerie. Il a fallu nous contenter de nous embrasser et de nous dire adieu.

9 frimaire (30 novembre).

Je pars pour Worms, où je prendrai le commandement des départements de la Sarre et du Mont-Tonnerre, jusqu'à ce que l'arrivée des renforts me permette d'entrer en ligne avec une division. Ce service m'ennuie beaucoup ; mais je m'y résous parce qu'il faut être employé et que je crains, si je demande au ministre une autre destination, qu'il ne m'envoie en Vendée ; ce que j'ai toujours redouté depuis le commencement de la guerre. Je vais, pendant quelque temps, mener une vie de chanoine ; ça vaut mieux que de compromettre son honneur et sa réputation dans un commandement qui n'est pas tenable.

Worms, 12 frimaire (3 d

Me voilà rendu à Worms. Y serai-je l Je ne le crois pas, et tant mieux, ca sédentaire ne me convient pas. Je suis au milieu de braves gens, qui se rappe plaisir le temps où je commandais le Hundsruck.

L'armée a Moreau pour chef et va pr autre attitude. Il est dommage qu'on ait mais mieux vaut tard que jamais!

Les Russes se retirent définitiveme pouvaient plus s'entendre avec les A C'est la dissolution de cette fameuse coa aura le sort de toutes les autres

Souvarow, le cher fils de Paul Ier, re son très honoré maître moins de vingt-c des quatre-vingt-dix mille soldats qu'il a

Nous organisons notre cuisine; elle cera demain à chauffer. On trotte de t pour acheter marmites et casseroles. J'a ce petit tripotage, qui ne peut durer lon la vie d'auberge; on y est trop étrillé être économe quand on est père de fami

Worms, le 14 frimaire (5 décembre).

L'armée, trop faible, n'a pu se tenir dans ses positions; elle repasse le Rhin. Les deux généraux en chef sont convenus d'une suspension d'armes pour huit jours. J'espère que, pendant ce temps, on va accélérer l'arrivée des renforts et organiser la nouvelle armée du Rhin, que Moreau commandera de manière à nous assurer de bons quartiers d'hiver.

16 frimaire (7 décembre).

Toute l'armée est sur la rive gauche du Rhin, à l'exception de deux ou trois mille hommes restés à Manheim et à Nekerau pour la garde du pont de bateaux. Il paraît que les Prussiens se remuent. Les troupes parties de la Hollande pour remonter le Rhin et nous renforcer redescendent. Tout est, jusqu'à présent, couvert du voile du mystère; mais les grands événements ne tarderont guère.

Je pars, dans une heure, pour Landau, dont je vais prendre lecommandement supérieur.

Landau, 20 frimaire (11 décembre).

L'armistice, qui n'était d'abord que pour Manheim, a été généralisé, car un officier de l'armée du Danube a écrit hier qu'il allait au bal, à

Constance, avec les officiers aut
attend le résultat des démarches de
du cabinet de Vienne.

Nous sommes peut-être à la veille

Moreau n'a point encore donné de
Macdonald, son lieutenant pour l'
n'est pas arrivé non plus.

Nous avons abandonné Manheim e
pont ; de sorte que nous n'avons plu
sur la rive gauche du Rhin qu'à K
ouvrages ne sont guère tenables et
bien être cédé à l'Empereur.

Il y a longtemps que nous aurions
Directoire avait accepté les condi
nables et avantageuses qu'on lui offr

22 frimaire (13

La petite armée du Rhin est épar
rive gauche, où elle vit, tant bien qu
les bourgs et villages.

Je ne sais pas encore ce que l'on
faire. La saison est bien rigoureuse ; l
réorganisation sont très minces, l'arg
les troupes sont fatiguées.

On aura de la peine à remonter

dont les ressorts sont usés, brisés ou du moins dérangés.

Les hostilités reprendront-elles, je l'ignore, mais, autant que ma vue peut s'étendre, je ne le prévois pas. J'attendrai tranquillement les événements sans faire grand bruit.

Je me tiendrai coi jusqu'à l'arrivée de Moreau; je demanderai alors à sortir de mon trou de Landau.

Nous vivons passablement; les comestibles ne sont pas très chers. Je fais tout apporter de l'auberge et, avec quarante sous par tête, nous avons deux bons services, sans vin. Nous ne prenons qu'un repas; ce qui reste d'intact est plus que suffisant pour accompagner le verre de vin que nous prenons le soir.

Tu ne trouverais pas de somptuosité à notre table.

Les payeurs sont, tous, aussi dépourvus de fonds les uns que les autres; je n'en ai pas encore trouvé un qui pût me solder deux mois d'acompte sur quatre qui me sont dus.

Ma bourse est à sec; il est temps de déterrer enfin un payeur qui paye. *Rara avis!* (L'oiseau rare, pour les Calixtes qui n'entendent pas le latin.)

28 frimaire (19

Je vais à Mayence prendre le co de la cinquième division active Marescot, nommé ministre de la gue de Berthier, devenu ambassadeur à I

Hardÿ, commandant en chef, à sa

A Mayence en état de siège, 6 nivôse (

J'ai tant d'ouvrage depuis que je su n'est qu'hier soir que j'ai pu m'enf rendre compte aux consuls et au mi guerre de la situation de cette place clef de notre position du Nord.

Je viens de recevoir officiellement Constitution (1); je la ferai accepter ap par la garnison de Mayence.

Ma situation est très critique ; nous

(1) La *Constitution de l'an VIII*, promulguée bre 1799, donnait le pouvoir exécutif à trois *con* *Tribunat*, le *Sénat*, le *Corps législatif*, le suffra degrés. Le *premier Consul*, Bonaparte, choisissait les ambassadeurs, les membres du Conseil d'Éta guait les lois, conférait les grades dans les armé de mer, nommait tous les fonctionnaires civils. Le Cambacérès et Lebrun, avaient voix consultative.

d'argent ; la solde n'a pas été payée depuis plus de deux mois ; les soldats sont en guenilles.

Je frappe à toutes les portes pour obtenir quelques avances et j'ai bien de la peine à réussir. Il faut espérer que le gouvernement mettra un terme aux déprédations et que les impôts payés par le peuple arriveront enfin à leur véritable destination.

8 nivôse (29 décembre).

Nous allons lire la Constitution aux troupes. Vingt officiers supérieurs sont réunis chez moi pour m'accompagner à la cérémonie. Je ne la ferai pas durer longtemps et mon ordre du jour sera laconique, parce qu'il fait un froid de loup.

10 nivôse (31 décembre).

J'ai reçu le médaillon qui contient ton portrait et celui de mon père. Avec quelle joie je les regarde, ces traits si chers, qui évoquent des souvenirs délicieux!

On s'est bien amusé au repas qui a suivi la cérémonie.

Nous étions trente-cinq à table ; mon cuisinier a fort bien fait les choses. Mon valet de chambre, l'Epinoy, s'est acquitté des fonctions de maître d'hôtel avec beaucoup d'intelligence et d'activité.

J'en suis content; ce n'est pas un
comme *mons* Adrien.

Tu me demanderas peut-être qui pa
festin? Ton serviteur, et ça ne peut
ment. Heureusement cela n'arrive p
mois; mes 1,500 francs d'appointeme
raient pas.

Nous avons aujourd'hui un grand ba
cription. J'ai donné mon offrande, m
affaires pressantes à terminer et, pen
saute, je t'écris. Si tu étais à Mayence
différent; mais qui voir à ce bal? De
m'ennuient; j'aime mieux regarder ton
et le couvrir de baisers!

Nous attendons Moreau et une nouve
sation de l'armée. Reçois-tu mes lettre
de port? C'est un droit.

14 nivôse (4 janvier

Moreau est arrivé à l'armée et probab
va opérer bien des changements. Il
quinze mille hommes, venant de la Holla
rendant à Strasbourg. Je crois qu'on a
porter l'armée au delà du Rhin.

Un ami de Paris, qui travaille chez le
de la guerre, m'apprend qu'il a été que

me nommer chef de l'état-major général; il croit que cette nomination n'est que différée. J'attends et j'accepterai tout ce qui ne sera pas au-dessus de mes forces, mais je ne ferai pas un pas pour avoir plus que je n'ai.

Un froid excessif a gelé le Rhin ; ce qui m'a causé de grandes inquiétudes, car la place n'était plus à l'abri d'une attaque. Depuis hier le dégel est bien prononcé ; messieurs les Autrichiens ne seront plus tentés de me faire visite.

Un de mes généraux de brigade a donné, avant-hier, un très beau bal. Tout ce que le sexe de Mayence offre de joli y était rassemblé ; je me suis avisé d'y danser deux contredanses ; il y a longtemps que je n'en avais tant fait.

18 nivôse (8 janvier).

J'ai cru que le Rhin débâclerait ; mais la gelée a repris tout à coup et on passe de nouveau le fleuve à pied. J'attends l'ennemi, qui se rapproche tous les jours de moi.

Le sucre ne se vendant ici que vingt-un ou vingt-deux francs et le café vingt-six, j'expédie à Troissy un quintal de chacune de ces denrées ; tu n'en seras sans doute pas fâchée.

J'ai acheté deux pièces de toile de Hollande

pour faire des chemises. Chaque revient pas à plus de douze francs rien.

30 nivôse (

J'ai tant d'occupations que je suis qu'à dix ou onze heures du soir, j'ai p ne rien remettre au lendemain. Au m t'écris, à minuit, un courrier m'appor de Moreau. Il me délègue les fonctio teur pour incorporer huit bataillons c dans les anciennes demi-brigades.

Besogne diabolique et fort désagré mesure entraîne des mécontentement clamations sans fin. C'est un métier de le nôtre ; on n'a pas plus tôt fini un compté sur une heure de repos, qu' dix autres, qui vous enchaînent pour l une partie de la nuit. Trop heureux q termine à la satisfaction de tout le m la difficulté.

Tu me fais un crime d'avoir dansé d danses sans toi. Oh! mon petit chou, me traites! Et tu crois que je danse non, non! Je suis un fou ! « Eh quoi! de division, qui commande un boulev Mayence, qui, surchargé d'affaires i



peut à peine écrire, tous les dix jours, aux consuls, aux ministres, etc., se donne des airs de danser avec deux femmes qu'il ne connaît pas et qui n'ont pas la millionième partie de l'amabilité de Calixte, oh! vraiment, c'est impardonnable! »

C'est toi qui parles, ma bien-aimée, et, ma foi! tu as raison; aussi cela ne m'est pas arrivé depuis; il me semble que je devinais ton irritation.

Adieu, ma bonne petite femme; aime-moi bien malgré tous mes défauts, car je suis à toi sans réserve.

5 pluviôse (25 janvier).

Le facteur m'apporte, à dix heures du soir, ta lettre du 25 nivôse. Elle est accompagnée de quinze autres, auxquelles il faudra que je réponde. Je commence par toi, avant de me coucher.

On t'enverra de Paris un choix de livres, qui n'offenseront ni la délicatesse ni les mœurs; qui ne tiendront pas trop du roman, mais ne seront pas trop sérieux; des œuvres jolies, légères, bien écrites, instructives et amusantes, qu'on pourra confier à tes grandes sœurs sans alarmer leur pudeur, qui vous rendront à toutes le séjour de Vachefontaine moins désagréable. On les adres-

sera au receveur du département d
Mézières ; il vous les fera passer pa

Je suis content de mes domestiqu

J'ai, entre autres, un jeune All
sait pas un mot de français, mais q
chevaux à merveille, sert bien à tab
sage, doux.

L'Epinoy en fait tout ce qu'il ve
que l'Allemand devine ce que le val
attend de lui.

Dans quelques jours, je ne pour
bien-aimée Calixte, causer aussi lon
toi ; un corps de quinze mille Russes e
vers Mayence. Il me donnera de la ta
nous nous verrons à l'œuvre. Moreau
mon avis sur ce qu'on pouvait entr
lui ai envoyé un petit projet, cadrant
général d'opérations.

Il l'approuve et me demande d'en
détails de l'exécution.

8 pluviôse (

Malgré le mal que je me donne po
cher rondement tous les services, p
défaut de moyens, aux réclamations
du soldat, au vide des caisses, je r
bien depuis quelque temps.

J'ai un énorme travail; il faut être tout, ici. Avant-hier, j'ai été obligé de faire le défenseur officieux, le commentateur des lois et le juge. Je veux que le diable m'emporte si je sais où j'ai trouvé ce que j'ai dit pendant deux heures.

Tu n'es pas conséquente, Calixte; tu m'as grondé dernièrement pour deux contredanses, et aujourd'hui tu me recommandes de m'amuser, de me dissiper ! Eh bien, dusses-tu gronder encore, j'ai été hier au bal qui se donnait à la salle de spectacle.

Cette fois, je n'ai pas dansé; es-tu contente ?

Je te quitte; mon salon est plein de gens qui m'attendent depuis une heure.

12 pluviôse (1er février).

Moreau m'annonce officiellement que le décret de pacification a été accepté par tous les chefs vendéens. Les papiers publics m'en avaient déjà instruit. Il ne reste donc plus à soumettre que le pays entre la Loire et la mer ; je ne doute pas que Brune n'en vienne à bout. C'est bien à désirer; la guerre intestine est terrible et dérange singulièrement les opérations extérieures.

Tu me parles de la paix générale ; à ces mots mon cœur s'épanouit; mais quand je jette un

coup d'œil sur les événements, je espoir. Les renseignements secrets qui du fond de l'Allemagne par mes é ceux du général en chef me font croi aurons une campagne sanglante. Puis miner cette grande querelle, qui coût monde!

Les Russes sont en mouvement ; je pas à avoir leur visite.

Tu me prêches l'économie; elle e moment, impossible. Je suis ici à dix-huit mille hommes; il faut que je que je tienne mon rang sans folles dép

Il est absolument nécessaire que je des officiers généraux et supérieurs; chement produit la confiance, et la con les trois quarts de la besogne. J'évite tion, mais je veux avoir autant d'ami subordonnés. Je n'ai point de dettes ; qu francs dorment dans mon tiroir et j'es bientôt une campagne, qui ne m'enri mais qui me permettra de mettre une mes appointements de côté.

15 pluviôse (4

C'est maintenant le courrier de l'a

m'apporte tes lettres par Strasbourg; aussi les dernières avaient-elles dix ou douze jours de date.

L'incorporation des bataillons de conscrits dans les demi-brigades me donne un mal de chien; je ne sais à qui entendre et, néanmoins, tout cela s'arrange peu à peu.

Veux-tu une bonne nouvelle? Dix lettres de mes émissaires m'assurent que les Russes, au lieu de venir à Mayence, se sont mis en route, le 9, pour retourner chez eux par la Moravie.

Si l'Empereur reste seul, il est impossible qu'il résiste au choc et la paix est probable.

Nous aurons une superbe armée; cent trente mille hommes vont se présenter en ligne, de Schaffouse à Mayence. Avec cela nous porterons des coups vigoureux et décisifs.

20 pluviôse (9 février).

Sainte-Suzanne arrive pour me remplacer. Son ordre mentionne que je recevrai incessamment une nouvelle destination. Mayence est un commandement particulier qui ne fait plus partie de l'armée du Rhin. Quand l'organisation de l'aile gauche sera achevée, je saurai où je dois conduire ma division.

22 pluviôse (1

Sainte-Suzanne ne veut pas encor
fonctions; je reste provisoirement gou
Mayence.

Voilà le froid revenu ; le Rhin chari
bien vite replier nos ponts sur le Rhin
Nouveaux tracas et surcroît de besogne

24 pluviôse (13

Moreau veut rassembler ici un corps n
dont il réserve le commandement à S
zanne. Peut-être en ferai-je partie avec
sion. En attendant, je prends le comm
de la 4e, qui touche à la 5e, que je cède
Suzanne. J'établirai mon quartier génér
cheim-Poland, département du Mont-T
C'est encore dans le Hundsruck ; décidé
adopté ce pays-là !

L'hiver est revenu ; les glaces ont faill
ter notre pont de bateaux. Si j'eusse t
demi-heure à le replier, il était perdu
source.

26 pluviôse (15 fé

Je ne suis pas pressé d'aller m'enterre
cheim-Poland, dans un triste village, o

terai un château plusieurs fois pillé et dévasté. Nous attendons, d'un jour à l'autre, le lieutenant général Saint-Cyr, qui commande l'aile gauche et va s'occuper de l'organiser.

Je voudrais bien que cette opération fût terminée, afin que chacun de nous sût quelle est sa place définitive ; les changements actuels ne sont que provisoires. Ne t'étonne pas si, quelques jours après mon arrivée à Kircheim-Poland, tu apprends que je vais plus loin ou que je reviens à Mayence.

Depuis trois semaines, je reçois, chaque jour, des nouvelles contradictoires sur le départ des Russes ou sur leur retour vers le Rhin.

Une dépêche de Ratisbonne et une autre d'Augsbourg s'accordent à m'assurer aujourd'hui que les Russes ont définitivement pris le chemin de la Moravie et de la Pologne pour rentrer chez eux.

Que les cinq cent mille diables les emportent!

Au lieu de m'enterrer à Kircheim-Poland, je prendrai mon quartier général à Worms.

Il est inutile que j'aille m'enfoncer dans les montagnes pour quelques jours.

Worms, 2 ventôse (21 février).

Demain matin, je parcourrai toute la ligne, pour voir mes avant-postes aux bords du Rhin et m'as-

surer si l'ennemi, qu'on dit en mo cherche pas à tenter un coup de r cantonnements ou sur l'équipage de à Frankenthal.

J'attends Moreau sous cinq ou six j

Sainte-Suzanne est nommé lieutei Il commandera un corps de ving hommes, dont je ferai probablement serai fort aise.

4 ventôse (

Ma division est fondue dans le corp Suzanne et devient la 3e; c'est un noı faire. Ces déplacements ne sont pa mais ce désagrément, que nous part est inséparable de notre état.

La 3e division est chargée de la déf depuis le fort Vauban jusqu'à Germ conséquence, je prendrai mon quaı dans le gros village de Langen-Kaı route de Landau à Lautersbourg.

Mon principe est toujours le mêm demander et aller où l'on m'envoie, ce ne soit plus en Irlande. Pour ce v tour est passé!

On m'écrit de Strasbourg que More

des ouvertures de paix au cabinet de Vienne par l'intermédiaire de l'archiduc Charles.

L'arrivée d'un aide de camp de Bonaparte au grand quartier général, le séjour qu'il y a fait en attendant le retour du courrier porteur des dépêches de Moreau, ont donné lieu à ces conjectures. On ne sait rien de positif; rien ne transpire. En attendant, l'armée prend, chaque jour, une plus belle attitude. Il vient d'y arriver deux millions cinq cent mille francs; la somme est insuffisante, mais c'est un bon acompte. Les soldats sont impatients de passer le Rhin. Tout porte à croire que nous serons parfaitement en mesure pour l'ouverture de la campagne.

Worms, 6 ventôse (25 février).

Des bruits de paix circulent. Le ministre prussien Jacobi (celui qui s'est bien conduit à Rastadt) (1) vient de passer ici. Il va au quartier général de Bâle, où se trouve, en ce moment, l'aide de camp de Bonaparte, Duroc, si favorablement accueilli à Berlin.

L'entretien que Jacobi a eu, à Mayence, avec

(1) Lors de l'assassinat, par les hussards autrichiens, des trois plénipotentiaires français. Les ministres des autres puissances protestèrent énergiquement contre cette violation du droit des gens, Jacobi surtout.

Sainte-Suzanne, l'air de contentem
qu'on a remarqué sur leurs visages
versation secrète, ont donné lieu à
conjectures. Chacun fait sa gazette
pacification, impose des conditions
dures, demande aux puissances con
sacrifices plus ou moins grands. Qu
cette grande affaire est certainemen
j'en juge par un indice qui ne m'a ja
Hier, en faisant la visite de nos av
le Rhin, un officier supérieur fut sal
droite, par un major autrichien de r
dit :

— « Bonjour, citoyen; j'ai une gra
à vous apprendre !

— « Laquelle, mein herr ?

— « La paix !

— « Bah !

— « Oui, oui ; elle est sûre ; les
vont être signés ; on est d'accord.

— « Tant mieux ! » répondit notre
conversation s'est terminée là.

J'ai remarqué, depuis neuf ans q
guerre, que les Autrichiens étaient, e
beaucoup plus tôt et mieux renseign
Je commence à croire à la paix.

Heureuse paix ! Viens mettre un terme au bouleversement général ; viens consoler l'humanité et me faire goûter tes douceurs dans mon petit ménage de Troissy !

Les Autrichiens, furieux contre les Russes, depuis qu'ils les voient se reposer à l'ombre de leurs lauriers, ont fait graver à Francfort une caricature fort plaisante.

Paul Ier est représenté assis sur son trône, la tête droite, le regard fixe, les bras allongés, les mains ouvertes. Sur la paume de la main droite est écrit :

ORDRE ;

sur la paume de la main gauche :

CONTRE-ORDRE ;

et au milieu du front :

DÉSORDRE.

J'ai chargé quelqu'un de m'acheter cette pièce curieuse.

Langen-Kandel, 11 ventôse (2 mars).

Me voilà établi dans l'énorme village de Kandel. Il a une lieue et demie de long ; il est fort sale. Je ne crois pas y rester longtemps ; d'autant que ma division vient d'être renforcée de trois mille hommes.

Obligé de m'étendre depuis la
bourg jusqu'à Germersheim, je
centre de mes troupes.

L'organisation de l'armée n'est
j'ignore encore ma destination.

13 ve

Tu parais fâchée que j'aie quitt
j'en suis fort aise, parce que le
d'une grande place de guerre four
minutieux et ennuyeux ; qu'on e
caprices, à la morgue, à l'impertin
ritie des autorités civiles. Je n'ai p
désagréments à Mayence, où l'on
mais une ville forte ne me convi
j'avais à en soutenir le siège. Ce
opération manque à ma carrière mi
cela, j'ai tâté de tout.

Moreau est passé hier à Lauter
rendre à Mayence. Il a suivi la rou
je ne l'ai pas vu. J'espère qu'à son
sera par mon village ; je vais lui
engager.

15 ven

Je lis sur la gazette un arrêté d
ne fera pas rire les jeunes gens qui

miaire dernier, ont atteint leur vingtième année (1).

Je crois notre voisin Martial dans ce cas; mais, sans doute, il se fera remplacer. Avec de l'argent, son père trouvera aisément quelqu'un qui se fera tuer pour son fils bien-aimé.

Mais je ne pensais plus aux Lettres et aux Sciences que cultive ce jeune adepte des Muses. Ne doivent-elles pas l'exempter des rigueurs de la loi? Sur ma foi! le voilà sauvé; Minerve, Momus et Vulcain l'ont pris sous leur protection; « le cher enfant » n'ira pas à la guerre! Vite, qu'on lui achète de nouveaux livres; qu'il reprenne son cours de belles-lettres, et que la conscription ne vienne pas briser son bel avenir; ce serait dommage! O grand Démosthène, je vous le recommande; qu'il tonne, comme vous, à la tribune aux harangues! Éloquent Cicéron, que ses dialogues éclipsent les vôtres! Et toi, Voltaire, l'immortel, laisse-le te dépasser dans l'art dramatique; tu as fait des tragédies en cinq actes, que celles de Martial en aient sept!

Dieu soit loué! « le cher enfant » ne sera pas tué et deviendra un grand homme; l'Institut le guette!

(1) Le Corps législatif avait voté l'appel de cent mille conscrits, qui devaient renforcer les deux cent cinquante mille vieux soldats. Le remplacement à prix d'argent était autorisé.

Bonsoir, Calixte ; si tu ris de moi
n'ai pas perdu ma soirée. Mais la c
du bon, crois-moi, il faut des soldats
les batailles !

23 ventôse

L'armée se rassemble sur le Haut-
presque rien laissé à Mayence.

Tout file sur Brisach et Bâle.

Je pars dans une demi-heure pour

Strasbourg, 26 ventôse

Me voilà à Strasbourg. Les troupes
il y arrive, jour et nuit, des corps de to
On assure que la République a concl
d'alliance offensive et défensive avec
que cette dernière doit étendre sa li
vis-à-vis Mayence ; que c'est pour cela
les troupes que nous avions dans le Ba
remontées.

Si cela est ainsi, nous sommes bie
affaires ; notre armée est forte de cen
mille hommes, qui donneront de terri
de collier. Il paraît que Bonaparte v
alors je regarde la victoire comme ce
campagne sera courte et la paix en rés

Ainsi soit-il !

La Maison d'Autriche va baisser le ton; après avoir repoussé deux fois nos propositions, elle se trouvera dans la dure nécessité d'en faire à son tour. C'est l'heure des événements graves. Dans peu, nous verrons des choses extraordinaires ; je te tiendrai au courant de ce que j'apprendrai.

Je vais encore retourner en Helvétie. J'en ai reçu l'ordre hier au soir ; mais, comme mes douleurs rhumatismales sont venues m'assaillir de nouveau et que je marche avec peine, j'ai écrit à Moreau pour lui faire part de l'impossibilité où j'étais de me mettre en route avant quelques jours.

27 ventôse (18 mars).

Il est d'usage, dans je ne sais quel pays, qu'une jeune mère, à ses relevailles, reçoive du parrain quelque régal. Je veux introduire cet usage à Philippeville en faveur de ta sœur de Sénarmont, à l'occasion de la naissance de ma filleule Jeannette.

Un excellent pâté de foies d'oie aux truffes partira demain par la diligence de Mézières. Je charge le directeur de la poste de vous l'apporter lui-même et d'en prendre sa part. Ce qu'il y a de meilleur dans ce pâté n'est pas la croûte ; je t'en préviens, afin que vous ne vous donniez pas d'indigestion. Mangez du foie, des truffes, de la farce ;

mais modérez-vous sur l'enveloppe. Bu
vin de coteau à la santé du nouveau-né
maman, de son vaillant papa, et croyez c
de tout cœur avec vous !

5 germinal (26

Tu me dis que Bonaparte étonne tout
par sa conduite, que les royalistes eux-n
savent où le mordre. Je le crois bien ; i
loin avant de trouver un gouverneme
doux, aussi tolérant et qui leur fût plus pro
Ce qu'a fait Bonaparte, depuis qu'il tient
vernail, est merveilleux. Chacune de ses
porte l'empreinte de son vaste génie. Si lu
ne détruit pas son ouvrage en violant l
cipes, s'il remplit ses engagements, s'il
pas arbitrairement de l'excessive autorité
s'est emparé, la France sera le pays le pl
reux de la terre. Personne ne le souhait
que moi.

6 germinal (27 n

Tu n'as pas besoin d'affranchir les lett

(1) Les églises rendues au culte et les prêtres ex
serment civique ; fermeture de la liste d'émigration ;
proscrits du 18 fructidor ; abrogation de la loi des o
celle qui excluait des fonctions publiques les ci-deva
et les parents d'émigrés.

tu m'écris; les généraux de division ne payent pas de port, autrement leurs appointements n'y suffiraient pas. La plupart de nos correspondances se font par la poste, et il est des jours où je reçois des paquets de lettres qui coûteraient plus de 40 francs. C'est le gouvernement qui supporte tous ces frais; nous en sommes quittes en certifiant, à la fin du mois, le bordereau du directeur des postes.

9 germinal (30 mars).

J'ai enfin découvert le motif du retard de tes lettres. Quelque directeur (je ne sais lequel), pour ne pas se donner la peine de faire un triage, les met dans le paquet de Paris, où elles sont de nouveau timbrées. De cette manière, je ne reçois de tes nouvelles qu'à neuf ou dix jours de date.

J'apprends avec plaisir que Sénarmont est employé à l'armée de réserve que Bonaparte forme aux environs de Dijon (1). Cela pourra hâter son

(1) Pour dépister les espions de la coalition, Bonaparte avait fait annoncer, par le *Moniteur*, la formation, à Dijon, d'une armée de réserve sous le commandement de Berthier.

Pendant qu'on y réunissait quelques milliers de conscrits, à qui de vieux officiers apprenaient l'exercice, quatre belles divisions actives, formées à Paris, à Rennes, à Nantes et à Lyon, s'acheminaient secrètement vers Lausanne et Genève.

Marmont et Gassendi formaient à Besançon, à Auxonne et

avancement ; je le désire bien sincèı le mérite sous tous les rapports. Si j'ı cette armée, je m'y rendrais sans mais c'est un poste que je ne convoi On sert son pays partout ; l'officier q commencement de la Révolution, a é l'intérieur et n'a pas vu brûler une aı rempli ses devoirs, a été aussi utile à ı celui qui, depuis huit ans, a toujourı La carrière de l'un est plus brillante q l'autre, mais tout le monde ne peut pa au même poste. Au surplus, j'aime mi la première ligne qu'en réserve. Et armée de réserve est peut-être enco blème, comme tant d'autres choses qu avec quelque affectation ; la réalité Rhin.

Cette nuit, l'ordre est arrivé de faire toute la cavalerie, à l'exception des des chasseurs. Les dragons se rendent la grosse cavalerie à Épinal, pour y De là diverses conjectures (1). On se

Briançon un parc de soixante bouches à feu, amı visionnées. Marescot faisait la reconnaissance dı Alpes.

(1) Au 1er avril 1800, les Français n'occup Italie, que la Ligurie. L'armée de Masséna (36,

l'oreille qu'il y a un armistice de six semaines, des ouvertures de paix, etc., mais on ne sait encore rien de positif. Cependant il y a quelque chose dans l'air.

L'archiduc Charles ne commande plus l'armée autrichienne ; il est parti, à regret, pour la Bohême. On assure que le cabinet de Vienne n'est pas éloigné d'entrer en accommodement.

15 germinal (5 avril).

Moreau est ici depuis deux jours. Il vient de prendre ses dernières dispositions pour l'ouverture de la campagne. Comme je ne suis pas encore

établie sur l'Apennin, entre Gênes et Nice, couvrait la Provence, que le feld-maréchal Mélas prétendait envahir avec 120,000 Autrichiens.

Sur le Danube, le baron de Kray avait remplacé l'archiduc Charles, en disgrâce depuis Zurich. L'armée austro-bavaroise, échelonnée depuis Constance jusqu'en face de Strasbourg, tenait la base du triangle, dont les 130,000 hommes de Moreau occupaient les côtés, de Strasbourg à Bâle et de Bâle à Schaffouse. Ainsi posté, Kray pouvait se porter en masse au point de passage choisi par Moreau.

Le plan de Bonaparte était d'attirer toutes les forces ennemies aux extrémités du vaste terrain d'opérations dont le massif des Alpes était le centre; de franchir secrètement ce massif avec l'armée de réserve, qu'il dirigerait lui-même; de descendre à l'improviste dans la vallée du Pô et d'y écraser Mélas, pendant que Moreau rejeterait Kray sur le Danube, vers Ulm et Ratisbonne.

guéri, je ne me presse pas pour lui d affectation. D'ailleurs, je m'en raț amitié pour moi et à tout ce qu'il flatteurs.

A Bernadotte, conseiller d'É

16 germina

Je ne puis résister plus longtemps ami, au besoin de t'entretenir un mo qui me touche.

La sciatique que j'ai rapportée de ı reuse expédition d'Irlande et dont je débarrassé par Plombières est venue de nouveau. Me voilà dans mon lit, s martyre, hors d'état de faire campagn me rends justice, tu dois sentir que c tion n'est pas le moindre de mes maux

N'est-il pas désespérant d'être, à treı dans l'impossibilité de me présenter s de bataille?

Encore si la Faculté me donnait qu(rance! Pour toute consolation, elle m faut attendre; le temps s'écoule et le restent! Plains-moi et présente mes h(ta charmante et digne compagne.

A madame Hardÿ.

17 germinal (7 avril).

Toutes les espérances de paix s'évanouissent; personne ne veut entendre raison; les guinées anglaises étouffent la voix plaintive de l'humanité et l'emportent sur la plus saine politique. A moins d'un changement subit et comme électrique dans les têtes à perruques du conseil aulique (ce qui n'est pas sans exemple), il faudra, de nouveau, rougir de sang la terre, qui n'en est que trop abreuvée, avant de donner au monde le repos et la tranquillité.

On se prépare à la guerre de part et d'autre et, cependant, je ne crois pas que la campagne s'ouvre avant une quinzaine de jours. Pourvu que je sois guéri vers cette époque, c'est tout ce que je demande.

Pour te récompenser de ne pas abandonner ta musique, je te fais expédier de Paris un ballot de romances et d'ariettes.

27 germinal (17 avril).

Le bruit circule que nous avons été forcés d'évacuer Gênes (1) et le territoire ligurien.

(1) Fausse nouvelle. Le 7 avril, 70,000 Autrichiens avaient attaqué les lignes trop étendues de Masséna, qui voulait cou-

Ce serait un fâcheux événement qui rerait pas notre position ; mais il fallait à voir tous les Autrichiens d'Italie se r(nous arracher le seul coin de terre q avions conservé.

4 floréal (2

Demain, l'armée marchera à l'ennem

vrir, à la fois, Gênes, Savone et Nice, sur un fror quatre lieues.

Après dix jours de combats acharnés, la petit Ligurie était coupée en deux. Suchet, command de gauche (14,000 hommes), était refoulé sur Ni nait, à l'embouchure du Var, la forte position Laurent et couvrait la route de Toulon, menacée (30,000 hommes).

Masséna, avec le corps de droite, commandé (12,000 hommes), s'enfermait dans la double e Gênes, occupait les forts construits au revers de l' harcelait, sans répit, les 40,000 Autrichiens qui ava la place.

Le vieux Mélas les commandait en personne, Hohenzollern pour lieutenants généraux.

Une flotte anglaise, croisant dans le golfe de Gên le port et interdisait l'accès de la côte aux navires vivres et de munitions, qui tentaient de ravitailler l

(1) L'armée d'Allemagne comptait, le 25 avri 100,000 combattants (12,000 fantassins, 13,000 116 canons). Elle était divisée en quatre corps : Lecourbe, du lac de Constance à Schaffouse; *cen* Cyr, vers Brisach; *aile gauche*, Sainte-Suzanne, de à Kehl; *réserve*, Laborie, au camp retranché de Bâ

Kray disposait de 110,000 combattants, sar

premiers coups seront terribles, et si la fortune seconde les belles dispositions de Moreau, les succès seront pour nous, et très brillants!

J'ai dans la tête que l'Empereur a encore besoin d'un prétexte pour s'humaniser; les événements prouveront si j'ai tort ou raison.

Notre armée est superbe, bien disposée, bien commandée, pleine de cette confiance qui force la victoire; j'augure bien de nos affaires.

8 floréal (28 avril).

On a recommencé le branle hier. L'aile gauche s'est portée en avant de Kehl; elle s'est battue

40,000 hommes répartis dans les places du Rhin et du Danube.

L'infanterie austro-bavaroise était médiocre, mais Kray avait 26,000 cavaliers d'élite et 520 bouches à feu.

Bonaparte avait approuvé le plan de Moreau, qui lui avait été apporté à Paris par Dessolles, chef d'état-major. Le voici :

« Trois fortes colonnes déboucheraient sur la rive droite du Rhin par Kehl, Brisach et Bâle, pour faire croire à l'ennemi que l'on voulait forcer les défilés de la Forêt Noire; puis elles remonteraient rapidement le long du fleuve jusqu'à Schaffouse, où elles prendraient position sur le flanc gauche de Kray, pendant que l'aile droite et la réserve effectueraient leur passage à Reichlingen. »

L'opération, commencée le 25 avril, réussit à souhait et fut terminée le 1er mai. Sainte-Suzanne, Saint-Cyr et Richepanse refoulèrent les avant-postes autrichiens, firent 1,500 prisonniers et prirent 46 canons avant même que Lecourbe et Laborie eussent passé le Rhin.

toute la journée avec les avant-poste
qui ne se sont retirés que très lenten

Vallin y est allé comme spectate
et m'a rapporté que les affaires n'av
extrêmement chaudes ; cependant oı
monde de part et d'autre (1).

Le chef de brigade du 1er chasseu
Dubois-Crancé, qui a épousé dernièr
de l'ex-directeur Merlin, y a été tué.

Aujourd'hui, tout est tranquille
J'ignore ce qui se passe en avant d
Brisach, mais c'est très sérieux. Je sc
passion ; me voilà condamné à une t
son de Plombières !

Vallin, pendant le séjour que j'y f
auprès de Ney (2), qui le réclame.

Bâle, 12 floré

J'ai quitté Strasbourg hier et je ser
Plombières.

L'armée avance, mais ce n'est pas
Les paysans de la Forêt Noire sont so

(1) Combat d'Offembourg, livré par Saint
25 avril, au général autrichien Starray. Il le
bourg, après lui avoir tué ou pris 1,500 hommes

(2) Ney commandait la cavalerie légère du co

et nous font beaucoup de mal. Cependant, demain ou après, les plus grandes difficultés seront surmontées et l'armée se trouvera au cœur de la Souabe et, par conséquent, plus à son aise.

Amuse-toi bien à la kermesse.

XV

TROISIÈME SAISON DE PLO

Du 4 mai au 5 septembre 18(

Plombières, 15 fl(

Je n'ai pu arriver qu'hier, parce (ou quatre stations de poste, je n'ai t vaux, ni postillons, ni maîtres. J'ai (très lentement.

Il n'y a encore que deux ou tr(d'arrivés ; mais, sous peu de jours, un grand nombre. Ce séjour sera mc que les autres ; la saison est très fav(le plus beau temps du monde et d'espérer que je trouverai enfin ma g cale ; je ferai tout pour cela.

Mon voyage eût été fort agréable de l'adjudant général Dabancourt, ami, qui faisait route avec moi, n'éta comme un pot. Et c'est un grand dc

elle a de l'esprit, de l'amabilité sans prétention, et un cœur excellent; du reste, vertueuse comme ma Calixte, mais ne la valant pas à mes yeux. Elle vient prendre des douches sur la tête pour que les organes de l'ouïe se raffermissent. Je le désire pour elle et mon ami, sans l'espérer.

Bernadotte m'écrit que Bonaparte a jeté les yeux sur moi pour occuper, comme inspecteur général (1), l'emploi qu'avait Carnot avant de prendre le portefeuille de la guerre. Je ne sais d'où peut me venir cette aubaine, mais je l'accepterai avec plaisir dans ma situation valétudinaire. Mieux vaudrait être radicalement guéri et retourner à la guerre.

Tu as encore une nouvelle femme de chambre; tâche au moins de la conserver, si elle est fidèle, obéissante et propre. Les bons domestiques sont extrêmement rares, et quand on est destiné à ne

(1) L'*Inspection générale des revues et de l'administration des troupes* a été créée par arrêté des consuls, en date du 9 pluviôse an VIII (29 janvier 1800). Elle faisait partie de l'état-major de l'armée et comprenait, au début, six inspecteurs en chef ayant rang de généraux de division et douze inspecteurs assimilés aux généraux de brigade. Ils étaient assistés par des sous-inspecteurs et les commissaires des guerres.

L'Inspection aux revues fut remplacée, le 29 juillet 1817, par le corps de l'Intendance militaire.

pouvoir s'en passer, il faut leur pard des sottises et des faiblesses. Ces g comme nous, des défauts, et nous ne s toujours, vis-à-vis d'eux, assez indulge patients. C'est une bonne leçon que no Beaumarchais dans son *Barbier de Sévi*

« *Aux qualités que vous exigez de v tiques, combien trouvez-vous de maîtr d'être valets?* »

C'est comme les enfants, ils sont ce fait, vertueux, bons, vicieux ou méchant

Les principes qu'on leur donne se gra leur mémoire et passent dans leur cœu germent, croissent, se fortifient, se prop

Je ne veux pas m'étendre davantag sujet; j'aurais l'air d'un pédant et ce mon genre.

25 floréal (15 mai

J'attends avec impatience de nouvea sur les opérations des armées.

Celle du Rhin a vu, jusqu'à ce mon efforts couronnés par les plus brillants su

(1) Du 1er au 15 mai, Moreau, exécutant les p du premier Consul, avait refoulé l'armée autrichie Danube et l'avait acculée dans le camp retran Kray avait perdu plus de 30,000 hommes à Engen,

Bonaparte vient d'entreprendre un coup de sa façon, un coup de maître. Un petit billet, reçu ce matin, m'annonce sa marche hardie et rapide sur l'Italie avec quarante mille hommes de l'armée de réserve. Au moment où je t'écris, il doit avoir passé les Alpes, être dans le Milanais ou en approcher. Sous très peu de jours nous apprendrons quelque chose d'extraordinaire (1).

5 prairial (25 mai).

Les Autrichiens se retirent en Bavière.

On s'attendait à une très chaude et très san-

Biberach et Memmingen, et tous ses magasins, échelonnés entre le Rhin et le Danube. Le ministre de la guerre Carnot vint, en personne, demander à Moreau un renfort pour l'armée de réserve.

Lorges fut dirigé vers le Saint-Gothard avec 16,000 hommes, afin de rejoindre Bonaparte en Italie.

L'armée d'Allemagne, réduite à 72,000 combattants, fit face au Danube, la gauche à l'Iller, la droite à la Guntz, la réserve à Augsbourg. M. de Kray ne pouvait plus secourir M. de Mélas.

(1) Bonaparte avait quitté Paris, le 6 mai, avec Duroc, son aide de camp, et Bourienne, son secrétaire. Après avoir inspecté les dépôts de Dijon et les divisions actives de Genève et de Lausanne, il donnait le signal du départ à 35,000 fantassins et 5,000 cavaliers, pour franchir du lac Léman aux plaines du Piémont, quarante-cinq lieues, dont dix de montagne, sans chemin frayé.

Moncey devait passer le Saint-Gothard avec la division

glante bataille à Ulm ; mais tout s'est
quillement, grâce au mouvement de
Bonaparte.

En ce moment, peut-être se bat-on a
nement du côté d'Augsbourg.

Moreau a dû renouveler, avant cett
les propositions pacifiques du gouverne
çais (ce que je trouve fort sage).

L'armée autrichienne a perdu plus
mille hommes depuis l'ouverture de la
et nous, moins de six mille tués, bless
sonniers.

Ney m'écrit, le 27 floréal, que la dé
toujours croissant dans l'armée ennemi

d'Helvétie (15,000 hommes); Turreau (4,000 h
Mont Cenis; Chabran (5,000 hommes), le petit Sa
Bonaparte s'était réservé le grand Saint-Berna
40,000 hommes de l'armée de réserve.

Lannes passa avec l'avant-garde, du 14 au 15 ma
au delà du col, à Saint-Remy, dans la vallée d'A
au débouché, pendant que le premier Consul, rest
Saint-Pierre, surveillait le passage des troupes et
de l'artillerie et du matériel.

Tout était passé le 20 mai; le fort de Bard avait
Lannes, le 22, entrait à Ivrée. Haddick, qui n'a
fendre la vallée d'Aoste avec ses 9,000 hommes, s'é
à Turin.

19 prairial (8 juin).

Moreau est dans une position avantageuse, aux confins de la Bavière ; mais je ne crois pas qu'Ulm soit encore en notre pouvoir.

C'est d'Italie maintenant que viendront les nouvelles intéressantes, malgré l'importance des opérations sur le Danube.

20 prairial (9 juin).

L'armée du Rhin est, depuis quinze jours, fort tranquille. Il n'y a eu qu'une petite affaire à l'aile gauche, qui s'est bien et promptement terminée. Sa position est avantageuse; mais restera-t-elle longtemps encore dans cette inaction, je ne le crois pas. Le manque de vivres pourrait l'obliger à rétrograder, et les Autrichiens reprendraient l'offensive, ce qui ne nous est pas toujours favorable.

Cependant, les opérations ont été combinées avec tant de précision qu'on peut se rassurer.

L'armée de réserve fait des miracles et un chemin du diable.

La voilà à Milan, maîtresse de la Lombardie. Masséna est débloqué (1) par la seule position de

(1) Masséna avait évacué Gènes le 4 juin.

Investi depuis le 21 avril, il avait fait l'impossible pour obéir à Bonaparte en retenant M. de Mélas dans l'Apennin.

Rivalisant d'intrépidité avec ses généraux (Soult, Marbot,

Berthier (1). Mélas ne peut plus
avec Kray. Si celui-ci s'avise de
Moreau est là qui le guette pour l'éc

Gazan, Gardanne, Miollis, Petitot, Fressinet,
presque tous, furent blessés, l' « Enfant chéri
dirigeait lui-même les sorties et rentrait à Gê
longues colonnes de prisonniers.

Le 20 mai, il n'avait plus de vivres; mais u
de Soult, Franceschi, envoyé à Bonaparte, rapp
Bernard l'assurance que l'armée de réserve al
marches forcées vers la Ligurie. Masséna donn
de la soupe à l'herbe, à ses soldats le cacao
dans les docks, et il ordonna, le 28 mai, une
générale des lignes autrichiennes. Il voulait
les trois camps qui cernaient la ville n'étai
Mélas avait passé précipitamment dans la vall
10,000 hommes pour rallier [illegible] dispersés
l'ouragan descendu des Alpes. [illegible]n avait lai
Elsnitz, devant Suchet, 30,000 autour de Gên
Saint-Jullien. Bonaparte, sacrifiant Masséna à
conceptions stratégiques, avait fait son entrée à M
Le 3, Ott offrait aux assiégés d'entamer des
Masséna y consentit, la rage au cœur, comme
déjà à ses sentinelles, exténuées et mourant de fai
pendant leur faction.

On laissa sortir sans conditions les 8,000 Fra
vaient encore porter leurs armes. Ils allèrent rej
vers Nice. Masséna s'embarqua sur un corsaire,
aux Génois qu'ils le reverraient avant quinze jour
et les blessés devaient être transportés par m
Tous les prisonniers autrichiens étaient rendus.

(1) Berthier était nominativement le génér
armée de réserve.

Que nous donneront ces spéculations si savantes, ces calculs si justes, ces efforts si merveilleux? La paix, ma chère Calixte, la paix! Nous l'aurons cette année; avant deux mois peut-être!

Si le bon Génie de Bonaparte ne l'abandonne pas, si la Fortune, à qui il se confie avec autant d'audace que d'heureuses conceptions, continue à le seconder, je réponds qu'il reviendra à Paris l'olivier à la main.

Sénarmont m'a écrit son opération du Grand-Saint-Bernard (1). Je n'en suis pas surpris; je connais le passage. Ma division l'occupait, l'année dernière, et je me rappelle tout le mal que j'ai eu pour faire arriver sur la créte du glacier deux pièces de 4. Ce sont de ces choses que l'on ne peut croire si on ne les a pas vues.

Sénarmont ne finira pas cette campagne sans

(1) On avait enclavé les canons dans des troncs d'arbres pour les tirer avec des câbles à travers les glaciers et les précipices; les affûts avaient été démontés et attachés sur des traîneaux à roulettes; les munitions, mises dans des caisses de sapin, étaient portées à dos de mulet. Une seule pièce de 8 fut enlevée par une avalanche avec trois canonniers.

Bonaparte avait promis mille francs par pièce transportée, avec son affût, au sommet du col, les soldats remplacèrent les paysans, qui renonçaient à cette pénible besogne et refusaient la prime.

avoir l'épaulette de chef de brigade pense de son mérite et de sa bravoı

29 praiı

Quand vous avez appris l'évacuat vous avez sans doute, comme tous ı tendent rien à la guerre, pouss « hélas ! » et vous avez cru tout per

Ce n'est qu'un petit malheur, don s'alarmer. L'événement est même l'armée de réserve, qui avait besoin qui, au lieu de les attendre de l'ı trouve sous sa main.

Elle ne les aurait pas, si Masséna Gênes ou s'il en fût sorti sans sa p d'action.

Il va pouvoir entrer en ligne de Suchet, qui était trop faible pour fa chose tout seul.

De plus, l'armée autrichienne e s'affaiblir d'au moins quinze mille hc composer une garnison, qui aura tou des Génois. C'est autant de moins à c rase campagne.

5 messidoı

Bonaparte a porté le coup de grâc

autrichienne d'Italie. L'on s'est battu avec un acharnement inouï. Quatre fois, les deux armées ont été, tour à tour, victorieuses et repoussées (1).

Le malheureux Desaix, qui était arrivé à l'armée depuis deux jours, a été tué, dans le rang, à la dernière charge, qui a décidé la victoire. Les Autrichiens ont perdu quinze mille hommes, presque toute leur artillerie, et se sont vus telle-

(1) Bataille de Marengo. Bonaparte a quitté Milan pour prendre position, le 8 juin, avec 32,000 hommes, sur la rive droite du Pô, au défilé de Stradella entre Pavie et Plaisance. A sa droite, 14,000 Français barrent la ligne du Tessin; 11,000, à sa gauche, couvrent l'Adda. Il veut couper la retraite à Mélas et lui livrer une bataille décisive qui nous rende l'Italie.

Lannes, avec son avant-garde de 12,000 hommes, rencontre à Montebello, le 9 juin, Ott, revenu de Gênes (18,000 hommes). Il lui tue 3,000 hommes, lui en prend 4,000 et le rejette sur Alexandrie, où Mélas a concentré ses forces disponibles : 40,000 soldats aguerris, une cavalerie superbe, 300 bouches à feu. Bonaparte n'a que 40 pièces de campagne et 2,000 cavaliers; les autres battent l'estrade au nord-ouest et au sud, à la découverte des Autrichiens venant du Piémont et de la Toscane.

Le conseil des généraux ennemis a courageusement décidé de se faire jour. Mélas engage, le 14 juin, dans la plaine de Marengo, une glorieuse bataille, qu'il gagne à trois heures et reperd à cinq. Le lendemain, il signe la convention d'Alexandrie, qui rend à la France Gênes, le Piémont, le Milanais, la Toscane, et rejette les Autrichiens derrière le Mincio.

Il était défendu, de part et d'autre, d'envoyer des détachements en Allemagne.

ment enveloppés que M. de Mélas
capituler. Bonaparte y a consenti
que toutes les places de l'Italie, m
lui seraient à l'instant livrées. Méla
avoir l'assentiment de l'Empereur a
un pareil traité.

« Il n'y a pas d'Empereur qui tien
le consul; ce sera ainsi, ou je prend
votre armée, qui n'a aucun moyen

Mélas a dû en passer par là.

Après cet événement extraordina
de Vienne n'a d'autre parti à prendı
ter les propositions de paix qui l
pour la sixième fois, à moins que t
à perruque ne soient frappées de ve

10 messi

Moreau a encore battu M. de Kra
fait cinq mille prisonniers, lui a pri

(1) Bataille d'Hochstett. En apprenant qu
heureusement franchi les Alpes, Moreau, p
lui abandonner le camp retranché d'Ulm, pa
18 au 20 juin, entre cette ville et l'embou
livra, dans les plaines d'Hochstett, une sér
Lecourbe, Richepanse, Gudin, Montrichard
phèrent des efforts désespérés des Autrichien
Non seulement Kray abandonna son can

de canon. Les Autrichiens font sottise sur sottise. Ils sont perdus s'ils refusent nos propositions si modérées.

Pauline Bonaparte, qui a épousé le général de division Leclerc, il y a trois ans, est arrivée ici, hier, pour rétablir ses reins affaiblis par une première couche. Elle m'a fait prier de passer chez elle. C'est une bonne petite femme, fort douce et fort gentille. Elle m'a engagé à dîner aujourd'hui; j'irai.

Elle ne connaît personne à Plombières et paraît tout heureuse d'avoir pour voisin un camarade de son mari. Je lui dois les soins que je voudrais qu'on eût pour toi si tu étais à sa place. D'ailleurs, à moins de lire dans l'avenir, on ne peut prévoir ce qui résultera du hasard d'une rencontre; les bons procédés ne sont jamais perdus!

14 messidor (3 juillet).

On a donné un bal où se trouvaient soixante femmes dont plusieurs très jolies. Il n'y avait qu'une douzaine d'hommes et quatre danseurs

grands magasins de Donawerth et de Ratisbonne, mais il évacua la Souabe, la Franconie et la Bavière. Decaen entra, le 28 juin, à Munich, d'où l'Électeur s'était enfui la veille.

seulement. La musique écorchait
n'y suis resté qu'un moment.

On m'a beaucoup engagé à da
reaux ! croyez-vous que je serais
j'étais en état de gambader ?

J'ai quitté le bal pour tenir com
Montesson (1) ; elle est arrivée, il
avec M. Depont, que j'ai connu, à
de la province de Lorraine.

19 messi

Voilà Bonaparte revenu à Paris,
qui demande plus de réflexion, d
d'arrangements, de conditions !

Il faut ménager les intérêts resp
queur, qui dicte ses conditions, n
montrer trop exigeant, de peur de
cendie au lieu de l'éteindre. U
quelles que soient les faveurs dont
Fortune, doit être assez adroit pour
son *grain* dans la balance politique.
la faire pencher entièrement de son

(1) Charlotte-Jeanne Béraud de La Haye
de Montesson, veuve (morganatique), depui
Philippe d'Orléans, petit-fils du Régent. El
trois ans en 1800.

sera éphémère et ses lauriers se faneront. C'est une paix solide qu'il nous faut ; nous ne l'obtiendrons qu'en renonçant aux prétentions exagérées des directeurs. Bonaparte l'a senti ; il a quitté l'Italie avec la certitude que, sous très peu de temps, cette grande œuvre serait terminée.

J'ai annoncé que la campagne ne serait pas longue et que le résultat des étonnantes conceptions du premier Consul tiendrait du miracle ; tu vois si je me suis trompé !

Mme de Montesson m'a fait lire une lettre de Mme Bonaparte très rassurante. Son mari lui annonce qu'avant un mois tout sera fini. Le cabinet de Saint-James cherche à se rapprocher et prend des biais pour entamer des négociations. Espérons que la tranquillité sera bientôt rendue à notre malheureuse patrie ; que nous pourrons jouir, dans le calme, sous la protection d'un gouvernement sage, du fruit de nos travaux, en trouvant notre récompense dans l'union de nos concitoyens.

Trop heureux de leur avoir sacrifié, pendant neuf ans, notre sang, notre repos, notre santé et nos plus douces affections !

23 messidor (1

La nouvelle d'un armistice sur le
prématurée. Il était près de se conc
Moreau, maître de la Bavière, s'est mo
plus exigeant.

Vallin m'écrit que l'affaire est encor
mais qu'elle va se terminer.

Je le crois d'autant plus volontiers q
autrichienne, constamment battue depı
ture de la campagne, est très rédui
découragée ; tandis que la nôtre, toujo
rieuse, a gagné en nombre, en énergie
voure.

Voilà ce qui déterminera M. de Kr
crire aux conditions de Moreau. Cette
devait être courte ; la voilà presque tern

5 thermidor (24

Je partirai, le 10, pour Bâle, où mes
et mes équipages arriveront le 13.

Je me rendrai de là à Constance, d'où
un officier à Moreau, pour lui demander
tination.

L'armistice (1) est enfin conclu.

(1) Armistice de Parsdorf, 15 juillet. « Suspensi



8 thermidor (27 juillet).

Leclerc vient d'arriver à Plombières pour prendre quelques bains, dont il a besoin. Nous avons dîné ensemble.

— « Général, je ne vous croyais plus ici, m'a-t-il dit.

— « Où voulez-vous que j'aille, dans l'état où vous me voyez?

— « Il est pénible, mais il ne peut vous empêcher de remplir vos nouvelles fonctions.

— « Quelles fonctions ?

— « N'êtes-vous pas inspecteur général aux revues ?

— « Pas que je sache !

— « Eh bien ! il n'y a que l'absence de mon beau-frère Bonaparte qui ait pu retarder votre nomination. Il l'a promise d'une manière trop positive, pour que la place soit donnée à un autre. Il suffirait de lui rafraîchir la mémoire; pourquoi ne le faites-vous pas?

11 septembre des hostilités dans le Tyrol, la Suisse et les Grisons. La reprise devra être annoncée respectivement douze jours d'avance. Les places de Philipsbourg, Ulm, Ingolstadt resteront bloquées par les Français, mais elles pourront se ravitailler tous les dix jours. »

— « Ce serait la première fois que
rais quelque chose pour moi.

— « Alors, je m'en charge. Demair
rai; je vais le presser de tenir sa paro

Bonaparte aime beaucoup Leclerc
confiance en lui. Laissons faire et a
événements avec tranquillité.

Bâle, 24 thermidor

J'ai envoyé un officier à Moreau pou:
der ce qu'il voulait faire de moi. Il
« qu'en ce moment il ne peut me donı
mandement; mais que, très incessamı
placera d'une manière avantageuse; q
dant, j'achève ma guérison sans m'é
l'armée. »

Pour m'en faciliter les moyens, il m'
quante louis à titre de gratification.

26 thermidor (1

J'ai reçu, ma bien et doublement aim
les lettres de ton père m'apprenant toı
accouchement (1). Tu devines la joie
causée cette nouvelle. On me dit que

(1) Élevé au Prytanée, entré à Saint-Cyr, en

Félix est joli, gracieux, à croquer ! Alors, il te ressemble ; ce qui prouve qu'il a déjà de l'esprit. Comme je voudrais vous embrasser tous les trois !

4 fructidor (22 août).

J'habite dans la meilleure maison de Bâle, chez de riches négociants, dont j'ai fait la connaissance avant mon départ pour l'Irlande.

J'y trouve bon visage, bons procédés, bonne compagnie, bonne table, jardin spacieux et magnifique, bains commodes ; c'est charmant !

Je t'ai envoyé une romance de ma composition ; tu ne me dis même pas comment tu l'as trouvée ! On m'a assuré que les paroles allaient bien avec la musique. Tu as eu de si grandes affaires à terminer depuis cet envoi que tu n'as pas essayé cela sur ta guitare ; tant pis !

Je ne quitterai pas Bâle sans t'avoir acheté du bazin, des robes de mousseline anglaise et tout ce

Victor, son frère aîné, Félix Hardÿ fut, après une brillante carrière, tué en Crimée, au *Mamelon vert,* le 7 juin 1855, comme colonel du 11e Léger. L'Empereur avait déjà signé sa nomination de général, sur la proposition de Pélissier, ancien aide de camp du général Vallin.

De son mariage avec Mlle de Périni, Félix Hardÿ a eu un fils, qui est le général Hardÿ de Périni.

qui pourra te convenir. J'y joindrai de q
ler Victor et Félix. Je consacrerai à c
vingt-cinq des cinquante louis que Mo
donnés.

14 fructidor (1er septe

Grenier (1) et Ney m'ont tenu paro
cher Vallin est enfin chef d'escadrons
ressenti le plus vif plaisir.

Le thermomètre politique est à la paix ;
le ministre impérial acharné à la continu
la guerre (et qui a reçu de Londres force g
cet effet), est remercié et remplacé par le
Cobenzel, le signataire du traité de Campo-

Si la paix se conclut cet hiver, nous
tuerons, au printemps, notre gentil mé
Troissy. Nous vivrons comme de bons
gnards, sans luxe ni profusion.

Tu verras qu'une honnête médiocrité,
par la sage économie, donne l'aisance
mieux que la fortune sans l'ordre.

Moreau m'a fait réserver quatre très bea
vaux, qui m'attendent à Neubourg.

(1) Il avait remplacé dans le commandement de l'ai
le lieutenant général Gouvion-Saint-Cyr, brouillé avec
Sainte-Suzanne, envoyé sur le Rhin, avait cédé à Rich
commandement du centre de l'armée d'Allemagne.

Tu vois qu'il ne m'oublie pas ; j'espère que je ne tarderai pas à le rejoindre, et, si les hostilités recommencent, je lui revaudrai cela l'épée à la main.

Je fais faire pour notre fils aîné, le turbulent Victor, un habit de hussard. Je le lui enverrai, avec un sabre, qui fera grand bruit sur le pavé. Donnons-lui des goûts belliqueux dès le premier âge, pour qu'à vingt ans il ne ressemble pas au voisin Martial.

18 fructidor (5 septembre).

Je fais mes malles pour rejoindre Moreau à Augsbourg ; j'y serai le 22 fructidor.

XVI

CAMPAGNE DE BAVIÈRE

Armée d'Allemagne.

Munich, le troisième jour complémentai
(20 septembre 18(

Le courrier si impatiemment attenc apporté les dépêches contenant les con sitions de Bonaparte à celles de l'Empe

Ces messieurs de Vienne ont l'oreille et paraissent enfin décidés à la paix.

On leur a proposé de prolonger l'armi entamer les négociations, à la condit nous livreraient les forteresses de Phi Ulm et Ingolstadt, en garantie de leur et de leurs intentions pacifiques.

L'Empereur avait demandé vingt-qua de réflexion, mais, dès cette nuit, il a courrier à Moreau, pour lui dire qu'il l'instant, envoyer un officier aux avant-p

de régler avec le comte de Lehrbach les conditions de la remise des trois forteresses.

Ainsi, la belle armée du Rhin, qui vient de quitter ses cantonnements avec l'espoir de pénétrer dans les États héréditaires et qui *jubilait* de se porter en avant, n'aura pas une amorce à brûler; elle va reprendre de nouveaux cantonnements en Souabe et en Bavière. Il n'y a plus à douter que nous aurons définitivement la paix avant un mois.

Moreau va former des arrondissements; j'en aurai un. En attendant, je reste à Munich, où j'habite, avec Vallin, le palais de l'Électeur. J'ai une table de vingt couverts et, à ma disposition, la pharmacie et les bains de la Cour. Le tout, *gratis pro Deo;* c'est autant de pris sur l'ennemi!

Tout est ici d'une cherté folle, et encore n'y trouve-t-on rien qui vaille!

Sauvage m'annonce qu'au retour d'une mission dont le ministre l'a chargé, il a été nommé chef d'escadrons à la suite du 6e hussards. Voilà donc mes deux aides de camp hussards et chefs d'escadrons.

Sauvage ne me paraît pas malheureux; il a eu son épaulette à meilleur compte que Vallin, qui n'a pas non plus à se plaindre.

3 vendémiaire an IX (25 septeml

Les divisions ont repris les cant
qu'elles avaient en Bavière et en Sou
la rupture de l'armistice (1).

16 vendémiaire (8 o

Le parti de Thugut est enfin culbuté.
reur, à son retour de Vienne (2), a mont
ractère, et la faction ennemie de la pai
dessous. Le comte de Lehrbach remplac
au ministère; Cobentzel ira au congrès
ville (3).

(1) L'armistice de Parsdorf finissait le 11 sep
Premier Consul autorisa Moreau à le prolonger jusq
vembre. La convention fut signée, le 17 septembre
linden et causa la même joie à Vienne qu'à Paris.
à la paix. L'archiduc Charles devenait généralissime
de l'Empire, et son jeune frère l'archiduc Jean re
baron de Kray à celle du Danube. Les deux armée
et autrichienne, étaient séparées par l'Iser; chacune
tenir à trois mille toises.

(2) François II était venu, le 7 septembre, à Alt
quartier général de l'armée du Danube, qui lui a
accueil enthousiaste. Il était retourné dans sa capit
convention d'Hohenlinden.

(3) Il ne s'ouvrit que le 9 novembre; Joseph I
représentait le Premier Consul; Cobentzel, l'Emper
gleterre ayant refusé l'armistice naval que la Franc
posé, Bonaparte ne voulut pas consentir à l'envoi d

En attendant, l'armée, bien cantonnée en Franconie, en Souabe et en Bavière, vit aux dépens du pays, sans qu'il en coûte un sou à la République.

27 vendémiaire (19 octobre).

Les maudits Anglais travaillent plus que jamais le cabinet de Vienne, sur lequel ils ont déversé des tonneaux d'or.

Heureusement, chacune de leurs guinées ne vaut pas un homme tirant un coup de fusil ou de canon. C'est la pénurie d'hommes qui forcera l'Empereur à accepter les propositions qu'on lui a faites. La paix sera-t-elle bien sincère de sa part et durera-t-elle bien longtemps, j'en doute.

Par-ci, par-là, quelques officiers viennent me voir dans mon palais électoral.

La table est toujours servie pour douze personnes, parce que ces gens-là savent qu'il me revient douze couverts.

A Bernadotte, à Paris.

28 vendémiaire an IX (20 octobre).

Tu as demandé pour moi au Premier Consul la

du roi Georges. On ne put s'entendre; les négociations furent rompues, le 26 novembre, par la reprise des hostilités en Bavière.

place d'inspecteur général aux revues promise et ne tient pas sa parole. aujourd'hui, avec une surprise extrême, fait la grâce de me donner un emploi inspecteur aux revues. La première m'aurait plu, — dans le temps, — par était assimilée à mon grade et qu'elle c ma santé très éprouvée.

Aujourd'hui que j'ai repris du service crifierais pas le commandement d'une d plaisir d'être inspecteur général; à p raison, n'accepterai-je pas d'être simpl teur.

J'ai près de vingt ans de services; il ans que je suis officier général; je fais sans interruption depuis 1792; j'ai autan qu'un autre à être conservé. Si, pourtan mier Consul ne me juge pas digne de f nombre des élus, il est *constitutionnel maître* de disposer de mon sort *à sa v* supporterai tout avec courage, hormis u liation.

Dis à Bonaparte qu'il peut disposer place en faveur d'un quartier-maître (1)

(1) Les quartiers-maîtres, créés par Choiseul, le bre 1762, étaient les *officiers de détails*, chargés d

commissaire des guerres (1). Je n'ai pas couru les hasards de la guerre pour rétrograder au moment de la paix.

du casernement et des distributions. En 1772, on les appelait *quartiers-maîtres trésoriers*. Un décret du 18 nivôse an IV (8 janvier 1796) en créa deux par régiment, l'un au dépôt, l'autre à l'armée.

(1) Les *commis aux montres* (ou revues), institués, en 1356, par Jean le Bon, étaient choisis par les maréchaux de France, parmi les hommes d'armes ayant servi six ans au moins dans une compagnie d'ordonnance.

Jusqu'à Charles IX, ils ne furent que les agents subalternes du connétable et des maréchaux. Leur importance s'accrut pendant les guerres de religion; il y eut des commissaires aux vivres, aux montres, à la conduite. Charles IX, en 1567, créa les commissaires ordinaires des guerres, agents du roi. Il y en avait 50, en 1610. Ils passaient les garnisons en revue, déterminaient l'effectif des compagnies et faisaient la chasse aux *passe-volants*.

Louis XIV leur imposa un cautionnement de 33,000 livres et l'obligation de cinq ans de service actif.

En 1788, 127 commissaires ordinaires, ordonnateurs principaux ou provinciaux réformaient les soldats hors d'état de servir, siégeaient aux conseils judiciaires des régiments, administraient les hôpitaux, surveillaient les arsenaux, passaient des revues d'effectif.

Sous la Révolution, leur nombre s'éleva à 600, dont 40 ordonnateurs; les autres étaient de 1re ou de 2e classe. L'arrêté des consuls du 9 pluviôse an VIII, qui créait l'inspection des revues, les réduisit à 200, assimilés, suivant leur classe, aux chefs de bataillon ou aux capitaines.

Ils concourent, en 1817, à la formation du corps de l'intendance.

A madame Hardy.

2 brumaire (24 o

MM. les plénipotentiaires se renden
ville. Dieu veuille qu'ils s'arrangent u
fois, et cela arrivera si, de part et d'a
met de la loyauté et de la franchise.

Cobentzel est passé ici, il y a quatre jo
serions allés le voir à son passage, mai
avait fait prier d'avance, par un officie
envoyé à mon camarade Decaen, de le
de tout cérémonial et de lui permettre d
l'incognito jusqu'à Strasbourg.

Nous ne nous sommes pas dérangés,
ce qui reste ici de la Cour électorale s'
senté à sa porte pour lui faire des *salam*
n'a voulu voir personne.

Les généraux en chef ont été appelés
pour être consultés sur le travail de réfo
va avoir lieu. Il est à désirer que cette o
importante soit basée sur l'équité. On ne
conserver un si grand nombre de générau
la réforme fera beaucoup de mécontents.

Quelques précautions que prenne le go
ment, il se glissera toujours des injustices.

Les hommes qui perdent leurs places n'ont pas envie de rire, et bien peu se connaissent assez pour ne pas s'abuser sur leur propre mérite.

6 brumaire (28 octobre).

Le gouvernement nous travaille d'importance; le nombre des généraux de division est fixé à cent vingt. On prend parmi eux ce qui est nécessaire pour le service; le reste est en non-activité, à la disposition du gouvernement.

Ces cent vingt généraux sont fort bien traités; mais ceux qui ont leur retraite, le seront très mal.

14 brumaire (5 novembre).

Aussitôt que le soleil se montre, je cours au jardin anglais et m'y promène pendant une bonne heure. Cet exercice me fait un bien infini.

On est ici dans l'inquiétude; l'occupation de la Toscane (1) par nos troupes fait craindre la rup-

(1) La Toscane était placée par la convention d'Alexandrie au delà de la ligne de démarcation des deux armées.

Le marquis de Sommariva, représentant du grand-duc en fuite, et commandant des troupes autrichiennes, fomenta contre les Français un soulèvement que Brune, général en chef de l'armée d'Italie, dut repousser.

Le 15 octobre, Dupont occupa Florence, et Clément, Livourne, où il captura 46 navires anglais. Monnier et Carra

ture de l'armistice et des négociations
ville.

Cette expédition m'a paru, comme
monde, fort étrange. Cependant, à force
chir, je n'y vois rien d'alarmant. Je suis
que la chose s'est faite d'accord avec l
d'Autriche. Un officier de l'état-major d
vient nous prévenir de nous mettre sur no
Moreau écrit de Paris en date du 5, sans
mot de ce qu'on doit faire ou ne pas faire

Il y a au moins dix-huit jours que nos
sont entrées à Florence et à Livourne.

Les Autrichiens n'ont encore rien dit;
opération n'était pas de leur goût, nous
eu déjà quelques agressions en Italie ou i
bentzel aurait quitté Lunéville et Moreau s
retour, ou au moins en route pour rejoin
armée.

22 brumaire (13 novem

Voici le fin mot du voyage de M. de Cob
Paris. Il était chargé de négocier, à la c
que ce serait conjointement avec l'Ang

Saint-Cyr prirent d'assaut, le 19, la petite ville d'Are
de l'insurrection. Sommariva se retira, avec ses trou
le duché de Ferrare, et la Toscane resta au pouvoir
çais.

dont l'Empereur prétend ne pas pouvoir se détacher sans manquer à ses engagements.

Bonaparte dit alors à Cobentzel :

« Qu'il avait la certitude que le gouvernement anglais ne voulait pas et ne pouvait pas vouloir la paix continentale;

« Que les pouvoirs qu'il avait reçus n'indiquaient aucune sincérité, aucune bonne foi de la part de l'Empereur;

« Que, puisque François II ne voulait que gagner du temps, c'était à la France à le prévenir. »

L'ordre fut aussitôt envoyé de rompre l'armistice; dans douze jours, on sera de nouveau aux prises.

Pour le coup, il faudra aller jusqu'à Vienne; l'armée y est toute disposée, quoique la saison soit peu favorable.

Il n'y a que la victoire qui puisse terminer cette grande querelle!

24 brumaire (15 novembre).

Les Autrichiens font beaucoup de mouvements; notre armée se rassemble aussi et nous attendons Moreau d'un jour à l'autre. Les courriers de Vienne à Paris, ceux de Paris à Lunéville et à

Vienne, passent tous à Munich et se s
très rapidement.

27 brumaire (18 nove

Je commence à devenir grand garçon
trois jours, je monte à cheval et cet exe
fait du bien.

La neige est tombée à gros flocons tou
tinée. Ce soir, nous sommes envelopp
brouillard fort épais; aussi je souffre des

Moreau arrivera le 1er frimaire et, le
recommencera. L'armée est en mouvem
rapproche du champ de bataille.

5 frimaire (26 noven

Moreau m'a donné la division de rés
l'aile gauche, où commande le lieutenant
Grenier, un vieil ami, qui m'a accueilli av
pressement le plus affectueux. Moreau
content de notre intimité.

C'est après-demain qu'expire l'armisti
pendant, le signal du combat sera différé d
ques jours, parce qu'on attend le retour d
rier que Cobentzel a expédié à l'Empere
savoir si, définitivement, il veut ou non
sans le concours de l'Angleterre.

L'armée est superbe (1) et composée de cent mille hommes qui ne demandent qu'à marcher. Pour cette fois, il est certain que, l'épée tirée, nous ne la remettrons au fourreau que quand la paix sera signée.

Je passerai demain mes troupes (2) en revue.

Il n'y a pas de temps à perdre pour se mettre en mesure de livrer bataille après-demain, si nous en recevons l'ordre du général en chef.

ORDRE DU JOUR DE L'ARMÉE DU RHIN DU 11 FRIMAIRE AN IX (2 DÉCEMBRE 1800).

Combat d'Ampfingen.

L'armée est prévenue que les deux divisions Hardÿ et Ney, du lieutenant général Grenier, qui n'étaient composées que de treize bataillons et de cinq régiments de cavalerie, ont été attaquées

(1) *Général en chef*, Moreau; *chef d'état-major*, Dessoles; aile droite, *lieutenant général* Lecourbe; *divisions*, Molitor, Gudin, Nansouty; centre, Richepanse; *divisions*, Grandjean, Grouchy, Decaen; aile gauche, Grenier; *divisions*, Ney, Hardÿ, Legrand; *réserve de cavalerie*, d'Hautpoul.

(2) Composition de la division Hardÿ : généraux, Bastoul, Bonnet, Fauconnet; *infanterie*, 53e et 89e demi-brigades; *cavalerie*, 23e chasseurs, 2e dragons, 13e et 17e de cavalerie; *artillerie*, 2 compagnies du 3e d'artillerie légère; *génie*, une demi-compagnie de sapeurs.

aujourd'hui par la totalité de l'armée en

Le général en chef, ne voulant pas

(1) *Bulletin des opérations : division Hardÿ.* — Hardÿ fut attaquée à la pointe du jour, dans sa Hann, par une colonne considérable d'infanter canon. Ses avant-postes furent forcés de se retirer ruisseau de Ratkirchen; mais ils y arrêtèrent long nemi par une vive fusillade, bien soutenue.

Un bataillon se porta rapidement à la renco deuxième colonne ennemie, qui se dirigeait sur le fl de la division par le ravin de Ratkirchen.

Le bataillon fit preuve de la plus grande bravou tant à l'ennemi; mais les forces des Autrichiens a la division fit un mouvement rétrograde, et se porta de Hann, faisant en même temps, par une conversio face aux deux colonnes ennemies. Le combat fut très

Pendant que l'ennemi attaquait de front avec des supérieures, il manœuvrait aussi par le flanc gauche.

A deux heures, le général Grenier ordonnait la la division sur Haag. Cette retraite se fit en bon ord hauteurs à gauche de la grande route; on profita de positions avantageuses pour arrêter les progrès de l'en le soir, la division prit position en avant de Haage, sur la grande route de Mülhdorf.

Toutes les troupes du général Hardÿ se sont dis l'envi; elles ont montré une fermeté et un courage dinaires.

La cavalerie, et principalement l'artillerie, se sont marquer par leur bonne contenance et leur audace.

Le général Hardÿ, commandant la division, a dans cette bataille, un officier de son état-major a ses côtés.

Le général de brigade Bastoul, auquel il a été fo

combat inégal, a ordonné un mouvement rétrograde et la réunion de l'armée. Il a vu avec plaisir l'ardeur des troupes et le dévouement des chefs. Bientôt, il leur fournira l'occasion de les déployer de nouveau.

Toute la République a les yeux sur la brave armée du Rhin; elle répondra à son attente par de nouvelles victoires!

MOREAU.

Hardÿ à sa femme.

Munich, 12 frimaire (3 décembre).

Depuis que j'ai quitté Munich, j'ai toujours été à cheval. Nous avons eu hier une bataille sérieuse, qui a duré de six heures du matin jusqu'à la nuit. L'ennemi était en forces triples des nôtres; il n'y

mettre le commandement, a déployé son sang-froid et ses talents connus.

Pertes : 700 hommes tués, 2 pièces démontées.

Cette journée, où nos troupes ont combattu contre un ennemi trois fois plus nombreux, a coûté au moins aussi cher à l'ennemi qu'à nous-mêmes. Le général Hardÿ a démontré qu'il était également capable de diriger de grandes opérations offensives et de couvrir une retraite. Le lieutenant général Grenier lui a décerné les plus grands éloges.

Le général de division, chef d'état-major,

DESSOLES.

avait que la division Ney et la mien
résister sur le point d'attaque. Nous no
battus comme des lions et nous n'avo
changer de position, la nôtre n'étant
avec aussi peu de monde.

Nous prendrons notre revanche da
trois jours. Je ne serai pas de la parti
hier la main gauche percée d'une bal
ment où je menais, pour la troisième
infanterie à la charge.

Ma blessure n'est pas dangereuse,
sera longue à guérir.

Permets-moi de remettre au prochai
plus de détails. Je souffre beaucoup e
de repos.

Je t'embrasse de tout mon cœur, ain
chers enfants.

P.-S. — Je suis revenu à Munich, où
cellents chirurgiens.

13 frimaire (4 dé

On vient de lever le premier appareil
sont très belles; demain, la suppuratio
blie. Je n'ai pas de fièvre, l'appétit est
je ne puis le satisfaire et ce n'est point

tion ; mes longues souffrances m'ont rendu raisonnable.

L'armée a déjà pris sa revanche. Hier, nous avons complètement battu l'ennemi (1). Moreau

(1) Bataille de Hohenlinden. Le combat d'Ampfingen, où 77,000 Austro-Bavarois n'avaient pas réussi à entamer 20,000 Français, donnait à l'archiduc Jean toutes les audaces. Sa confiance s'accrut encore quand il vit, le 2 décembre, Moreau concentrer ses troupes et les replier derrière la forêt de Hohenlinden. Le jeune général en chef ne se doutait pas que son habile adversaire voulait l'attirer sur un champ de bataille longuement étudié pendant les loisirs de l'armistice, où le sol, coupé de ruisseaux et de fossés, parsemé de mamelons, d'escarpements et de bois épais paralyserait l'action de sa cavalerie, rendrait sa supériorité en artillerie inutile et livrerait sa médiocre infanterie à la *furia* des grenadiers français.

La neige tombait, fouettant les visages, effaçant les chemins que le charriage des bois et les pluies d'automne avaient déjà rendus impraticables. L'archiduc n'hésita pas, cependant, le 3 décembre à la pointe du jour, à conduire sa belle armée au combat.

Il avait formé trois colonnes. La principale, celle du centre, suivait la chaussée de Mülsdorf à Munich, qui traverse la forêt de Hohenlinden. En tête, la plus grande partie de l'infanterie autrichienne et bavaroise; puis le parc d'artillerie, suivi d'une réserve de grenadiers hongrois; derrière, toute la cavalerie. Deux colonnes latérales suivaient, comme elles pouvaient, des directions parallèles. L'archiduc leur avait donné rendez-vous dans la plaine de Hohenlinden, au delà de la forêt, où il devait être également rejoint par le corps qu'il avait, depuis trois jours, détaché sur sa droite pour tourner l'aile gauche des Français.

Moreau devinant les projets de l'archiduc Jean, comme

s'est arrangé de manière à abréger l
de l'archiduc Jean. Il lui a fait six n
niers, dont trois généraux, deux colon
quatre-vingts pièces de canons et trois
sons. Un corps de dix mille hommes
dans les bois et n'en sortira qu'en met
armes.

On me raconte que mes amis Ney
panse ont accompli des prodiges d'auda
trépidité.

La grande colonne du centre, conduit
chiduc, s'était engagée sur la chaussée d

Bonaparte avait, à Marengo, prévu ceux de M
Richepanse contre la queue de la colonne princip
que Grouchy l'arrêtait au débouché de la forêt
l'attaquait furieusement en flanc. A deux heure
austro-bavaroise était rompue et dispersée dans
parc d'artillerie était pris et la cavalerie, ne sachan
se repliait vers Mulsdorf. Les colonnes latérales,
la neige, combattirent en désespérés pour sauve
La cavalerie se dévoua pour couvrir la retraite, m
était complet : 100 canons pris, 6,000 morts,
sonniers.

Moreau déclara modestement qu'il devait sa vi
tiative de Richepanse, aux belles manœuvres de
la vaillance de ses soldats, entraînés par l'exem
généraux, Ney, Grouchy, Grandjean, Decaen, Bast
Walter et Kniasewitz.

Il la devait surtout à sa science de la guerre, à
avec laquelle son plan avait été compris et ses ord

dans le long défilé qui traverse les bois d'Hohenlinden. Il y avait toute la belle infanterie hongroise, le parc d'artillerie, la réserve de cavalerie. Ney a attaqué furieusement cette colonne en flanc avec la moitié de sa division, pendant que Richepanse l'assaillait en queue avec une seule demi-brigade, la 48e.

Trois bataillons hongrois se détachent de la chaussée et, précédés d'une nuée de tirailleurs, sortent du bois, en colonne serrée, pour attaquer Richepanse.

— « Grenadiers de la 48e, crie le général en montrant les Hongrois de la pointe de son sabre, que pensez-vous de ces gens-là?

— « Qu'ils sont morts! » répondent cinq cents voix.

Et l'on court au-devant d'eux, baïonnettes basses; on les renverse malgré leur vaillance et on les rejette dans le défilé, où s'entassent ceux qui fuient déjà devant Ney.

C'est ainsi que la déroute a commencé.

Les prisonniers passent, en ce moment, sous mes croisées.

Ceci n'est que le prélude de ce qui arrivera dans peu de jours. Bonaparte va faire un coup de maître, que je ne puis pas te communiquer (quoi-

que je sois dans le secret) parce que
pourrait se perdre. Sache seulement
trois semaines, la campagne sera term
paix signée sur le champ de bataille.

Je regrette bien vivement d'avoir é
quinze jours trop tôt. Heureusement,
main gauche; la droite me reste pour
Chaque courrier te portera de mes nouv

Bonaparte s'est clairement prononcé au
la réforme. Tous ceux qui ont fait la gu
conservés de plein droit; la réforme n'
que ceux qui, depuis huit ou neuf ans, o
beaux bras à Paris, dans les anticham
ministres, ou qui, par leurs intrigues, se
donner des emplois là où il n'y a pas à
d'être blessé ou tué.

Je n'ai pas, comme tant d'autres, fait
la guerre; mais ma place suffit pour n
vivre honorablement.

Je ne suis ni bien malade, ni bien tri
de la mélancolie! J'ai bon appétit et, d
ques jours, je ne serai plus à la diète.

En ce moment arrivent à Munich de
raux qui ont eu le même sort que moi.
Walter, général de brigade, et l'autre
qui commandait ma division le 12 frimai

ci est en danger de perdre une jambe; l'autre s'en tirera.

16 frimaire (7 décembre).

Nous avons pris à l'ennemi cent trois pièces de canon et dix à onze mille prisonniers. Des dix mille Autrichiens qui étaient bloqués dans la forêt, une grande partie s'est échappée à la faveur des ténèbres.

Cette affaire et celle du 10, qui m'a été si funeste, coûtent aux ennemis plus de vingt mille hommes, tant tués que blessés et prisonniers.

L'armée va passer l'Inn, qui sépare l'Autriche de la Bavière. Après-demain, elle entrera dans les États héréditaires, où l'on n'a pas vu de Français depuis 1741.

Ma blessure va aussi bien que possible. J'ai eu la fièvre et un violent mal de tête toute la nuit dernière; ce matin, je souffre peu.

P.-S. — Envoie-moi la grosseur de la tête de Victor, je lui ferai faire un joli chapeau.

20 frimaire (11 décembre).

L'armée a passé l'Inn, hier, à quatre heures du matin, fort heureusement, dit-on. Nous n'avons point encore les détails officiels. L'armée des Gri-

sons (1) est au cœur du Tyrol et menac
rières de l'armée autrichienne d'Italie.

Leclerc à Hardy.

Paris, le 21 frimaire an IX (12 déc

Hier, mon cher général, le premie
vous a nommé inspecteur général aux re
m'empresse de vous annoncer cette nouv
je crois, vous sera agréable.

Le gouvernement vous a rendu la jus
vous était due, et je m'en réjouis.

Je n'oublierai pas, mon cher général, n
rapports de Plombières et j'attacherai t
infiniment de prix à votre estime et à votre
que je vous prie de me conserver.

Salut amical.

LECLE

(1) 12,000 hommes en quatre divisions (Baraguey-d
Rey, Morlot, Vandamme) sous le commandement de Ma
ayant pour chef d'état-major le général Mathieu Dum
rières commandait l'artillerie, Laboissière la cavalerie.
des Grisons, opposée au corps autrichien d'Hiller, a
mission de relier entre elles les armées d'Allemagne et
Macdonald franchit le Splugen, le 6 décembre, sous
lanches, au prix d'efforts inouïs, occupa la Valteline,
Hiller dans le Tyrol et forma l'extrême gauche de
d'Italie déployée devant le Mincio.

Je pars pour Lyon, où je vais former un corps d'armée.

Hardÿ à sa femme.

Munich, 22 frimaire (13 décembre).

Tout va au mieux de notre côté. Il importe maintenant de savoir où est l'armée d'Italie; ses succès contribueront autant que les nôtres à terminer cette horrible lutte. Ce n'est plus pour nous agrandir que nous combattons, mais pour arrêter l'effusion du sang et donner la paix à l'Europe. Quand on défend la bonne cause, on a bon espoir.

26 frimaire (17 décembre).

Voilà l'Angleterre aux prises avec les puissances du Nord; elle aura moins d'or à verser dans les coffres de l'Empereur!

La Prusse et la Russie s'emparent de Hambourg et ferment l'entrée des ports de la Baltique aux Anglais, qui y apportaient une quantité prodigieuse de marchandises, par lesquelles ils tenaient leurs engagements avec l'Empire.

Le roi Georges ne pourra plus tirer de grains de l'Allemagne et, par ce commerce d'échange, nourrir une partie de son peuple.

Il devra rabattre de ses prétentions et r
à son système de dévastation.

Je crois, comme le disaient les générau
chiens après Hohenlinden, que l'Empei
rien de mieux à faire que la paix.

Je vois passer jusqu'à quatre courriers p
allant de Vienne à Paris ou à Lunéville.

28 frimaire (19 décem

L'emploi d'inspecteur général aux revues
résidence à Paris, avec un traitement de vir
mille francs. C'est très joli, surtout à la vei
paix; on ne peut pas être mieux traité. Q
recevrai l'avis officiel, je me rendrai à Pa
je ferai au premier Consul ces deux questi

— « Cette place ne me prive-t-elle pas
grade? Conserverai-je le droit de rentrer e
comme général divisionnaire quand bon n
blera ou quand les circonstances me l'i
ront? »

Si oui, j'accepte; si non, je refuse le n
brevet comme j'ai refusé le premier.

Rien ne me fera renoncer au grade de di
naire, que j'ai acheté par dix ans de fatigı
peines, de malheurs et au prix de mon sanę

Sainte-Suzanne et plusieurs autres gé

étaient chez moi ce matin, quand on a apporté la lettre de Leclerc. Je leur en ai fait part, ainsi que du parti que je prenais.

Tous y ont applaudi en me félicitant.

L'armée est déjà à plus de cinquante lieues de Munich. Les Autrichiens se sont retirés derrière l'Ems. C'est là que se fera la paix.

30 frimaire (21 décembre).

Tu recevras incessamment un joli petit habit de hussard pour Victor. Il a été mis à la diligence de Paris à Mézières, le 16.

Sauvage est arrivé, hier au soir, avec le commissaire des guerres qui m'accompagnait en Irlande. Il m'a apporté une lettre de Bernadotte, répétant que c'est par erreur que l'on m'a expédié le brevet de simple inspecteur aux revues ; Bonaparte lui-même a été trompé à ce sujet.

« Mais, continue-t-il, le Premier Consul, complètement éclairé sur tes services, m'a promis pour toi la place d'inspecteur général. Il a donné des ordres en conséquence au ministre de la guerre. Je lui ai observé que tu préférais rester en ligne, que ton intention n'était pas de renoncer à ton grade. Il m'a répondu que cet emploi ne t'empêchait pas d'être conservé sur le tableau des

officiers généraux; que les généraux O
Gauthier (tous deux inspecteurs généraux
dans le même cas. »

Les questions que j'avais l'intention de p
Premier Consul se trouvent ainsi résolue
cepte l'emploi.

4 nivôse (25 décem

L'armée est au cœur des États héréd
Elle y trouve facilement à subsister. More
des contributions suffisantes pour aligner l
arriérée.

Nous ne savons rien de positif sur l
d'Italie (1), mais les bruits de paix circule
que jamais.

10 nivôse (31 décemb

Un nouvel armistice de 45 jours est co
des conditions désastreuses pour les Autri
Ils évacuent le Tyrol, en nous cédant les pla
Passau et Braunau, les seules qui leur re
pour garder Vienne.

(1) Ce jour même (25 décembre), elle gagne la ba
Pozzolo, sur le Mincio, qu'elle franchit le 26, et Brun
Bellegarde à se retirer derrière l'Adige.

Brune avait investi Peschiera, masqué Vérone et s'ap
passer l'Adige à Bussolengo, quand il apprit, le 1er janvi
que Moreau avait conclu avec l'archiduc Charles l'arm
Steyer.

Notre armée n'en est plus qu'à dix-huit lieues et, en définitive, l'Empereur a signé les préliminaires de paix dans les termes où ils avaient été arrêtés à Paris par le Premier Consul et le comte de Saint-Julien. Un courrier les porte à Paris. Quelle humiliation pour l'orgueilleuse et superbe maison d'Autriche! Quelle gloire pour la République !

Je reçois l'ordre de me rendre, sans délai, à Paris, pour y exercer les fonctions d'inspecteur en chef aux revues, en remplacement de Carnot, nommé ministre de la guerre.

Ma blessure va tellement bien que je pourrais me mettre en route dès aujourd'hui; mais je veux la laisser se consolider encore cinq ou six jours ; puis je prendrai la poste.

Dès que je serai installé, je demanderai un congé de deux décades pour t'aller chercher à Philippeville et t'amener, avec Agathe et nos enfants, à Paris. Je vais écrire à un de mes amis pour qu'il m'y loue une maison commode, dans un quartier agréable.

16 nivôse (6 janvier 1801).

Je pars demain et je serais déjà en route, si le payeur avait pu me solder plus tôt les trois mois

d'appointements qui m'étaient dus. Je t' arrivant à Strasbourg, d'où il te sera e pâté de foie d'oie aux truffes, que vous en famille, en buvant à ma santé.

Je passerai par Dormans, où je ne avant le 28, parce que, ne voyageant que je n'irai pas bien vite. Écris-moi à Pari couvert du ministre de la guerre.

XVII

INSPECTEUR EN CHEF AUX REVUES

De janvier à octobre 1801.

Strasbourg, 21 nivôse an IX (11 janvier 1801).

J'arrive seulement à Strasbourg. Les chemins sont si mauvais, les jours si courts, qu'il ne m'a pas été possible de faire plus de vingt lieues par jour. Encore ai-je été obligé de mettre, plusieurs fois, six chevaux à ma voiture. Me voilà à peu près à mi-chemin de Paris. Le voyage ne me fait pas souffrir; ma blessure va bien et paraît devoir se cicatriser bientôt. Breuilly se charge de te faire passer le pâté aux truffes que je t'ai annoncé dans ma dernière lettre de Munich.

Tu dois être contente de mon retour en France, ma bien-aimée. J'y arrive presque guéri, ou du moins avec la certitude que ma blessure n'aura point de suites funestes. Je viens occuper une des premières places de l'État; sans compter l'avan-

tage inappréciable d'avoir auprès c femme et mes enfants.

Je rapporte la certitude de la paix ment désirée, qui va mettre le combl de la République et assurer le bonh concitoyens. Nous l'avons achetée a notre sang; mais il faut que chacun de d'une manière ou d'une autre, sa dette et à la Liberté. Elle ne me coûte pas des milliers de vaillants soldats sont r reux que moi !

J'ai quitté l'armée sous les meilleur Au moment où je montais en voiture, m tique m'a apporté une paire de gan Dans l'un d'eux, j'ai retrouvé mon mé croyais qu'on me l'avait volé à Strasbou dernière.

J'avais à peine fait dix lieues qu'u m'apportait la lettre dont voici la copie.

BUREAU DES REVUES
ET DE L'ADMINISTRATION DES TROUPES

—

Paris, 15 nivôse an IX (6 jai

Le ministre de la guerre au citoyen l
inspecteur en chef aux revues.

Je vous adresse ci-inclus, citoyen, vo

d'inspecteur en chef aux revues, signé par le Premier Consul le 3 de ce mois.

Le zèle que vous avez mis, jusqu'à ce jour, dans tous les postes qui vous ont été confiés, ajoute au plaisir particulier que j'ai de vous faire cet envoi.

Alexandre BERTHIER.

Dormans, le 28 nivôse (18 janvier).

Me voilà à Dormans, dans cette bonne famille Vallin, qui parle de toi à chaque minute et désire ardemment te posséder.

Je comptais ne rester qu'un jour et demi, mais ma blessure me fait souffrir; ma main est enflée, la route l'a échauffée. Je me reposerai demain, et, le 2 pluviôse, au matin, je serai à Paris. Je logerai rue et hôtel de Grenelle, faubourg Saint-Germain.

Dès que j'aurai vu le ministre et les consuls, dès que je serai entré en fonctions, je m'occuperai de trouver une maison commode pour loger notre petite famille.

Une fois ma besogne en train, j'irai vous chercher. Je crains bien que notre petit Félix ne puisse supporter le voyage; les routes sont si mauvaises et si dures que la meilleure voiture ne

met pas les grandes personnes à l'
fatigue; à plus forte raison, les tout pet
Ne pourrions-nous pas le laisser à ta
nous l'amènerait au printemps; je lui
ma chaise de poste pour qu'elle fasse
agréable. Voyez si cela vous convient à
deux.

Paris, 4 pluviôse (24 j

Je suis arrivé hier, vers midi, et me su
rendu chez le ministre de la guerre, qu
bien accueilli. J'ai vu aussi trois de mes c
entre autres le général Olivier. Mon arriv
fait plaisir. J'irai, tout à l'heure, chez Le
Bernadotte, puis je demanderai une aud
Premier Consul.

Je n'entrerai en fonctions que dans
trois jours, le ministre voulant m'insta
même.

On me propose un joli logement, tout
avec cour et jardin, au prix de 1,800 fr
an. Ce n'est pas cher; j'irai le voir dans la

Le général Mortier, que tu as connu à (
où il s'est marié, m'a chargé de le rappe
souvenir, ainsi que le général Olivier,
grand plaisir à te revoir.

6 pluviôse (26 janvier).

J'ai vu hier le Premier Consul, à l'audience qu'il donne tous les quintidis aux militaires, après la parade.

Bernadotte et Lefebvre étaient également flattés de me présenter. Je n'ai eu besoin ni de l'un, ni de l'autre; car, en entrant dans la salle où nous étions quarante officiers généraux ou supérieurs, le Consul est venu droit à moi et m'a dit les choses les plus obligeantes. Bernadotte s'est approché et lui a parlé de moi dans les termes que l'amitié bien sincère peut seule dicter.

Dans une heure, je me rendrai au Comité central des inspecteurs généraux et j'entrerai en fonctions. Je me mettrai bien vite au courant de ma besogne afin d'obtenir, au plus tôt, la permission d'aller te chercher.

L'inspecteur général aux revues Hardÿ à sa chère Calixte.

13 pluviôse (2 février).

J'ai trouvé un logement joli, commode, dans le plus beau quartier de Paris; un peu cher, mais il est impossible de faire autrement. Il y a de l'eau

partout, même dans la cuisine, avanta(
trouve que dans très peu de maisons à

Les appartements ne sont pas très g
d'eux a vue sur le boulevard des Italie
petit jardin pour Victor.

J'ai reçu ce matin ta lettre du 9, qui
de te rejoindre. Patience, un peu de p
doux moment n'est pas éloigné!

18 pluviôse (7

Sénarmont part aujourd'hui pour Bel
Mer, menacée par les Anglais et que l
a failli dernièrement leur livrer. Son pè
riette m'ont écrit pour m'inviter à les a
Dreux; mais cela n'est pas possible à pr

24 pluviôse (13

Depuis six heures du matin, le can
entendre, mais ce n'est plus le canon d'
le signal de la mort!

C'est l'annonce de cette paix (1) tan
qui va rendre le calme et le bonheur à

(1) Traité de paix entre la République français
reur d'Allemagne, signé à Lunéville, le 9 février 18
définitive de la Belgique et de la rive gauche d
France; de l'Istrie, de la Dalmatie et des États
l'Empereur.

trie. Tu viendras ici, ma bien-aimée, partager l'allégresse que cause à tout bon Français un événement aussi glorieux.

Le premier Consul m'a invité à dîner demain chez lui.

Après-demain, je partirai pour Philippeville, où j'aurai bien de la joie à t'embrasser, ainsi que Victor et Félix.

> Voilà nos gens rejoints et je laisse à penser
> De combien de plaisirs ils payèrent leurs peines!

Le général Hardy alla faire la connaissance de son petit Félix à Philippeville et il le laissa aux soins de « maman », la bonne grand'mère Hufty de Busnel.

Il ramena à Paris, dans sa jolie maison déjà meublée, la chère Calixte, sa sœur Agathe et le beau hussard Victor, qui put faire résonner son sabre sur le boulevard des Italiens.

Les cinq mois de bonheur qui suivirent n'ont pas d'histoire. Mme Hardÿ se lia étroitement avec Mme Bernadotte. Elle l'accompagna souvent aux Tuileries et à la Malmaison, où Mme Bonaparte accueillait « la belle Calixte » avec autant de bonne grâce et d'affection que le premier Consul témoignait d'estime et de confiance à son mari.

Hardÿ quitte souvent Paris; il est en Normandie en avril 1801.

Hardÿ, général de division, inspecteur aux revues, à sa femme.

Rouen, 25 germinal an IX (15 avril

Nous sommes arrivés aujourd'hui, V
moi, à une heure, sans accident.

Demain, de grand matin, je me rendrai
lieues de Rouen, pour remplir ma mission

Embrasse Victor et Agathe, et reçois, j
seule, un baiser bien doux, comme je n'en
qu'à ma Calixte.

26 germinal (16 av

Si j'ai terminé demain à Rouen, con
l'espère, je serai le 28 à Paris. Envoie Co
Nanterre, avec mes chevaux, à huit heu
soir. Il m'attendra jusqu'à huit heures et
si je n'y suis pas, il rentrera à la maison
viendra le lendemain à la même heure.

Le 17 juin, le commissaire ordonnateur
(François) dénonce au ministre de la guer
l'état-major de la 6e division militaire (1) do
général Hardÿ le titre d'inspecteur général
vues, alors qu'il n'a droit, d'après l'arrêté des

(1) « La division est prévenue que le général Hardÿ

en date du 27 messidor an VIII, qu'à celui d'inspecteur en chef.

Le général commence, le 30 juin, une grande tournée dans l'Est; il est chargé de l'inspection des troupes de la Franche-Comté, de la Lorraine et de l'Helvétie. Avant de partir, il a installé sa famille dans une villa, à Créteil.

Hardÿ, inspecteur en chef aux revues, à sa femme.

Dormans, 12 messidor an IX (1er juillet 1801).

Nous ne sommes arrivés qu'à une heure du matin à Dormans. Comtois t'aura conté nos péripéties dans les chemins de traverse. Une autre fois, je prendrai la grand'route.

Je suis allé hier à Troissy; l'ouvrage avance. L'escalier fera bon effet; on commence aujourd'hui le plafond du salon; la salle à manger est

teur général aux revues, va arriver incessamment et qu'il passera la revue des troupes qui la composent.

« En conséquence, les chefs de corps se prépareront sur cet objet.

« *Le général commandant la* 6e *division*,

MÉNARD.

Pour copie conforme,

L'adjudant commandant, chef de l'état-major de la 6e *division militaire*,

« JUNKER. »

jolie. Le jardin est bien tenu; nous ı coup de fruits. Notre petit manoir ı gentil.

Dijon, 15 messidor

Je m'arrête à Dijon pour prend bains; ma main blessée ne peut pas J'en trouverai heureusement à Besar sanne, à Yverdun, à Berne et à Bâle. bien me guérir, tout en faisant les l'État.

Mme L... vient d'arriver; la descen ture était une curiosité : deux femme grosse de huit mois; quatre petits ga petites filles, deux bonnes; dix pers compter le cocher.

— « C'est la débâcle! » a dit le matt en déballant cette fourmilière.

Dieu te garde de semblables expédit

Berne, 25 messidor (14 juill

Je suis à Berne depuis deux jours; j demain de bonne heure.

On va donner une nouvelle Consti Suisse. Les élections se terminent en et, comme on a craint du bruit dans qu tons, on a modifié certaines garniso

obligé de courir jusque dans les Grisons et de prolonger un peu mon séjour ici.

Aux bains de Schinznach (1), 29 messidor (18 juillet).

Au lieu d'aller courir dans les Grisons, j'y ai envoyé Robert (2). Pendant qu'il fera cette course, je prendrai les bains sulfureux de Schinznach.

L'eau douce ne me produit aucun effet.

2 thermidor (21 juillet).

Je m'ennuie ici à mourir. La maison des bains n'est remplie que de Suisses, fort épais et de figure à faire reculer. J'ai pour toute société un commissaire des guerres, qui est passablement bavard; au demeurant, bon diable.

Mes opérations dans les 2e, 3e, 4e et 5e divisions me demanderont moins de temps que celles de Suisse, où j'ai trouvé tous les corps en désordre; au lieu que ceux qui me restent à voir sont parfaitement au courant.

17 thermidor (5 août).

Les bains ont fait sur moi un très bon effet. Tu

(1) Sur l'Aar, près du château de Habsbourg, berceau des empereurs d'Allemagne, entre Aarau et Brugg.

(2) L'inspecteur aux revues qui lui était adjoint pour ses tournées.

seras contente de me voir débarrassé c
de ma blessure.

Je serai le 21 à Strasbourg, dont la gar
retiendra trois jours; le 26, à Nancy et, le
tidor, à Metz. De là, je me rendrai dans l
sion; je présume que mes opérations n'
pas bien longues. Si j'en vois la possil
ferai une fugue de Mézières à Philippevil
embrasser notre petit Félix.

Strasbourg, 26 thermidor (14 a

Arrivé avant-hier à Strasbourg, je lo
Debilly, qui n'a pas voulu me laisser à l'a

Je finirai demain toutes mes opérat
m'acheminerai vers Nancy. Je n'ai pas un
toi ; tu me réserves sans doute pour le
toutes les choses que tu aurais à me dire.

Nancy, 2 fructidor (20 ac

Les régiments de carabiniers m'ont don
besogne telle que je n'ai pu quitter Lu
qu'hier. Je serai à Metz après-demain.

Ne t'impatiente pas, mon cœur; je vais
vite possible et tout le monde, excepté toi,
que j'expédie promptement. Partout on m'a
de caresses, d'honneurs, de fêtes. Les

gens soumis à mon inspection revoient avec plaisir un général qu'ils ont connu à la guerre.

Mais je ne m'endors pas sur le gala ; j'ai refusé un grand souper et un bal, que les carabiniers avaient préparé pour moi. J'ai pris gîte chez Robert, qui n'est qu'à deux petites lieues d'ici. Mme Robert a invité vingt-cinq personnes au dîner qu'elle donne pour moi et que je ne puis refuser. Elle me charge de te dire son regret de ne pas te posséder aussi.

Metz, 7 fructidor (25 avril).

Je pars demain, à portes ouvrantes, pour Mézières. Je m'arrêterai à Mouzon, pour céder aux vœux de mes compatriotes. Je n'irai ni à Luxembourg, ni à Thionville, ni à Sarrelouis, ni à Sarreguemines, tant il me tarde d'être revenu à Créteil !

Philippeville, 14 fructidor (1er septembre).

Gronde et gronde bien fort, bien souvent, bien longtemps, ma bonne Calixte, je n'arriverai pas plus tôt. Que veux-tu ? C'est une série de travaux, de courses et de plaisirs auxquels il faut se résoudre. Tous ces plaisirs ne valent pas celui que j'aurai à t'embrasser, au retour.

Je serai à Créteil le 22. Tu m'enverras, la veille,

Comtois, avec trois chevaux, à Lagny.
chemin, puisque c'est là qu'il m'a dép
je suis parti. Pour que le voyage soit
pendieux, il prendra du foin ficelé et d
pour deux jours.

Je suis arrivé à onze heures du matin
peville; j'ai surpris la famille, que je n
prévenue. Félix est un enfant charmant,
que j'aurais mangé de caresses si je n
peur de le faire crier. Oh! mon bel ang
te sais gré de m'avoir donné une si belle
ture! Continue; il n'y en aura jamais ass

On ne peut être reçu avec plus de cor
de déférence que je l'ai été à Mouzon. M
patriotes m'ont porté sur la liste départe
avec plus de quinze cents voix; je serai i
la liste nationale (1).

L'inspecteur en chef aux revues, présiden
mité, au général de division Hardÿ, i
en chef.

Paris, 3 vendémiaire an X (23 septembre

Le Comité, mon cher général, a reçu et

(1) C'est-à-dire éligible au Sénat et au Corps législ

autant de plaisir que d'intérêt votre excellent rapport au ministre de la guerre sur la situation des corps que vous avez inspectés pendant votre tournée, ainsi que vos observations sur l'administration intérieure des conseils d'administration.

Le Comité ne doute point que le ministre n'apprécie votre travail, et il saisit l'instant où il va lui rendre compte des revues du trimestre de nivôse, pour lui soumettre les observations importantes qu'il contient. Il en usera de même à l'égard de celles qu'il a reçues de nos collègues, de manière que le Comité puisse lui présenter un travail complet sur les inspections, l'avantage dont elles jouissent et celui que l'on en peut retirer, si le gouvernement continue à nous laisser cette branche importante de l'administration militaire.

Salut et amitié

VILLEMANGY.

Le ministre de la guerre au général Hardÿ, inspecteur en chef aux revues.

16 vendémiaire (8 octobre).

Je viens de lire, citoyen général, le rapport que vous m'avez adressé sur votre tournée dans les

2e, 3e, 4e, 5e et 6e divisions militai
vétie, pour la revue des troupes qui
nées. J'ai vu avec plaisir que si q
laissaient encore à désirer pour l'or
larité de leur administration, la m
remplissait, avec exactitude et suc
tions qui lui sont confiées.

Les instructions que vous leur
pour guider leur marche, en dirigeai
régulier leurs efforts et leur zèle, ne
contribuer à rendre à cette partie c
clarté et la précision qu'elle exige.

Je vous remercie des observation
nent votre rapport. Celles qui traitent
sont trop importantes pour que je ne
pas de remédier aux abus.

J'ai lu, avec la même attention, vot
sur les demi-brigades helvétiques;
l'objet d'un rapport aux Consuls.

Je vous salue.

Alexandre BER

Hardÿ à sa femme.

Paris, 4 vendémiaire an X (26 septe

Je croyais te revoir ce soir, mais je

ministre de la guerre et, comme on dîne fort tard chez les ministres, je serai encore obligé de coucher ici.

A demain, chérie.

Berthier invitait Hardÿ à dîner pour lui apprendre que Bonaparte l'avait nommé président du Comité central de l'inspection générale, en attendant mieux. Ce mieux, c'était le ministère de l'administration de la guerre, qui fut créé le 8 mars 1802 et que le premier Consul lui destinait.

Mais Hardy avait assez déjà des fonctions administratives. Sa blessure était fermée, sa sciatique vaincue; il était impatient de sortir le sabre du fourreau.

Oubliant le serment qu'il avait fait, au retour d'Irlande, qu'on ne le prendrait plus à courir les mers, il accueillit avec transport l'offre que lui fit Leclerc, de prendre part, comme général de division, à l'expédition de Saint-Domingue (1).

(1) En abolissant l'esclavage, la Révolution avait livré notre belle colonie de Saint-Domingue à l'*anarchie noire*.

Un ancien esclave, d'une volonté de fer et d'une vaste intelligence, le nègre Toussaint-Louverture, y était devenu tout-puissant. Il avait su persuader au Directoire que la France n'avait pas de serviteur plus fidèle que lui et, en mars 1797, il avait été nommé général en chef de la milice coloniale. Toussaint organisa « son armée » en divisions, brigades et bataillons, choisit ses généraux, imposa à ses troupes la plus rigoureuse discipline et les rendit assez redoutables pour obliger les Anglais, qui occupaient Port-au-Prince, à se rembarquer.

Le premier Consul partagea l'opinion du Directoire et con-

Il ne se doutait pas, en s'asseyant, à la table de Pauline Bonaparte, qu'il l'ac l'année suivante, à Haïti et qu'il y : avoir accompli ses hautes destinées.

firma Toussaint dans son emploi de général et justifia cette confiance en prenant possession de et de la partie espagnole, cédée à la France] Bâle (1795), et que nous n'avions pas encore oc

Il se crut alors « le Bonaparte de Saint-Do clara que la colonie ne pouvait plus exister sans

Le Bonaparte de Marengo, éclairé sur les pro dance de son émule, déchira la constitution qu'i et envoya une flotte et une armée à Saint-Do rétablir l'autorité de la métropole.

XVIII

EXPÉDITION DE SAINT-DOMINGUE

Du 26 octobre 1801 au 27 mai 1802.

A bord de *la Révolution*, en rade de Brest,
4 brumaire (26 octobre).

Me voilà en rade, attendant, comme toute l'escadre, que le vent favorable nous pousse en pleine mer. Jusqu'à ce moment, il a été contraire, mais il peut tourner au Nord. Nous sommes parés à tout événement.

Un arrêté des Consuls nous permet de laisser à nos familles le quart de notre traitement. Je remets à l'inspecteur aux revues Le Doyen une délégation pour que tu touches 1,125 francs par trimestre.

J'espère, au retour de Saint-Domingue, avoir acquis, par des voies licites et honnêtes, de quoi assurer ton bien-être, élever nos enfants, et nous mettre à l'abri du cap ricedes hommes puissants!

6 brumaire

J'apprends avec plaisir que la sa
lagée et que notre cher petit Victo
en mieux. Dieu veuille que tu fas
ment tes couches et que tu me donn
une petite fille te ressemblant.

Tu me parles du chagrin que te ca
paration. J'y prends plus de part
et je chercherai tous les moyens de l
Crois-tu qu'il ne m'en coûte pas
toi ?

Je ne sais si mon sacrifice sera app
qui ont charge de m'en récompen
ferai mon devoir, je travaillerai à l
de notre sort et, au retour, nous s
magés.

Ta sœur Agathe ne sera pas oubli
vous, mes bonnes amies, pour mes
je vais encore tenter la fortune; ell
peut-être à me sourire!

Nous attendons le vent favorabl
reiller; il change à tout instant et r
beaucoup. Nous espérons que la
nouveau quartier, le fixera et nous
reusement et promptement à destin

J'ai reçu une lettre de Sénarmont, qui approuve fort la résolution que j'ai prise. Il voit la chose sous son véritable aspect, parce que lui raisonne le métier.

Bonsoir, ma bien-aimée Calixte; tranquillise-toi sur ma santé et sur mon sort.

Je t'envoie mille baisers bien tendres en te priant de les partager avec Victor et Agathe. Je vous aime bien et vous aimerai jusqu'à mon dernier soupir.

Le 7, à sept heures du matin.

Le vent devient bon; l'amiral fait le signal; il est possible que nous partions aujourd'hui.

Encore un baiser!

Ce n'était pas le dernier adieu. Le départ fut retardé; Bonaparte avait persuadé à sa sœur Pauline d'accompagner son mari à Saint-Domingue, et Leclerc alla chercher sa femme à Paris; Hardÿ l'accompagna. Calixte aurait voulu partir comme Mme Leclerc; mais elle avait de nouvelles espérances de maternité et, surtout, elle ne voulait pas quitter Victor et Félix. Les emmener, c'était impossible; elle redoutait pour eux la traversée, la guerre, le climat, la fièvre jaune! Hélas! peut-être avait-elle le pressentiment qu'elle ne verrait plus son « bien-aimé général ».

Cette séparation fut plus cruelle que les autres et c'est dans les larmes que s'acheva leur roman d'amour

conjugal, après quatre années d'un
nuage.

Rennes, 26 brumaire (17

Leclerc n'ayant cheminé qu'à petit
à cause de sa femme qui ne supporte
ture, notre voyage s'est fait très le
suis arrivé à Rennes hier à deux he
dotte a donné un grand dîner, suivi d'
pour faire ses adieux à Mme Leclerc,
sa femme. Le ménage me précède ;
partir, il y a une heure ; de sorte que
rai continuer ma route que ce soir, fa
vaux. Pour peu que ce train-là con
serai pas à Brest avant trois jours.
prévu, je serais resté plus longtemps p
pourrai recevoir ta réponse, car nous
pas encore prêts. Je t'écrirai jusqu'au
mettre à la voile.

A bord de *la Révolution*, en r
8 frimaire (29 novembre)

Nous nous attendions à quitter la ra
Le vent est bon ; mais l'amiral Villaret
le trouve pas assez fixé. Il est possib
soyons encore ici dans trois ou quatre
dîné, hier, à bord du vaisseau-am

trouvent le général en chef et sa femme. Elle se plaint déjà de migraines, de maux de cœur. Elle parle de Paris avec un intérêt qui fait croire qu'elle le regrette beaucoup. Elle a cependant un très joli appartement sur le vaisseau *l'Océan;* mais cela ne vaut pas son boudoir de la rue de Courcelles. Et puis (entre nous soit dit), je crois que la petite *madame* s'écoute beaucoup et prend quelque plaisir à se plaindre.

Elle et son mari me font toujours mille amitiés; Leclerc m'a dit et promis les choses les plus flatteuses. Je tâcherai de conserver leurs bonnes grâces.

16 frimaire (7 décembre).

Le temps est affreux, le vent contraire; impossible de sortir!

Toussaint-Louverture n'a pas pu faire accepter sa constitution. Pendant qu'il l'envoyait en France pour la faire sanctionner par le gouvernement, il cherchait à renforcer son armée insurrectionnelle en achetant des nègres à la Jamaïque (1).

Les Anglais n'ont pas permis qu'on lui en vendît un seul. Déconcerté, il a présenté de nouveau

(1) Colonie anglaise.

sa constitution, qui a été, une se
refusée par les Consuls.

Les colons ont appris avec une joi
les préliminaires de la paix entre la
l'Angleterre. Les nègres désertent le
de Toussaint pour redemander du trav
anciens maîtres.

Tout fait espérer que nous serons
cueillis.

22 frimaire (13 déc

Enfin, le signal d'appareiller est donn
vaisseaux, plusieurs frégates et corvette

(1) Trois escadres avaient été réunies à Brest, à
à Lorient, pour transporter l'armée de Leclerc à
gue. Celle de Brest, la plus importante, sous le
ment direct du commandant de la flotte, le vice-am
Joyeuse, était renforcée par l'escadre espagnole
amiral Gravina (cinq vaisseaux : *Neptuno*, de
Guerrero, San Pablo, Francisco de Paulo, Franci
de 74 canons; six frégates : la *Soledad, la Sirène,*
la Furieuse, de 44 canons; *la Fraternité, la*
Fidèle, de 36 canons; trois corvettes : *la Cigogn*
verte, la Vigilante; un cutter, *le Poisson-Volant*
ports : *la Nécessité* et *la Danaé*). Elle comprenai
de 120 canons, *l'Océan*, et neuf de 74, *le Mont-B*
lois, le Patriote, le Cisalpin, le J.-J.-Rousseau, le
le Révolutionnaire, le Duquesne, le Jemmapes. Su
français ou espagnols, 7,000 hommes étaient emb

L'escadre de Rochefort, sous le pavillon du
Latouche-Tréville, comprenait un vaisseau de 8

partis. Demain, à la pointe du jour, nous les suivrons.

J'ai vu Leclerc ce matin. Il n'a pas encore organisé son armée ; mais il m'a dit que, comme il comptait sur moi plus que sur tout autre, il voulait m'avoir près de lui.

Je commanderai la partie nord de Saint-Domingue ; Boudet, la partie ouest ; Rochambeau, la partie espagnole.

ARMÉE DE
SAINT-DOMINGUE

—

Le général de division Hardÿ,
commandant au Cap Français, à sa femme.

19 pluviôse an X (8 février 1802).

Nous avons fait une traversée fort pénible jusqu'à cent cinquante lieues de Brest. De là à Saint-

Foudroyant; cinq de 74 : *l'Union, l'Argonaute, l'Aigle, le Duguay-Trouin, le Héros*; six frégates : *la Franchise, la Clorinde, l'Uranie, la Poursuivante,* de 44 canons; *la Vertu, l'Embuscade,* de 36; deux corvettes de 26 canons : *la Baïonnaise, la Diligente;* deux avisos : *le Renard, l'Aigle;* 3,000 hommes de débarquement.

La division de Lorient (un vaisseau de 74, *le Scipion;* une frégate de 44, *la Cornélie;* une corvette de 18, *la Mignonne;* une flûte, *la Serpente*) transportait 1,200 hommes.

Domingue, nous avons eu le plus bea
la plus agréable navigation du monde

(1) La flotte de Brest avait appareillé le 14 d
devait rallier sous Belle-Isle l'escadre de Roche
sion de Lorient. Après les avoir attendues qua
avait été assaillie par des vents contraires et n'a
cap Finistère que deux semaines après son dép
de Villaret-Joyeuse eut, pour l'expédition de Sai
des résultats aussi fâcheux que celui de Bompard
pédition d'Irlande. Latouche-Tréville, en ne ren
la flotte de Brest, avait fait route vers le cap Sama
rendez-vous désigné sur la côte d'Haïti. Il y arr
avant son chef et croisa, sans débarquer ses troup
des nègres, qui prévinrent Toussaint.

Déjà les Anglais lui avaient annoncé que de g
ments se faisaient en France pour combattre sa
réintroduire l'esclavage dans la colonie. Il n'y av

— « Nous voulons rester libres et Français. Po
ferait-on la guerre? »

Cependant, il s'installa, avec les 1,800 soldats
garde, au cap Samana et il attendit.

Le 1er février, il vit arriver la flotte de Brest que
de Lorient avait ralliée. Cinquante navires de g
dix-sept sous pavillon espagnol, évoluaient sur troi
dirigeaient vers l'ouest le 3 février. C'était la rou
Français, capitale de l'île. Toussaint ne pouvait
prendre sur les intentions du premier Consul.

— « Il faut périr, dit-il à ses officiers, en leur
grand déploiement de forces navales. La France e
se jeter sur Saint-Domingue. On l'a trompée;
venger et faire de nous des esclaves; aux armes! »

Il manda à ses généraux, Christophe, au Cap;
Port-de-Paix; Dessalines, à Fort-Dauphin; Laplu
au-Prince; Paul Louverture (son frère), à Santo-D

Je n'ai pas eu le mal de mer, mais j'ai souffert de ma blessure, qui voulait se rouvrir. Un coup de bistouri a fait sortir deux esquilles. Six jours après, je me portais aussi bien qu'à mon départ de Paris.

Nous sommes arrivés devant le Cap le 15 pluviôse (1).

Je me suis approché des forts qui défendent l'entrée du port. Je croyais qu'on allait me faire le signal d'entrer et que l'armée me suivrait; mais il en a été tout autrement.

réunir leurs bataillons, de brûler les villes et les habitations qu'ils ne pourraient défendre, et de le rejoindre dans les mornes, qui formaient une citadelle naturelle au centre de la partie nord d'Haïti, entre Plaisance, Dondon et Ennery.

(1) Leclerc avait perdu, devant Samana, trois jours à organiser définitivement le commandement et à donner ses ordres pour les opérations. Sur ses six généraux de division, Dugua était chef d'état-major, Debelle dirigeait l'artillerie et le génie; Hardÿ, Desfourneaux, Boudet, Rochambeau commandaient les divisions actives. Les ports principaux devaient être attaqués en même temps : le Cap, par Hardÿ et Desfourneaux; Fort-Dauphin, par Rochambeau; Port-au-Prince, par Boudet, dont la division serait transportée par l'escadre de Latouche-Tréville; Santo-Domingo, par le général de brigade Kerverseau, et les troupes de Lorient. Le débarquement eut lieu le 5 février, à l'ouest du Cap, pour les divisions Hardÿ et Desfourneaux, après que Christophe eut refusé l'entrée de la baie du Cap à l'amiral et qu'il eut déclaré au parlementaire qu'il ne connaissait d'autre chef que Toussaint-Louverture et que c'était à lui qu'il fallait s'adresser.

Le lendemain, je passai à bord de l
l'Uranie, ayant l'ordre de chercher un
débarquement assez éloigné de la ville.

Leclerc vint à mon bord avec le géné
fourneaux. Toutes les frégates de l'armé
lièrent à *l'Uranie*.

Après avoir longtemps louvoyé, nous
dîmes dans l'Anse à Margot.

Je commandais l'avant-garde; le débarq
s'est bien fait.

Trois de nos chaloupes ont échoué
bancs de sable, près du rivage. Les sold
entrés dans l'eau jusqu'aux aisselles et les
effrayés ont pris la fuite vers la montagne
les avons poursuivis et battus.

J'ai pris six canons.

Voilà le bulletin de ma première opérati

Le lendemain, à cinq heures du matin,
suis mis en marche à travers les morne
me rendre au Cap.

J'avais neuf grandes lieues à faire, av
soldats qui n'avaient rien à boire ni à man
me suis mis à pied à leur tête ; j'ai causé a
pendant toute la route, les encourageant
faire et les maintenant dans le plus grand
Il le fallait, parce qu'à chaque pas nous

entourés par des nègres armés, qui nous eussent fait le plus grand mal si on les avait provoqués.

Je parlai à ces malheureux, je les engageai à retourner chez eux, à y travailler paisiblement.

Je parvins à me débarrasser, sans brûler une amorce, de trois mille *Philistins*, qui auraient pu m'égorger, avec mes troupes, dans la montagne, sans que j'aie eu le temps ni le moyen d'en sortir.

La plaine commence à deux lieues du Cap. J'y entrai à la nuit et, de suite, je fus attaqué par quelques centaines de nègres, de mulâtres et de blancs mêlés ensemble, commandés par Toussaint-Louverture en personne.

Une demi-heure m'a suffi pour les culbuter et les mettre en fuite.

Je continuai ma marche à la lueur des incendies; les habitations de la plaine et la ville du Cap flambaient. Vision horrible! Je frémis encore en l'évoquant.

Enfin, j'arrivai dans cette cité malheureuse à travers les cris, les hurlements, le feu et la fumée. La ville brûlait depuis trois jours; il ne reste pas une maison intacte.

A peine avons-nous trouvé, Leclerc et moi, un coin pour nous abriter. Nous y resterons cependant et, par la douceur, l'humanité, la persuasion,

nous réussirons à sécher les larmes, ı
les infortunées victimes du désastre.

Toussaint et son lieutenant Christop
réfugiés dans les mornes. Déjà on nous
sont divisés. Nous sommes tentés de le
voyant la multitude des nègres qui les
nent et le peu de dispositions qu'ils
pour nous arrêter.

Hier, les deux fils (1) de Toussaint lu
envoyés. Ces jeunes gens pleurent et d
les cruautés de leur père. La loyauté et
deur d'âme du gouvernement français no
probablement des prosélytes et abrége
travaux.

Je me suis avancé hier, avec quelques
lons, dans la plaine, pour reconnaître le d
n'est pas grand. Ces misérables n'ont br
très peu d'habitations. Leur fuite a été si
tée qu'ils n'ont détruit que des huttes et de

Il n'en coûtera pas six francs pour reco
chacune d'elles.

(1) Ils étaient élevés en France, à l'Institut col
premier Consul avait eu la généreuse pensée de les
leur père, avec le directeur de cet Institut, porteur d'
qu'il écrivait à Toussaint. La lettre lui fut remise
pour empêcher sa rébellion.

Voilà où en sont nos affaires ; elles deviendront plus brillantes par la suite; mais il y a encore beaucoup à faire.

Cette lettre devant être mise dans le paquet du général en chef, je me hâte de la terminer.

Remets les tiennes au général Olivier ou au général Pille, mes anciens collègues du comité, que j'embrasse. Ils me les feront parvenir avec les paquets envoyés par le premier Consul au général en chef. C'est le moyen le plus sûr et le plus expéditif.

Au Cap-Français, 26 pluviôse
(15 février 1802).

Un aviso m'a apporté tes lettres des 20, 24 et 29 frimaire. Celle du 29 était numérotée 1. J'ai profité du retour de ce bâtiment pour t'écrire. C'est ma deuxième lettre.

La corvette *la Diligente* part demain avec celle-ci, qui est la troisième.

La chaleur est très-supportable ; il est vrai que nous sommes encore dans ce qu'on appelle l'hivernage ; c'est juin en France. Avec des ménagements, on peut se porter à Saint-Domingue aussi bien qu'en Europe.

Nous entrons demain en campagne
la besogne par-dessus les yeux.

Les moyens nous manquent, surtoı
ports pour les subsistances ; nous som
grand embarras.

J'ai passé la revue des troupes ; ell
belles et dans les plus heureuses d
Tout nous fait espérer que la campagn
pas plus d'un mois ; ce mois suffira poı
le principal noyau de l'armée de Touss

Il ne restera ensuite que quelques
pacifier ; ce qui ne sera pas difficile.

La partie espagnole de l'île (2), dont

(1) Les 10,500 Français arrivés avec Leclerc
renforcés par 3,800 soldats, amenés de Toulon (
Gantheaume ; quatre vaisseaux, une frégate, une
flûte) et de Cadix (contre-amiral Linois ; trois vai
frégates). Le capitaine-général, maître de villes
voulut en finir avec l'armée de Toussaint, retran
mornes. Il prépara une attaque concentrique, en
cher vers Ennery, du nord au sud, les divisions
fourneaux et Rochambeau, pendant que Boudet,
au-Prince, marcherait du sud au nord. Le mou
loppant était complété, au nord-est, par Debelle
Humbert, détachée de la division Desfourneaux.

(2) Kerverseau était entré à Santo-Domingo
coup de fusil. Paul Louverture, odieux aux riches
gnols, avait dû se replier vers la grande rivière et
frère Toussaint. Les Français se maintiendront à Sa
jusqu'au 15 juillet 1809.

s'était emparé, vient de se soumettre. Les habitants seront armés pour repousser les tentatives de Toussaint.

Voilà qui est d'un heureux augure et contrarie les projets du chef des rebelles.

Boudet s'est emparé de Port-au-Prince. Cette belle ville n'a pas été, comme le Cap, en proie aux horreurs de l'incendie (1).

Hardÿ à sa femme.

Au camp de la Crête-à-Pierrot, 3 germinal (24 mars).

Depuis cinq semaines que nous sommes en campagne, je n'ai pas eu une minute à moi. C'est la fin. Nous tenons bloqué un fort, qui se rendra demain ou après, et nous rentrerons dans nos cantonnements.

Je me porte très bien, malgré des chaleurs et des fatigues excessives. J'attends impatiemment de tes nouvelles et désire que tes couches aient été heureuses.

Un clou mal placé a empêché Maurice de faire campagne ; il garde ma maison au Cap.

(1) Dans le sud de la région française, le général nègre Laplume, en haine de Toussaint, s'était soumis, à la première injonction. Le Capitaine-général l'avait maintenu dans son commandement.

ARMÉE DE SAINT-DOMING

RAPPORT A BERTHIER, MINISTRE DI

Au quartier général de Port-Ré
le 5 germinal an X.

L'armée a quitté le Cap, le 29 pluvi colonnes, pour marcher du nord au su

La colonne de droite, division Desf suivi la route des Gonayves, par l'A sance. La colonne du centre, divisio traversé la plaine du nord, pour se p Tannerie et le Dondon.

La colonne de gauche, division Rocl franchi la grande-rivière, en longeant démarcation de la partie espagnole pou vers Saint-Raphaël.

Le Capitaine-général marchait avec Hardÿ, à laquelle il avait joint sa garde cheval (2).

Afin d'envelopper les rebelles, dont défense s'étendait depuis le Mirebalai est, jusqu'à Port-de-Paix, au nord-est,

(1) Port-au-Prince.

(2) Formée par prélèvement de quatre soldat gnie ou par escadron.

par Saint-Raphaël, Dandon, Plaisance et le Gros-Morne, le général Debelle, débarqué à Port-de-Paix, marchait par le Gros-Morne, et la division Boudet, venant de Port-Républicain, vers le Mirebalais, pour descendre ensuite, jusqu'aux Vérettes, l'étroite vallée de l'Artibonite.

Le 30, Desfourneaux est entré à Plaisance sans coup férir. Le nègre Dumesnil, qui y commandait, s'est rendu avec un bataillon et deux cents cavaliers.

Christophe a fait, en revanche, une sérieuse résistance. Il avait pris position, avec deux mille soldats coloniaux, sur le Morne-à-Boispin.

Le général Hardÿ a mis l'épée à la main pour conduire ses troupes à l'assaut. Le morne enlevé, Christophe a rallié son monde dans le ravin de la Marmelade, au bord de la rivière des Gonayves. Hardÿ a traversé le ravin au pas de charge et dispersé les rebelles.

Rochambeau s'est emparé plus facilement de Saint-Miguel, aux sources de la rivière Banyaha.

Le lendemain, la division Hardÿ a marché sur le canton d'Ennery, que Toussaint-Louverture défendait avec ses gardes et l'élite de son armée. Dans une série de combats acharnés, elle a refoulé les noirs jusqu'à l'habitation Bayonnai.

Hardy les y a poursuivis avec la brig
a marché toute la nuit et, au point
culbuté, à la baïonnette, ce qui se tro
lui. Il a fait, dans l'habitation Bayonn
le grand dépôt de Toussaint, un b
dérable.

Hardÿ a rallié sa division sur la riv
l'Ester, au delà d'Ennery, pendant qu'
Desfourneaux, après avoir chassé le
morne de la Coupe-à-Pintade, les pour
qu'à la mer. Le bourg des Gonayves étai

A gauche de la division Hardÿ, l
Rochambeau rencontrait une résistan
pérée à la *Ravine-aux-Couleuvres*. '
Louverture s'était retranché dans ce
étroite, flanquée d'escarpements bois
restait trois mille soldats et un grand n
volontaires qui, bons tireurs pour la plu
embusqués dans la broussaille, firent
grandes pertes à nos têtes de colonne.
ne pouvait résister à l'élan de nos vieille
qui luttaient corps à corps avec les g
noirs et les gardes du dictateur. Il a l
cents morts sur le terrain et s'est refu
très peu de monde, au bourg Petite-Ri
l'Artibonite.

Le Capitaine-général était, le 6 ventôse, au bivouac du général Hardÿ, quand il apprit que les généraux Debelle et Humbert n'avaient pas réussi à déloger le nègre Maurepas de sa position du Gros-Morne. Il résolut de la tourner.

Il marcha, le lendemain, contre Maurepas avec le général Hardÿ, une compagnie de sa garde, cinq compagnies de grenadiers et une demi-brigade. Maurepas, vigoureusement attaqué et se voyant tourné, a fait sa soumission.

Au sud, à l'extrême gauche, le général Boudet a eu grand'peine à triompher de Dessalines. Pendant qu'il marchait vers Saint-Marc, pour rejoindre le Capitaine-général aux Gonayves, Dessalines, se dérobant par les mornes, est allé attaquer Port-Républicain, où le général Pamphyle-Lacroix, blessé, était resté avec moins de six cents hommes. Le contre-amiral Latouche-Tréville, qui n'avait pas quitté la rade, vit le danger et descendit à terre avec un millier de matelots.

Quand Boudet accourut à marches forcées pour secourir Lacroix, Dessalines, son coup manqué, avait déjà battu en retraite. Boudet put remonter au nord et rejoindre Leclerc devant la redoute de la Crête-à-Pierrot, construite par les Anglais sur la rive droite de l'Artibonite, au-dessus du bourg

de la Petite-Rivière. C'était là que Toı
verture avait rallié tout ce qui vou
combattre pour sa cause.

Le 20 ventôse, le Capitaine-général,
les troupes de Debelle et de Bouc
donner l'assaut à la redoute. Mais le
douze pieds de large et quinze de prof
était palissadé. Le feu d'artillerie et de
terie des noirs mit quatre cents homm
combat. Boudet eut le talon traverse
biscaïen, Dugua reçut deux balles; Le
son écharpe trouée; quatre de ses aides
tombèrent à ses côtés. Il fallut se retirer
dre, pour recommencer l'attaque, qu'oı
l'artillerie et des renforts.

Le morne de la Crête-à-Pierrot a été
tement investi, le 30 ventôse, par les
Hardÿ, Rochambeau, Boudet et Debel.
ligne de contrevallation a été construite e
lerie, dirigée par le chef de brigade Pam
commencé le feu, non seulement contre
mais contre une petite redoute que les
avaient élevée au sommet de la crête. On
parait à donner l'assaut, dans la nuit du
4 germinal, quand les nègres, se jetant à t
les douze mille Français qui les entouraient

l'énergie du désespoir, réussirent à se faire jour, en ne perdant qu'un tiers de leur effectif.

La division Hardÿ est rentrée au Cap par Ennery, la Marmelade et Dandon, harcelée, jusqu'à la Grande-Rivière, par Toussaint-Louverture et Christophe, qui tiennent encore la campagne.

La division Desfourneaux est en position à Plaisance, avec la brigade noire de Maurepas, qui n'a cessé, depuis sa soumission, de donner des gages de fidélité.

Le Capitaine-général est retourné à Port-Républicain, avec la division Boudet et l'état-major.

La division Rochambeau occupe Saint-Marc et se relie, par les Gonayves, avec Desfourneaux.

Paul Louverture et Clerveaux ont mis bas les armes.

Dans le sud, Laplume a fait preuve d'humanité, de sagesse et d'attachement à la République; il est maintenu dans son grade de général de brigade.

La faim, la soif, les privations, les marches forcées n'ont pu ralentir l'ardeur de nos soldats.

La France peut être fière de son armée de Saint-Domingue.

Salut et amitié.

DUGUA,

Général de division, chef d'état-major.

Le général de division Hardy, commandant les divisions du Nord (1), à sa fem

Au camp, le 13 germinal (

Notre première campagne dans la c terminée. Elle nous a donné un mal beaucoup de fatigues et de privations, fort bien supportées. Je suis revenu av avec les deux divisions que je comm mienne et celle de Desfourneaux, dans du Nord, et me voilà rentré au Cap.

J'ai une besogne infernale, surtout coquins d'administrateurs qui, pendan absence, ont mis le vol et le gaspillage du jour. Je me charge de leur rogner les

Je viens de destituer un commissaire nateur, qui méritait que je le fisse passe fenêtre. Nous recommencerons le branl

(1) *Ordre du jour du 11 germinal.* — « Le génér prend le commandement des divisions du nord; so général est établi au Cap. Le général Salm le rempla commandement de la division de droite. Le génér prendra, par intérim, le commandement de la di gauche pendant la maladie du général Desfourneaux.

« *Le Capitaine-gé*

« LECLERC.

le gouvernement nous aura envoyé les forces nécessaires. En ce moment, nous sommes loin de compte.

P.-S. — Mes aides de camp te présentent leurs hommages; ils ont été aussi heureux que moi; pas un n'est blessé.

18 germinal (8 avril).

Un de mes compagnons d'infortune en Irlande part demain pour la France. J'en profite pour te donner de mes nouvelles. Je vais bien, mais la moitié de ma maison est une infirmerie. Cela ira mieux dans trois ou quatre jours; rien de dangereux, d'ailleurs.

Hardÿ devient l'agent le plus actif de la pacification.

« Tout en redoublant de surveillance, » écrit-il à Salm, qui, à Plaisance, a malmené le général noir Maurepas, placé sous ses ordres, « il faut user de beaucoup de ménagement et de dextérité. »

Il en donne si bien l'exemple, que son redoutable adversaire, Christophe, le plus brave, le plus intelligent des généraux de Toussaint, invoque son intervention pour rentrer en grâce auprès du Capitaine-général, et l'obtient.

On ne peut douter, en lisant la réponse du général Hardÿ, que Saint-Domingue aurait été conservée à la France, s'il avait vécu.

Au général Christophe.

30 germinal (18

Le capitaine Villon, commandant à l
Anse, m'a communiqué, citoyen général,
que vous lui avez adressée; j'en ai donné
sance au général en chef.

Il est aisé de voir, par les détails dans
vous entrez, que vous avez été la vic
insinuations perfides de gens qui ont cons
travaillé à l'anéantissement de la liberté.
leur séjour en France, ils ont embrassé
vement tous les partis, suscité les troub
divisions. Après s'en être fait expulser
venus, dans la colonie, débiter des men
des calomnies, afin de trouver dans de l
troubles les moyens d'existence qui le
quaient en Europe.

Leur astuce vous a inspiré de la
contre le gouvernement français et co
délégués.

Mais notre conduite, depuis notre
Saint-Domingue, a dû vous éclairer sur l
de nos intentions.

Il y a douze ans que nous combatton

liberté; pouvez-vous croire que nous voulions ternir notre gloire et détruire notre ouvrage?

Revenez, général, à des sentiments plus justes, et croyez que vos principes sont les nôtres.

La réputation dont vous jouissiez dans cette contrée ne devait pas faire présumer que nous trouverions en vous un adversaire du gouvernement. Cependant, général, ce gouvernement est prêt à oublier le passé.

Je vous parle avec la franchise d'un soldat qui ne connaît pas de détours. Revenez de vos erreurs; votre adhésion aux vrais principes de la Liberté peut réparer les maux qui désolent cette belle colonie. Il n'est pas digne de vous de soutenir la cause d'un Toussaint, usurpateur et rebelle. La mère-patrie vous tend les bras; elle est indulgente à ses enfants égarés. Jugez-en par nos procédés envers les généraux Clervaux, Paul Louverture et Maurepas, et leurs compagnons d'armes.

Si vous avez vraiment l'intention de reconnaître les lois de la République et d'obéir aux ordres de son gouvernement, venez, général, vous joindre à nous.

Hier, nous vous combattions comme un ennemi; demain, si vous le voulez, nous vous embrasserons comme un frère.

Je vous propose une entrevue à l'ha
Vaudreuil. Amenez vos troupes et, si n
nous entendons pas, je vous donne ma
d'honneur que vous serez libre, après la
rence, de retourner à vos avant-postes.

Henry Christophe, général de brigade, co
dant le cordon du Nord, au citoyen Har
néral de division, commandant les divisi
Nord.

Au quartier général de la Grande-Ri
le 8 floréal (28 avril).

Citoyen général,

Votre lettre d'hier m'a été remise.

Je suis infiniment sensible au plaisir que
m'annoncez avoir éprouvé, en apprenant
sultat de la conférence que j'ai eue avec le gé
en chef. La confiance que votre franchis
inspirée ne peut désormais que s'affermir e
croître, et j'ose croire que vous aurez la
confiance en moi.

Le général en chef a bien voulu m'accord
servir sous votre commandement. Je m'e
jouis. Je vais m'occuper de suite d'exécut
ordres concernant l'état de situation des tro

le rassemblement et l'envoi à la Petite-Anse, des bataillons coloniaux que vous me mandez d'y faire descendre. J'aurai le même soin de vous remettre les états de l'armement, de l'équipement, de l'artillerie et des munitions.

Je fournirai pareillement l'indication que vous désirez, des lieux où sont construits les ouvrages défensifs.

Je m'occupe de faire rentrer les cultivateurs dans les habitations. L'état numérique que vous me demandez sera une opération difficile, jusqu'à ce qu'ils aient repris leurs travaux habituels. Tous mes soins tendent à les y ramener et, dès que j'y serai parvenu, je ferai les relevés nécessaires pour la situation que vous désirez.

Quant à l'état nominatif des cultivateurs par habitation, j'observe qu'au temps de tranquillité, c'eût été une opération fort longue, par la nécessité de faire les relevés dans chaque habitation.

J'ai pareillement reçu, citoyen général, la lettre touchant le renvoi des personnes qui s'étaient réfugiées dans les mornes.

Dès ma sortie du Haut-du-Cap, j'ai donné les ordres nécessaires pour leur retour dans leurs foyers. Il ne dépend maintenant que de leur volonté de s'y rendre.

Je n'ai pas connaissance des deux off
au Dondon. Le chef de brigade Noël n'é
cette affaire. C'est peut-être le chef de
Noël jeune qui les a pris; il était de la
que commandait Toussaint-Louverture.
près de Toussaint que doivent se trouver
officiers.

Je viens de porter, moi-même, à ce gé
lettre que le général en chef m'avait ren
lui. J'ai lieu d'espérer, de l'entretien qu
avec lui, le retour de la tranquillité dans
colonie. Il va répondre au général en ch
adresser sa lettre par un de ses aides de c

J'éprouve comme vous, mon général,
sincère de vous voir et de vous embrasser

J'en hâterai l'instant autant que me le
tront les opérations que vous me presc
celles qu'exige le retour parfait de l'ord
ces quartiers.

Salut et considération.

Henry CHRISTOP

Le général de division Hardÿ à sa fem

Au Cap-Français, 16 floréal (

Nous commençons à respirer et à nou

naître. Voilà la guerre finie ; les chefs des rebelles se séparent et se rendent à nous avec leurs troupes. J'ai été assez heureux pour donner le branle à tout cela, en amenant adroitement Christophe à Jubé.

Toussaint arrive demain (1). Il n'y a plus contre nous que Dessalines, qui est un monstre plus affreux que les autres. Nous ne pouvons pas compter que nous l'aurons facilement, mais il n'ira pas loin.

Nous voici plus tranquilles et j'en suis fort aise ; car c'est un terrible métier que la guerre dans ce pays. Jusqu'à présent, j'ai eu une besogne d'enfer ; je commande la moitié de l'île et Rochambeau l'autre moitié. C'est moi qui ai le plus de peine, parce que le Nord a toujours été plus remuant que le Midi.

Nous touchons à la saison des grandes chaleurs, je me prépare à les éviter autant que possible. Leclerc m'a permis de disposer d'un jardin qui est

(1) Il a proposé de se soumettre. Leclerc lui écrit, le 3 mai : « Le Capitaine-général accepte la soumission du général Toussaint-Louverture, et lui donne l'assurance que ses troupes seront traitées comme celles de l'armée française. »

Hardy écrit à Clauzel, le 7 mai :

« La garde de Toussaint arrivera demain à Plaisance. Passez-la en revue, et dites-moi ce que vous en pensez. »

dans les mornes, près du Cap, et qui a a
aux religieux.

Ce jardin me donne des fruits en abon
les légumes pour ma table. On en ven
pour payer les nègres que nous employo
une superbe fontaine; Maurice y fait un
et un ajoupas, sous lequel on sera au f
construit une case que je me propose
avant quinze jours.

Je ne connais au Cap âme qui vive
encore mis le pied que dans la mai
j'occupe. On vante beaucoup, en Eur
femmes de ce pays-ci. Eh bien! ma chè
je te donne ma parole la plus sacrée que
ai pas encore rencontré une seule, blanc
lâtresse, noire, griffe ou quarteronne, q
produit la plus légère impression.

On me demande pourquoi je ne t'ai pas a
Je m'en félicite tous les jours; c'eût été te
le plus mauvais service. Les quelques
d'officier qui ont suivi leurs maris vou
bien être restées chez elles. Depuis deu
Mme Leclerc est à Port-au-Prince,
s'ennuie à la mort.

Au moment où nous terminions avec To
une frégate, arrivant de Lisbonne, nous a

la nouvelle de la signature de la paix avec l'Angleterre (1). Nous n'étions pas tranquilles à ce sujet, depuis le refus que les Anglais avaient fait à un de nos vaisseaux d'entrer à la Martinique (2).

Bernadotte m'écrit qu'il s'est présenté deux fois chez toi sans avoir pu te rencontrer. Je crois qu'il aura incessamment l'expédition de la Louisiane.

En attendant, tu peux t'adresser à lui en toute confiance.

Au quartier général du Cap, 27 floréal (17 mai).

Celui qui te remettra cette lettre, ma bien-aimée Calixte, est le citoyen Estève, chef de bataillon à la 11e demi-brigade légère. C'est un très brave homme qui s'est, plusieurs fois pendant la campagne, fait remarquer par sa conduite distinguée. A la dernière affaire, extrêmement chaude et difficile, il a reçu deux coups de feu; je lui ai fait donner un sabre d'honneur. Je te prie de le recevoir comme il le mérite. Il te dira qu'il me laisse en bonne santé; je désire qu'il trouve la famille bien portante.

Villemangy vient de m'écrire. C'est de lui que

(1) La paix d'Amiens.
(2) Colonie anglaise.

j'apprends que tu es accouchée d'un gar

Adieu, ma bien-aimée, donne-moi sou tes nouvelles, dis-moi comment s'appelle veau venu, qui en est le parrain.

Je te serre bien tendrement contre mon ainsi que nos trois chers enfants.

A toi pour la vie.

Jean Hardÿ

Nous lisons en marge :

« Cette lettre est la dernière que j'ai reçue c bien-aimé mari. »

Le 27 mai (7 prairial), après avoir assuré, victoires et sa bienveillance envers les vain pacification de la région nord de Saint-Dom Hardy en organisait l'administration civile e taire, lorsqu'il fut enlevé, en quelques heures, fièvre jaune.

Armée de Saint-Domingue, divisions du No
Ordre du jour du 8 prairial.

Le général Hardÿ n'est plus! La mort vi l'enlever à ses frères d'armes, à ses amis.

(1) Édouard, entré au prytanée, puis à Saint-Cyr, ses deux frères Victor et Félix; officier de cavalerie, ga corps de Charles X, capitaine au 6e chasseurs, écrivain m distingué; mort sans postérité, à Blois, en 1872.

L'armée de Saint-Domingue, et spécialement les divisions du Nord, sentiront vivement cette perte. Tous les braves, à cette nouvelle, honoreront sa tombe du souvenir de ses exploits, en attendant que la France entière s'associe à leur regret. Sa mémoire glorieuse survivra dans le cœur de ceux qui l'ont connu!

Le chef d'état-major des divisions du nord,

ISAR.

*
* *

Dieu avait voulu épargner à Hardÿ les douleurs de la défaite. La fièvre jaune continua ses ravages; elle emporta les généraux Leclerc, Richepanse, Debelle, Tolozé, Dugua, Dampierre, Desplanque, l'inspecteur aux revues Le Doyen, l'adjudant général Larocheblin et plus de la moitié des vingt-deux mille Français qui avaient débarqué dans l'île maudite.

Toussaint fut conduit et interné en France; mais ses lieutenants, Dessalines, Christophe, Clervaux, Paul Louverture, jetèrent le masque de leur apparente soumission et soulevèrent les bataillons noirs, qu'on n'avait pas désarmés.

La lutte recommença, implacable. La rupture de la paix avec l'Angleterre donna aux rebelles de puissants alliés; les escadres britanniques bloquèrent la côte et ne laissèrent plus les renforts aborder à Saint-Domingue.

Rochambeau essaya de lutter quelque core. Réduit à trois mille soldats épuisés p étroitement investi dans le Cap-Français résoudre à accepter, le 28 novembre 1803, lation que les Anglais lui offrirent.

Le général Ferrand réussit à gagner, ave soldats dévoués, la partie espagnole de l'îl ferma dans Santo-Domingo et résista aux a Dessalines. L'empereur noir, après un siège jours, fut mis en déroute par le contre-am siessy (mars 1805).

Un soulèvement des Espagnols coûta la v rand en novembre 1808; mais douze cen maintinrent encore huit mois le drapeau Santo-Domingo. Le général Barquier ne rend aux Anglais, le 15 juillet 1809, qu'après av ses vivres et ses munitions.

La colonie française de Saint-Domingue nue, en 1825, la République indépendant Mais, pendant plus d'un demi-siècle, la cit Cap-Français, où reposent les cendres du v de Toussaint-Louverture, s'est appelée le *fo*

RÉPERTOIRE ALPHABÉTIQUE

DES NOMS CITÉS DANS CET OUVRAGE.

TABLE DES MATIÈRES

